

L'Exécuteur [145]

– Le Retour à Pittsfield

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RÉÉDITION
EXCEPTIONNELLE

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE RETOUR À PITTSFIELD

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE RETOUR À PITTSFIELD

VAUVENARGUES

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre

ETERNAL TRIANGLE

*Ce titre a été publié pour la première fois en France
en septembre 1997*

loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et. d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987. Worldwide Library. © 1997, 2004, Traduction
Française : GECEP / HUNTER

ISBN 2-280-11051-2 – ISSN 0337-1182

Photo de couverture
© R. COLLINS

Un relent de moisi montait du sous-sol. Voilà plusieurs jours que le Chasseur ne s'était pas aventuré dans son repère secret, et, maintenant, il ouvrait grand les narines pour distinguer chacune des odeurs familières – celles de la poussière et de l'humidité, celles de l'âge et de la lente décrépitude. Il savait exactement ce qui l'attendait en bas. L'obscurité n'avait pas de secrets pour lui ; et elle ne suscitait aucune appréhension dans son cœur ni dans son esprit. C'était une vieille amie en qui il avait confiance.

Avant de s'engager dans l'étroit escalier, il effleura un interrupteur pour allumer l'ampoule nue qui était la seule source de lumière du sous-sol. Elle suffisait amplement à ses besoins, et les zones d'ombre qu'elle laissait ici et là avaient quelque chose de réconfortant, un peu comme le brouillard qui enveloppe les vieux souvenirs. Les ombres atténuaient la douleur et permettaient au Chasseur de se concentrer sur le plus important : sa proie.

Un établi courait sur l'un des murs de la cave. Le plan de travail était souillé d'une multitude de taches d'huile et d'acide, et couvert des multiples cicatrices qu'y avaient laissées les outils suspendus au-dessus. Ce soir, le Chasseur ne travaillerait pas. Il en avait fini avec les préparatifs, et le temps était venu pour lui de s'accorder une petite récréation. Avant de mettre à exécution la sentence, cet instant tant de fois reporté, il avait besoin de se détendre.

Il s'était déshabillé avant de gagner le sous-sol, et ses muscles ondulaient sous la lumière. Il était sûr de son physique, sans pour autant en être fier ; sûr de lui-même, sans le moindre narcissisme. C'était devenu pour lui une habitude que de venir ici nu, de se dépouiller des années et des vêtements dans les pièces du haut, de laisser de côté tous les atours et les artifices de sa vie de tous les jours avant de descendre l'escalier pour rejoindre le passé – ce passé qui était son destin.

Le coffre de bois était ancien et appartenait à sa famille depuis des générations. Il s'agenouilla devant, sur le sol de béton, fit tourner les chiffres de la serrure à combinaison, ouvrit le cadenas et souleva le couvercle patiné. Aussitôt, l'odeur de l'huile d'armes monta jusqu'à ses narines, couvrant celles de la poussière et des ans.

Un grand album relié de cuir, fermé par des lanières vertes, de cuir elles aussi, reposaient sur le dessus. Les feuillets qui le constituaient étaient de couleurs et de tailles diverses. Il s'agissait surtout de coupures de journaux, dont certaines étaient jaunies, pareilles à du parchemin. D'autres, plus récentes, remontaient aux dernières semaines ou même aux derniers jours. Mais le Chasseur ne

les lirait pas. D'autant qu'il connaissait chaque article par cœur, au point de pouvoir réciter chacun d'eux sans avoir à se référer au texte parfois effacé par le temps. D'un geste assuré, il posa précautionneusement l'album sur le côté.

En dessous, bien plié, se trouvait un treillis de camouflage très usagé. Se redressant, le Chasseur passa les vêtements familiers, les yeux déjà perdus vers l'autre bout du sous-sol tandis qu'il boutonnait la chemise et bouclait la ceinture. Il y avait aussi des bottes, mais il préféra rester pieds nus sur le béton, absorbé par l'accomplissement du rituel auquel il se livrait une nouvelle fois.

Les armes étaient remises sous les vêtements, enveloppées dans la toile et parfaitement lubrifiées. Si certaines avaient dû être démontées afin de loger dans le coffre, d'autres étaient assez petites pour être rangées montées. Une rapide inspection permit au Chasseur de constater que tout se trouvait à sa place : les pistolets et leurs munitions, des chargeurs, et divers accessoires qu'il s'était procurés non sans mal, et non sans risque. Rassembler tout ce dont il avait besoin lui avait demandé beaucoup de temps, mais à présent il était prêt. L'attente était derrière lui.

Et ce moment qu'il avait tant espéré était enfin arrivé.

Il s'accroupit de nouveau devant le coffre ouvert, effleurant des doigts l'acier lubrifié des armes. Même dans leur silence, elles avaient quelque chose de mortel. Ici, il n'y avait pas d'armes destinées au loisir ou au sport, de celles qu'on utilise pour percer des silhouettes de papier ou atteindre en plein vol des bipèdes sans défense. Les pièces de son musée secret avaient été confectionnées pour des combats à mort, éprouvées sur des centaines de champs de bataille urbains et baptisées à l'autel du sang. L'Uzi et le MAC-10 Ingram, avec leurs cartouches de 9 mm, étaient réservés aux affrontements rapprochés. Il y avait aussi le semi-automatique Franchi SPAS 12 et le petit fusil à pompe de calibre 12 de chez Ithaca qui, avec son canon scié et sa crosse en moins, pouvait être dissimulé sous les vêtements. La Colt Commando, une cousine compacte du M-16, de taille plus modeste mais dont le pouvoir de destruction était aussi dévastateur que l'original. La carabine de chasse Weatherby Mark V .460, équipée d'un viseur télescopique. La rangée de pistolets de gros calibre, d'automatiques et de revolvers. Les blocs de plastic, emballés dans de la toile cirée, avec de la ficelle, pareils au cadeau de Noël d'un pauvre.

Le Chasseur avait été très attentif dans la sélection de ses outils, prévoyant chaque éventualité et chacune des réactions possibles de sa proie. L'ennemi viendrait avec ses propres armes, et avec une habitude de la guerre qui le rendait plus dangereux que tout autre. Mais il n'était pas invincible. En plus du contenu de son coffre secret, le

Chasseur avait pour lui la surprise et la préparation, et cela ferait la différence.

Ses doigts s'arrêtèrent sur la gaine de cuir qui contenait une demi-douzaine de couteaux de lancer. Le Chasseur se redressa et fixa le fourreau à sa ceinture avant de prendre un des poignards. L'acier était bien équilibré, aussi tranchant qu'un rasoir, taillé pour la précision, la portée et la pénétration. Il s'était consciencieusement entraîné avec chacun de ces couteaux, jusqu'à ce qu'il sache qu'il pouvait tuer ou mutiler à quinze pieds, de jour comme de nuit.

Du coin de l'œil, il vit l'ennemi qui se tenait à la périphérie de son champ de vision, immobile, prêt à frapper. Le temps d'un battement de cœur, peut-être moins, c'était tout ce dont il disposait avant qu'une balle hostile ne l'abatte. Il devait donc agir sans même s'accorder le temps d'une pensée.

Le Chasseur pivota, fit face à la silhouette de son ennemi, puis tira son bras vers l'arrière et le laissa aller avant que l'autre ne puisse réagir. Le couteau étincela tandis qu'il filait sous l'ampoule nue, et sa lame tranchante plongeait entre les yeux de Mack Bolan.

Le portrait-robot de la police portait d'innombrables blessures, regroupées pour la plupart sur le visage et le torse, des blessures que le temps n'avait pas guéries. Si Bolan n'avait pas souffert de ces profondes cicatrices, cela viendrait.

L'heure était arrivée, et, bientôt, la chair hurlerait là où la photo et le panneau d'aggloméré avaient supporté leurs stigmates dans un silence indifférent.

Bientôt.

Un sourire aux lèvres, le Chasseur saisit un autre couteau.

CHAPITRE PREMIER

Au second passage, Mack Bolan vit les sentinelles qui effectuaient leur ronde à l'extérieur de l'entrepôt. Normalement, il aurait dû n'y avoir qu'un seul homme, mais les temps étaient troublés ; Bolan savait qu'il devrait s'occuper des deux gardes avant de s'aventurer à l'intérieur. Et, s'il tombait sur d'autres pourris qu'il n'avait pas repérés... eh bien ! il aviserait sur le moment, quand cette éventualité se présenterait.

Il alla garer sa voiture de location un pâté de maisons plus loin, dans l'ombre d'un entrepôt visiblement désaffecté depuis des mois. Il allait être obligé de revenir sur ses pas, mais un peu de marche lui permettrait de se concentrer avant son assaut.

À l'intérieur de la voiture, tous feux éteints, il se débarrassa de son trench-coat. Dessous, il portait sa combinaison noire qui lui faisait comme une seconde peau, et dont les poches contenaient des stylets et des garrots, une lampe-stylo, plus divers accessoires accrochés à son harnais. Le Beretta 93-R, avec son silencieux spécial, était glissé dans son holster, à l'épaule, facilement accessible.

Dans le coffre, il saisit le sac de marin contenant son autre harnais et, avec des gestes précis, il le mit en place, attacha étroitement les sangles et les ajusta de façon à ce que l'AutoMag soit confortablement plaqué sur sa hanche. Il ferma les yeux et localisa aussitôt les chargeurs, les grenades à main et les bombes incendiaires, sachant que, dans le feu du combat – au cas où les événements se précipiteraient –, il n'aurait pas le temps de tâtonner au hasard.

Bolan serait sans doute contraint de tuer les sentinelles, mais il comptait pouvoir le faire sans engager trop de moyens. Il laissa donc l'Uzi et le CAR-15 dans le coffre, se reposant sur sa mobilité et sur la connaissance qu'il avait de l'endroit. Si une mauvaise surprise l'attendait dans l'entrepôt, il agirait en conséquence. Et si les choses se passaient en douceur, ainsi qu'il l'espérait, il serait aussi proche que possible de la résolution d'une guerre qui troublait depuis déjà trop longtemps la paisible ville de Hartford.

La capitale du Connecticut comptait environ 140 000 habitants. Avec cinq collègues réputés dans un rayon de quelques kilomètres, Hartford avait réussi à combiner le sens de la jeunesse et celui de l'histoire. La ville avait participé à la révolution, à une époque lointaine où les Américains étaient des colons, liés à un roi étranger. Le Connecticut était alors l'« Arsenal de la Nation », et le plus

industrialisé des nouveaux États-Unis. À cette époque, Hartford avait montré le chemin.

Jusque dans les années 60, on ne parlait pas du jeu, la prostitution existait à peine, et il n'était pas question de racket ou d'extorsion de fonds. Les choses avaient commencé à se gâter avec la drogue, et avec la population estudiantine des années 70 et 80 qui constituait une clientèle rêvée pour ceux qui importaient et dealaient ce poison. Récemment encore, toutes les opérations étaient menées depuis Boston et New York, mais des signes de fièvre s'étaient fait sentir dans les troupes locales, certains éprouvant un désir grandissant de s'octroyer une plus grosse part du gâteau.

De la fièvre, on était très vite passé à la violence, avec toute une série d'attentats à la bombe, de passages à tabac, d'assassinats et d'enlèvements alors que les pourris du coin se retournaient contre leurs lointains capi, puis les uns contre les autres, cherchant à s'approprier des territoires, des clients... L'Exécuteur espérait qu'il pourrait mettre un terme à cette vendetta, et permettre ainsi à la paisible ville universitaire de renouer avec une certaine normalité... pour un temps.

Mais cela aurait un prix.

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, et Bolan savait qu'il ne devait pas espérer éradiquer la violence de ces pourris sans recourir lui-même à la violence. C'était une des lois de la nature, simple et immuable : la seule façon d'arrêter un sauvage, c'était de le tuer, ou de lui faire suffisamment peur pour qu'il aille se terrer un peu plus loin, pour quelques semaines ou quelques mois. De ces deux solutions – l'une définitive, l'autre temporaire –, Bolan aurait choisi en temps normal la première, mais il y avait d'autres aspects à considérer.

Le Connecticut était pour l'instant relativement préservé de la crapulerie. Même si certains capi, et non des moindres, s'étaient installés autour du Nutmeg State, fuyant la pollution et les autres nuisances de Manhattan, ils s'abstenaient généralement de faire des affaires ici, suivant ainsi le précepte qui veut qu'on ne défèque pas là où on s'assoit. Le trafic de drogue à Hartford et dans ses environs constituait une exception notable. Et si on laissait faire, les têtes montantes des mafiosi les plus jeunes étendraient les activités de leur base locale, avant d'aller s'intéresser à d'autres villes.

Bolan avait rarement eu l'opportunité de tuer dans l'œuf un syndicat en pleine éclosion ; et il ne laisserait pas cette occasion lui échapper. S'il parvenait à mettre un terme à la guerre actuelle, à décourager ou à éliminer le chef des belligérants, Hartford se remettrait de la tourmente.

Et s'il jouait les bonnes cartes, Bolan s'en sortirait lui aussi.

Il verrouilla la voiture et s'éloigna, jouant avec les zones d'ombre pour rejoindre son objectif. Il devait d'abord s'occuper des sentinelles, pas moyen de faire autrement. Il ne pouvait pas se permettre de les laisser vivre, de poursuivre leurs rondes et d'avoir ainsi la possibilité de le découvrir. Il avait besoin de temps, de beaucoup de temps, pour envoyer le message qu'il destinait à leur chef.

Les gardes étaient jeunes. Leurs visages encore dissimulés par l'obscurité ressemblaient aux milliers d'autres que Bolan avait rencontrés durant sa guerre contre la mafia. Des visages juvéniles, marqués par la cruauté et la loi implacable des rues, avec dans les yeux le reflet de leur brutalité et de leur cupidité. Des visages morts, pour la plupart, dépouillés de leur âme bien avant que l'Exécuteur n'arrive et leur délivre à sa manière les derniers sacrements.

Éliminer ces deux hommes n'avait en apparence rien de compliqué, mais il se méfiait de l'excès de confiance, ce mal insidieux qui sape la prudence habituelle d'un soldat, le rend négligent et cause inévitablement sa perte. S'il y avait d'autres sentinelles, à l'intérieur de l'entrepôt, il devrait aussi les affronter, et pour cela il lui fallait se montrer aussi discret que possible afin de ne pas les alerter.

Les vingt derniers mètres étaient à terrain découvert. Bolan les parcourut telle une ombre furtive, à l'affût du moindre signe indiquant qu'il avait été repéré. Il atteignit un recoin sombre où se dissimuler, au-dessous des quais de chargement, sortit le Beretta de sa gaine de cuir, ôta la sécurité et attendit que ses cibles aient terminé leur circuit autour de l'entrepôt. Plus qu'un instant...

Il entendit d'abord leurs voix, puis le bruit de leurs pas, claquant sur le béton de la rampe de chargement. Les sentinelles ne prenaient pas vraiment de précautions, confiants qu'ils étaient en leurs armes et en l'invincibilité de la jeunesse. Leur conversation tournait autour de l'argent et du sexe, des concepts que leur esprit avait inextricablement confondus.

— Si tu voyais la meuf ! Putain, je te dis que ça !

— Combien ?

— Comment ça, combien ? Je lui ai jamais rien filé. Un ou deux cadeaux, c'est tout.

— C'est pas payer, ça ?

— Oh ! Tu commences à me pomper, Balducci !

— Te pomper ? Pour ça, mon pote, va falloir aussi payer...

— T'es trop drôle ! Putain, t'es tellement drôle que j'arrive pas à rire.

Ils passèrent devant Bolan sans même jeter un coup d'œil vers la zone d'ombre où il s'était accroupi pour les attendre. Il compta jusqu'à cinq avant de se redresser, tenant le Beretta à deux mains, les yeux plissés tandis qu'il ajustait son tir. À quinze pieds, c'était presque du

tir sur cible.

Il commença par le plus petit. Une seule balle parabellum qui le perfora à la jonction du crâne et des vertèbres, effaçant toute pensée consciente de son cerveau avant qu'il puisse se rendre compte qu'il mourait. Bolan pivota alors pour s'occuper de la seconde sentinelle. Le type n'avait même pas réagi quand les deux balles s'enfoncèrent entre ses omoplates et le projetèrent en avant.

Ils étaient tous les deux couchés sur le ventre, noyés dans leur sang, quand Bolan monta sur le quai de chargement pour les rejoindre. Le silence était total à part, de temps à autre, les gargouillis de la rivière Connecticut, toute proche. Bolan comprit qu'il était seul. La voie était libre.

Il tira les deux cadavres à travers la rampe de chargement, et les laissa contre le mur, dans l'ombre. Leur sang avait tracé sur le sol d'étranges figures qu'il enjamba, évitant ainsi avec soin de laisser des traces de ses pas.

Quand il eut atteint une porte d'accès repérée auparavant, il s'agenouilla et sonda avec le petit boîtier, imaginé par Gadgets et muni d'un fin stylet, les gorges de la serrure jusqu'à ce qu'elles se mettent en place, les unes après les autres. Il s'en remit ensuite au destin pour qu'il y ait deux ou trois secondes avant le déclenchement de l'alarme, délai permettant à celui qui venait ouvrir la porte tous les matins de désactiver manuellement le système. Bingo ! Ses doigts trouvèrent le commutateur au-dessus du montant de la porte, et il musela l'alarme avant qu'elle ne puisse le trahir.

Une fois à l'intérieur, il utilisa sa lampe-stylo pour se repérer. Une petite pièce vitrée située sur la gauche tenait lieu de bureau tandis que l'entrepôt lui-même s'ouvrait devant lui, peuplé d'une multitude de caisses empilées en pyramides qui montaient presque jusqu'au plafond voûté. Il n'y avait là rien que de la contrebande, ou presque, provenant d'une série de détournements de camions effectués sur l'autoroute qui longeait la côte. Les prises étaient transportées jusqu'à Hartford, où on les laissait un peu reposer, avant de les redistribuer chez des petits commerçants véreux à travers toute la Nouvelle-Angleterre. Il y avait des téléviseurs, des caisses de cigarettes et d'alcools, des vêtements, des appareils ménagers de toutes sortes – tous exempts de taxes, et destinés à des revendeurs peu scrupuleux, à l'affût de bonnes affaires.

L'entrepôt était une vraie mine d'or pour son propriétaire, le *capo* Larry Giuliani. La rumeur faisait de lui le plus puissant des seigneurs de la région, et le fait était que son commerce de marchandises volées, fort bien établi, remplissait son tiroir-caisse en permanence alors que ses concurrents en étaient réduits à mendier des avances aux autres familles pour s'équiper en armes et en hommes. La destruction de

l'entrepôt ne mettrait pas la petite organisation de Giuliano en péril, mais ralentirait ses activités ; dans l'immédiat, c'était une victoire suffisante.

À l'affût d'une présence dans l'entrepôt, Bolan suivit l'une des ailes du bâtiment pour en rejoindre le fond. Il fit le même trajet en sens inverse, semant sur son chemin des petites bombes incendiaires à retardement, véritables traînées de feu qui se déploieraient parmi les monceaux de marchandises. La première bombe s'activa alors que Bolan atteignait la porte de l'entrepôt. Il attendit un moment avant de franchir le seuil et observa les flammes qui s'étendaient et grandissaient. Les bâtons étaient faits de telle sorte qu'ils pouvaient s'allumer et continuer de brûler même par le temps le plus épouvantable. Le système anti-incendie de Giuliano serait donc incapable d'étouffer les flammes et, le temps qu'une alarme se déclenche, l'endroit serait perdu. Combien de dollars partiraient-ils ainsi en fumée ? Bien assez, pour l'instant.

Dehors, la nuit était claire, l'air vif, mais bientôt l'atmosphère des environs serait aussi enfumée que l'entrepôt, la brise venue de la rivière emporterait la puanteur du caoutchouc, du bois et du plastique brûlés vers le sud, à travers les banlieues, en direction de la mer. Une puanteur qui délivrerait jusque chez lui un message très clair à Larry Giuliano. La chance était certes très mince pour qu'il baisse les bras et oublie son besoin impérieux de conquérir de nouveaux territoires. En revanche, on pouvait s'attendre à ce qu'il use de représailles envers son rival, Tommy Petrosina, arguant que le feu était un acte de guerre.

Et à la première manifestation d'hostilité, l'Exécuteur serait là.

Bolan revint sur ses pas, passant d'une flaque d'ombre à une autre, toujours attentif au moindre signe de danger. La probabilité pour qu'il ait été observé était infime, il le savait, mais l'imprudence pouvait se révéler fatale, et si Bolan avait survécu jusque-là, c'était en calculant chaque risque, aussi minime fût-il.

Il rejoignit sa voiture, ouvrit le coffre et se débarrassa de son équipement. Dans son dos, à travers les lucarnes de l'entrepôt de Giuliano, la lueur rougeâtre des flammes éclairait le ciel d'une aube artificielle. Encore quelques minutes, et un garde, dans l'un des entrepôts voisins, verrait la lueur ou sentirait l'odeur du feu, et il alerterait les pompiers. Ce qui laissait à Bolan le temps d'aller finir son travail.

Quand il eut mis son harnachement à l'abri, il se glissa derrière le volant et mit le moteur de la voiture en marche, roulant tous feux éteints sur plusieurs pâtés de maisons. Enfin, il alluma les phares et songea à sa prochaine rencontre avec l'ennemi.

Avec Tommy Petrosina.

Il était si concentré qu'il faillit ne pas voir qu'on le suivait.

Quand les phares s'allumèrent dans son rétroviseur, il pensa d'abord que l'automobiliste qui se trouvait derrière lui, à une centaine de mètres, venait d'une rue adjacente, et qu'il n'y avait rien d'autre qu'une coïncidence dans le fait qu'il roulât dans la même direction que lui. Un nouveau coup d'œil, toutefois, lui permit de constater qu'il n'y avait pas d'intersection, pas de ruelle ni de parking desquels l'autre voiture aurait pu déboucher.

Comme Bolan, son conducteur avait donc attendu de précieuses secondes pour allumer ses phares. Un simple hasard ? On allait bien voir...

Bolan brûla le premier feu rouge, l'œil rivé à son rétroviseur. Dans son sillage, l'autre prit de la vitesse. Il passa lui aussi au feu rouge, évitant de peu la collision avec un break, pour revenir ensuite rapidement sur Bolan. Son véhicule avait du répondant sous le capot, et Bolan comprit qu'il aurait des difficultés à le semer. S'il décidait d'essayer.

À la lueur des rares réverbères, il avait pu se rendre compte qu'il n'avait pas affaire à une voiture de patrouille – d'ailleurs, des flics à la poursuite d'un incendiaire auraient déjà mis leur gyrophare. Et s'il existait une chance, minime, pour qu'il soit tombé sur un civil ayant des velléités de justicier, il était plus probable que la filature avait un rapport avec Giulianianno. Des flingueurs itinérants qui faisaient le tour de ses propriétés, peut-être, ou des sentinelles venues relever les autres au moment où il s'en allait.

Mais il n'avait pas le temps de faire le tri parmi toutes ces possibilités. La voiture qui le filait gagnait du terrain sur lui à une vitesse impressionnante, l'aveuglant avec ses phares et l'empêchant de compter ses occupants.

L'éclair d'un coup de feu, du côté du conducteur, anéantit l'hypothèse d'un citoyen jouant les héros. La balle ricocha contre son pare-chocs alors qu'il faisait une embardée. Aussitôt après, deux autres balles s'enfoncèrent dans le coffre, juste avant qu'il ne s'engage dans une rue adjacente, sur les chapeaux de roues, conservant à grande-peine le contrôle de son véhicule.

À présent, son intervention dans la guerre Giulianianno-Petrosina passait au second plan, supplantée dans la conscience du guerrier solitaire par l'instinct de survie. Pour continuer son travail dans le Connecticut, il avait besoin d'être vivant ! Et pour cela, il devait se débarrasser de ceux qui le menaçaient.

Derrière, l'autre voiture l'avait suivi, comblant dans la ligne droite les derniers mètres qui les séparaient. Bolan savait qu'il devait la semer maintenant, à la première occasion.

Encore fallait-il qu'une telle occasion se présente.

CHAPITRE II

Bolan s'engagea sur la rampe d'accès à l'Interstate 91 et roula vers le nord, vers Hartford et l'aéroport, en longeant la rivière. Dans le trafic clairsemé de la nuit, il pouvait presque sentir la pression de la voiture de chasse, derrière lui.

Le salaud qui lui collait le train était un as du volant, qui anticipait chacun de ses changements de direction et restait pratiquement accroché à lui. Bien que la poursuite soit chaude, il semblait conserver une parfaite lucidité, à tel point que l'Exécuteur aurait presque admiré sa compétence – s'il n'avait pas été complètement absorbé par la manière dont il allait se débarrasser de lui.

Car il s'agissait d'un homme seul – il le savait, maintenant. Il avait bien observé la voiture, éclairée de l'arrière par les phares des véhicules qu'ils dépassaient, et n'avait repéré qu'une silhouette, derrière le volant. À moins que le conducteur n'ait toute une bande de nains avec lui, ou un complice couché dans la voiture, la poursuite se résumait maintenant à un affrontement à un contre un. La situation était donc plus favorable, même si un simple pistolet pouvait se révéler aussi mortel qu'un peloton d'exécution.

Une seule question se présentait à lui : à qui avait-il affaire ?

Pas à n'importe qui, à l'évidence. Il en avait pour preuve les balles de Magnum très bien placées qu'il avait réussi à éviter. L'absence de sirène ou de gyrophare éliminait aussi les flics. Autant dire qu'il se trouvait en présence d'un flingueur isolé – ce qui, dans l'esprit de Bolan, ne laissait qu'un mot : syndicat. Et d'autres questions : Comment ce pourri l'avait-il repéré ? Comment avait-il appris que Bolan avait décidé de s'en prendre à l'entrepôt de Giuliano ?

Si ce gars l'avait observé là-bas, s'il s'agissait d'un garde que Bolan n'avait pas repéré, pourquoi avait-il laissé les deux autres se faire buter et l'entrepôt brûler ? S'était-il endormi à son poste, pour se réveiller alors que le feu s'était déjà déclaré ?

Non, ça ne collait pas.

Il n'y avait rien de bien extraordinaire dans le fait qu'une sentinelle s'endorme à son poste. Ça arrivait tout le temps. Mais avec les récentes échauffourées entre les hommes de Giuliano et ceux de Petrosina, le gus qui faisait perdre par sa négligence des millions de dollars à son patron avait toutes les chances de finir en pâture aux poissons. Pas de seconde chance, pas de pardon. Si l'adversaire de

Bolan était un des gardiens de Giuliani, il était déjà un homme mort, et il le savait. Est-ce qu'un mort en sursis perdrait son temps à poursuivre des ombres quand il aurait gagné un temps précieux en s'enfuyant vers les montagnes ?

Là non plus, ça ne fonctionnait pas. Mais Bolan ne pouvait plus se permettre de jouer au jeu des devinettes, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à deux ou trois cents mètres du centre de Hartford. Il se garda bien de changer de file, afin de laisser croire à son poursuivant qu'il resterait sur le Highway 91, ou encore qu'il prendrait le pont à péage, à l'est, vers le Highway 86.

Et puis, soudain, Bolan leva le pied de la pédale d'accélérateur. Il vit la voiture de chasse grossir dans son rétroviseur tandis qu'un semi-remorque se rapprochait sur sa droite. À présent, Bolan allait devoir respecter un timing très précis, sous peine de rater la bretelle de sortie et de se retrouver pris en sandwich entre son adversaire et le monstrueux camion. S'il manquait son coup, Bolan avait toutes les chances de se retrouver écrabouillé sous les dix-huit roues du semi-remorque. Mais il n'avait pas le choix.

Il décida de l'instant avec le plus grand soin, écrasa la pédale d'accélérateur, braqua le volant à fond sur la droite et coupa devant le semi-remorque, évitant la catastrophe d'un cheveu. À côté de lui, les pneus du mastodonte hurlèrent alors que Bolan heurtait la rampe de sécurité, sans freiner. Sa posture était plus périlleuse que jamais, mais il n'allait pas sacrifier l'avantage qu'il avait pris.

Derrière lui, et dans le sillage du camion qui dérapait dans un nuage de gomme carbonisée pour stopper à cheval sur deux voies, les voitures s'arrêtèrent en catastrophe. Les yeux rivés à son rétroviseur, Bolan regarda comment son poursuivant se tirait d'affaire. Encore un moment, et il serait fixé...

Ce type était un génie du volant ! Les phares brillèrent de nouveau derrière lui et s'engagèrent à sa suite dans le virage de la bretelle de sortie. Le véhicule, de nouveau, se rapprocha. Dans la manœuvre, l'Exécuteur avait gagné à peine quelques secondes. Autant dire rien.

Il était exclu qu'il poursuive ce petit jeu dans le centre-ville. Même en pleine nuit, il y aurait trop de trafic, trop de civils innocents exposés au risque. Il dirigea donc la voiture de location vers l'est, sur Brown Street, croisant Mapple Avenue, avant de pousser vers White et d'accélérer en direction de la banlieue d'Elwood. Peu à peu, les grands magasins et les galeries commerciales laissèrent la place à des commerces de proximité et à des maisons, la chaussée se rétrécit à mesure que les parterres de gazon prenaient de l'espace.

Et l'autre pourri se trouvait toujours derrière lui.

Ils n'allaient pas pouvoir se courser ainsi indéfiniment sans croiser

des flics. Les patrouilles devaient être assez irrégulières dans ces quartiers résidentiels, mais elles existaient. Et si la police se mettait de la partie...

Il devait en finir. Le guerrier commença à chercher une rue, une allée ou une impasse, sur le côté, où il pourrait affronter son adversaire. Sans ralentir, il glissa une main sous le siège du conducteur et trouva le Mini-Uzi glissé dans son holster, à l'abri des regards indiscrets. Avec les munitions enfermées dans le coffre, il lui serait possible de... Encore fallait-il qu'il trouve un endroit où s'arrêter.

Sa version légère et plus petite de la mitraillette israélienne n'avait rien à envier à l'original en matière de puissance de feu. Avec une cadence de tir de 750 balles par minute en mode automatique, l'arme miniature pouvait vider un chargeur de 32 balles en moins de 3 secondes, déchiquetant tout ce qui se trouvait en face d'elle. Bolan avait choisi des chargeurs « Quad Custom », dont les balles se déployaient en plein vol, pour une meilleure couverture de la cible. Chaque cartouche contenait quatre projectiles de 52 grains sertis les uns au-dessus des autres. C'est ainsi que l'Uzi pouvait vomir 128 projectiles toutes les deux secondes et demie, si on réglait la cadence de tir à 3 000 tours par minute.

C'était plus que suffisant pour arrêter une voiture et son conducteur, d'accord, mais pour cela Bolan devait être en mesure d'utiliser son arme, et ne pas tomber sur des flics en patrouille à la recherche d'une épicerie ouverte en plein milieu de la nuit. Et s'il laissait l'autre se rapprocher trop près, une seule balle de Magnum bien placée pouvait mettre un terme définitif à cette poursuite.

Comme en réponse à ses pensées, son rétroviseur intérieur s'emplit de l'éclair d'un coup de feu. Bolan se raidit, et ne se relâcha que lorsque la balle alla creuser un gros trou dans son coffre. L'écho de la détonation était loin derrière lui, atténué par la vitesse et le rugissement des moteurs, mais il ne serait probablement pas perdu pour tout le monde dans ce quartier assoupi. Et le vacarme d'une fusillade amènerait beaucoup de gens à composer le 911. Une voiture de patrouille serait alors envoyée sur les lieux avant que Bolan ait pu se débarrasser de son poursuivant.

Il devait donc passer à l'action sans plus attendre.

Avisant une impasse sur la gauche, il décida qu'elle ferait l'affaire. Alors qu'il emballait son moteur et augmentait peu à peu son avance, son poursuivant finit par régler sa vitesse sur la sienne, avant de se rapprocher bientôt de lui, à toute allure. Bolan braqua brusquement sur la gauche et s'engagea dans le cul-de-sac, freinant pour faire faire un tête-à-queue à son véhicule.

Il éteignit les phares et vit la voiture de chasse rater le virage et

passer dans un hurlement de freins. Après avoir ôté la sécurité du Mini-Uzi, il le cala sur le bord de sa vitre, le tenant à deux mains. Il ne lui restait plus qu'à espérer que l'autre enfoiré allait faire marche arrière et qu'ils pourraient en finir avant que des habitants du coin ne viennent se pencher à leur fenêtre ou décrochent leur téléphone.

Tandis que les secondes passaient, le soldat entendait son poulx se répercuter dans ses oreilles avec la violence d'un coup de canon. Il savait que son poursuivant reviendrait en arrière. Il le devait. Il avait déjà risqué trop gros pour abandonner.

Le temps filait et, déjà, Bolan échafaudait le pire des scénarios : le chasseur se garait dans l'obscurité, juste à l'entrée du cul-de-sac, et l'attendait tranquillement là. Si le guerrier essayait d'échapper à l'embuscade, il se ferait tirer comme un lapin. Et s'il ne bougeait pas, la police viendrait le cueillir.

Bolan avait déjà perdu trente secondes, peut-être même plus, il s'apprêtait à abandonner, et à prendre sa chance en tentant de fuir, quand la voiture de chasse finit par revenir dans son champ de vision. Le type, qui n'avait pas allumé ses phares, laissa à Bolan le loisir d'ouvrir les hostilités.

Parfait.

Alors qu'il était déjà en mouvement, le doigt pressé sur la détente de l'Uzi, l'autre alluma ses phares et s'engagea dans l'impasse. L'instant d'après, les premiers projectiles de Bolan perforèrent la calandre du véhicule, faisant jaillir un nuage de vapeur en même temps qu'un liquide noirâtre se déversait sur le trottoir. La seconde mini-rafale pulvérisa le pare-brise, en un déluge de verre et de projectiles qui hachèrent menu l'emplacement du conducteur. Bolan ne laissa pas à son adversaire le temps de le repérer et de faire feu. Il vida le chargeur de son Uzi en courant, sortit le Beretta de son holster et le tint levé, prêt à tirer, comme il atteignait le siège du conducteur.

La voiture était vide.

Bolan vérifia de nouveau, promena son regard de l'avant jusqu'à l'arrière de la voiture, avant de glisser un coup d'œil jusqu'à l'entrée de l'impasse. Son adversaire était forcément tout près : les phares ne s'étaient pas allumés tout seuls ! Mais alors qu'il se tendait, dans l'attente des balles hostiles qui allaient surgir, le silence autour de lui, lui fit comprendre que, au mépris de toute logique, il n'y aurait pas de fusillade.

Bien qu'il ait eu l'opportunité de l'avoir, son assaillant ne l'avait pas saisie. Bolan savait qu'il n'avait pas laissé passer par hasard une occasion en or. Si ce pourri se dérobaît, il avait ses raisons. C'était seulement pour avoir la possibilité de frapper de nouveau une autre fois. Sur un autre terrain.

Dans les alentours du cul-de-sac, des lumières étaient apparues

sous des porches. Quelque part sur la gauche de Bolan, un chien de garde avait commencé d'aboyer et de tirer sur la chaîne à laquelle il était attaché. Des voix alarmées s'interpellaient en criant.

Le temps jouait contre lui, mais il ne pouvait pas s'en aller sans examiner de plus près la voiture de son agresseur. Remarquant que la portière du conducteur n'était pas complètement fermée, il maudit le timing parfait de son adversaire, lequel avait à l'évidence sauté de la voiture dans la fraction de seconde qui avait suivi le moment où Bolan avait été ébloui par les phares. Le salaud devait se trouver encore suffisamment près pour être coursé à pied... mais Bolan n'avait pas la moindre idée sur la direction choisie.

Il ouvrit en grand la portière et se pencha à l'intérieur. Il n'y avait aucune trace de sang sur les sièges, avant et arrière, ce qui confirmait l'hypothèse que le gars s'était sorti indemne de l'histoire.

Non sans avoir laissé sa carte de visite.

Bolan la manqua presque, sous le miroir de courtoisie explosé qui gisait sur le siège du conducteur. Au second coup d'œil, il avisa une carte d'affaires jaunie, tout écornée, qui semblait avoir été beaucoup manipulée. Il s'en saisit et l'approcha de ses yeux, le souffle court, alors que son regard lui confirmait le message qui montait des profondeurs de sa conscience.

Non, il n'y avait pas d'erreur possible.

Sur la carte était écrit :

TRIANGLE INDUSTRIAL FINANCE
1430 Commerce St.
Pittsfield, Mass.

CHAPITRE III

Cela avait marqué un tournant dans la vie de Bolan, le début de son existence de soldat, solitaire et sans fin. Il se rappelait les bureaux de la Triangle Industrial Finance aussi clairement que sa maison d'enfance. Et s'il n'avait pas eu de souvenirs conscients des hommes de la TIF depuis des années, ils ne l'avaient pas quitté, d'une certaine manière, blottis dans un recoin sombre de sa mémoire et prêts à surgir à la première occasion.

Triangle Industrial Finance était une compagnie de prêt et d'épargne bien connue des milliers de cols bleus de Pittsfield. Nul n'avait jamais jamais gagné un « cent » avec Triangle, qui fonctionnait surtout grâce aux emprunts et aux intérêts astronomiques qui allaient avec. Souscrire un emprunt auprès de la TIF était un véritable esclavage, et tout client qui avait du retard sur ses remboursements hebdomadaires pouvait s'attendre à une visite des « officiers de recouvrement » de la compagnie. De telles visites incluaient la plupart du temps des menaces, assorties de violence lorsqu'elles se révélaient inefficaces. Les passages à tabac faisaient ainsi partie de la routine, de même que les fractures et les membres démis. Et si ces méthodes laissaient un client dans l'incapacité de travailler, et donc d'assurer ses échéances, il était toujours possible de trouver un autre membre de sa famille pour assumer ses dettes.

Les hommes de la Triangle étaient des usuriers, tout simplement, opérant en relation avec le plus important des syndicats qui dominaient le vice dans l'ouest du Massachusetts. Sergio Frenchi était le parrain de cette grande Famille, qui trempait dans la drogue, la prostitution et la pornographie, l'extorsion, le jeu, le vol et la fraude. Pur produit de la Prohibition, Don Sergio s'était peu à peu élevé jusqu'aux couches supérieures de la pègre. Grâce à des actions philanthropiques choisies, il était révééré par les administrations locales, qui ne savaient souvent rien de ses débuts, et ignoraient ou toléraient les activités de sa Famille. C'était quelqu'un avec qui il fallait compter dans la mafia – la *Cosa Nostra*. Toutefois, la mise en œuvre d'innombrables rackets l'empêchait de suivre de près tous les rouages de son organisation. Comme un général en temps de guerre, il ne pouvait surveiller chaque soldat sur le front.

S'il ne faisait aucun doute que Frenchi connaissait bien la Triangle Industrial Finance, l'usure constituant une source majeure de revenus pour sa Famille, il avait délégué la surveillance de ces opérations

d'usure à quelqu'un en qui il avait confiance, et n'avait donc jamais entendu parler de Sam Bolan, il n'avait jamais rien su de la crise cardiaque qui l'avait empêché de se rendre à son travail en ce mois de janvier, alors que les factures s'accumulaient, impayées. C'était une histoire presque banale : la maladie qui survenait et mangeait les économies des familles ; des travailleurs dans l'incapacité d'assumer leur emploi qui ne pouvaient fournir les garanties exigées pour un prêt traditionnel ; et des usuriers avides qui proposaient des solutions « faciles ». Le client n'avait pas besoin de biens immobiliers, ni de valeurs mobilières, ni de caution. Sa personne était la meilleure garantie qui soit, et, au moment critique, il serait prêt à tout pour sauvegarder cette garantie.

Sauf que Samuel Bolan ne voulait pas s'aplatir. Il avait continué de payer, comme il avait pu, jusqu'à ce que la pression devienne vraiment trop forte. Après que les officiers de recouvrement étaient venus le voir, il avait pansé ses blessures en silence, tâchant de son mieux de cacher à sa famille le secret de ce qu'on lui avait infligé. Et quand, enfin, les recouvreurs l'avaient laissé en paix, Sam Bolan avait cru qu'il les avait vaincus, que la justice avait prévalu.

Même dans ses pires cauchemars, Sam n'aurait pu imaginer l'arrangement que sa fille, Cindy, avait conclu avec la Triangle. La santé de son père était tout pour elle. Si elle était en mesure de mettre un terme à sa souffrance en sacrifiant un peu de sa fierté, alors le prix n'était pas si cher payé – et tant pis pour les mains qui la pelotaient, tant pis pour les corps suants des hommes qui payaient pour l'utiliser durant une heure. Cindy Bolan avait payé sa dette en nature, avec son corps juvénile, sans que Don Sergio ne se soit jamais douté de son existence.

S'il regardait la télévision ou lisait les journaux, le *capo* de Pittsfield avait dû tomber au mois d'août sur le nom de Bolan, une famille presque anéantie dans des circonstances tragiques. Selon les comptes rendus de la police et des médias, Sam Bolan, quarante-huit ans, était devenu « fou furieux » sans qu'on sache pourquoi, tirant avec un pistolet sur sa femme, son fils et sa fille, avant de retourner l'arme contre lui. Seul le fils avait survécu, qui avait émergé du coma après trois jours de soins intensifs. Son récit de l'histoire n'avait donné aucune lumière sur ce fait-divers sanglant, et les policiers avaient classé l'affaire, non sans un certain soulagement.

Jusqu'à ce qu'un autre Bolan apparaisse dans les rues de Pittsfield, à la recherche de réponses aux questions qu'il se posait, en quête d'une explication à la tragédie qui avait détruit sa famille.

Revenu du Viêt-Nam pour une courte permission, Mack Bolan avait été autorisé à voir son frère, Johnny, et l'adolescent lui avait alors fourni des détails qu'il n'avait pas confiés aux policiers chargés

de l'enquête. Il avait très vite soupçonné sa sœur d'avoir passé un marché avec les vampires de la Triangle Industrial Finance, soupçons dont il avait eu la confirmation en la suivant jusqu'à un motel sordide, en observant les hommes qui allaient et venaient devant sa chambre, les uns après les autres, et en la confrontant à une évidence qu'elle ne pouvait réfuter. Quoique noyée dans les larmes, la réponse de Cindy avait été déterminée. Elle sauverait son père si elle le pouvait, et elle se moquait bien de cette soi-disant moralité qui permettait qu'un homme honnête souffre sans fin alors que des voleurs et des brutes s'engraissaient à ses dépens.

Désespéré, Johnny avait fini par aller trouver son père, cherchant laborieusement les mots pour exposer la situation sans que cela cause trop de dommage à sa famille. Il avait annoncé la nouvelle avec toute la prévenance dont il était capable – et s'était trouvé complètement pris au dépourvu par la formidable explosion de rage qui avait suivi. Rétrospectivement, il avait compris que Sam avait peut-être su, de façon plus ou moins consciente, quel sacrifice Cindy faisait pour lui, sans pour autant être capable d'affronter cette réalité. Et quand la preuve lui avait été apportée, sans qu'il puisse la réfuter, l'homme avait explosé comme une bombe humaine et entraîné sa famille avec lui dans la mort.

Toute sa famille sauf Johnny, son cadet.

Toute sa famille sauf Mack, son fils aîné.

Confronté à la manipulation criminelle qui avait conduit à la destruction de sa famille, Mack Bolan s'était trouvé devant une terrible alternative. Soit amener les policiers à reprendre l'affaire, malgré leur conviction sincère qu'il n'y avait rien contre la mafia, soit s'attaquer lui-même à ces pourris. Peu lui importait de savoir qu'aucun homme ne pouvait espérer terrasser seul le dragon de Cosa Nostra. Il se moquait de savoir que se dresser face au syndicat et à ses armées de l'ombre était un véritable suicide. Un guerrier, solitaire et déterminé, pouvait au moins accomplir quelques actions pour venger ceux qu'il avait aimés et perdus, et si sa croisade dérangeait la mafia dans son ensemble, ce serait encore mieux.

Une semaine après être rentré chez lui, il connaissait tous les rouages de la Triangle Industrial Finance, il avait identifié tous ceux qui s'étaient spécialisés dans les mouvements d'argent et la manipulation des lois. D'un point de vue légal, ils étaient intouchables, mais le soldat avait décidé de passer à l'action sur un autre niveau. Il avait identifié son ennemi, un prédateur en définitive peu différent des « libérateurs » qu'il était parti combattre au Viêt-Nam. Ces pourris ne parlaient qu'un langage, avec eux il n'y avait qu'une méthode pour communiquer, et c'était une méthode dans laquelle l'Exécuteur s'était rendu maître dans l'enfer asiatique.

Frank Laurenti était le mafieux en chef à la Triangle. Ses flingueurs personnels étaient Tommy Erwin et un gros lourdaud du nom de Vinnie Janus. Pete Rodriguez tenait les livres de la maison tandis qu'Eddie Brokaw prenait les choses en main lorsque la situation l'exigeait en envoyant ses recouvreurs. Il y en avait bien d'autres, plus haut placés dans la hiérarchie, qui apportaient soutien et conseil, mais ces cinq-là suffiraient pour commencer.

Et le guerrier les avait eus un 22 août, au cours d'une fulgurante fusillade qui avait changé pour toujours la face du monde criminel. Il avait suffi d'une Marlin .444 et de cinq balles pour en finir avec les cannibales de la Triangle.

Pour Bolan, tout ne faisait que commencer.

Sa vie, dès lors, n'avait été que le prolongement de ce qui s'était passé sur Commerce Street, à Pittsfield, du trottoir souillé de sang à l'extérieur des bureaux de la Triangle Industrial Finance. Tout avait commencé avec l'exécution des cinq pourris. Leurs visages étaient comme gravés dans sa mémoire, et il pouvait les invoquer à volonté. Parfois, même, ils venaient hanter ses rêves de façon importune.

Et voilà qu'ils resurgissaient soudain, contre toute attente, par le biais de cette carte de visite.

Celle-ci n'avait rien d'une coïncidence. Celui qui l'avait mise sur son chemin connaissait l'identité de l'Exécuteur et l'endroit où il se trouvait. Savoir qu'il avait été observé par des yeux inconnus activait une multitude de sonnettes d'alarme dans l'esprit du guerrier, lequel enrageait de ne pas avoir remarqué qu'il était suivi jusqu'à ce que son adversaire décide de se montrer.

À sa connaissance, il n'y avait aucun lien entre Giuliano et la Triangle. Le prétendu *capo* était une petite frappe issue des rues de Brooklyn, qui avait nourri sur le tard des ambitions de parrain. D'après les fichiers, il n'avait aucune famille dans le Massachusetts et, en vérité, il n'avait jamais mis les pieds dans l'État, à part deux incursions à Boston, alors qu'il officiait comme garçon de courses de huitième zone pour la Famille de Augie Marinello. Et si l'usure du sommet l'avait aidé à gravir peu à peu les échelons de la hiérarchie, il restait ce qu'il était déjà à New York, et ce qu'il serait toujours : un second couteau, fort en gueule mais pas très futé.

L'adversaire de Giuliano, Tommy Petrosina, était un autre produit de New York ; bien qu'il ait un cousin dans le syndicat de Boston, rien ne suggérait une quelconque attache avec Pittsfield. Tommy aurait dû accueillir favorablement l'intervention de Bolan contre Giuliano mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas permettre un blitz contre les deux camps. Ses troupes étaient peu nombreuses, et manquaient de la finesse indispensable pour pister l'Exécuteur.

Bolan pensa à la carte de visite. Si elle ne comportait aucun nom,

elle avait de toute évidence était gardée par quelqu'un qui avait un lien avec la Triangle. Les cinq hommes assassinés sur Commerce Street en ce lointain après-midi d'août appartenaient tous à la Famille, avec des frères, des cousins, des parents à la pelle. Ceux qui avaient survécu à la chute de la Triangle – le personnel de bureau et les recouvreurs – avaient été absorbés par d'autres branches de la Famille Frenchi avant que celle-ci ne succombe au blitz final de Bolan. Parmi eux, il devait bien s'en trouver qui nourrissaient des idées de vengeance.

Le temps posait malgré tout problème. Cela faisait maintenant des années que Bolan s'était accroupi sur un toit de Commerce Street et avait pour la première fois cadré des cibles dans la lunette télescopique de la Marlin. Par expérience, Bolan savait que les mafiosi n'étaient pas du genre à retarder leurs réactions, ils préféraient battre le fer tant qu'il était chaud, en se montrant impitoyables.

Difficile, pourtant, de ne pas établir un rapprochement. Quelqu'un lié à la Triangle l'avait suivi jusque dans le Connecticut, l'avait surveillé tandis qu'il s'en prenait aux forces de Giuliano et lui avait tendu un piège adroit... qui, de façon inexplicable, n'avait pas fonctionné. Dans le cul-de-sac, l'Exécuteur avait fourni une cible de premier choix. Une seule balle, bien placée, aurait été décisive. Or, il était encore vivant. Pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas, son adversaire avait décidé de prolonger le jeu.

Le sentiment de vulnérabilité que Bolan éprouvait était inhabituel. Depuis le premier jour lointain de son combat, il avait dû affronter une situation difficile, seul contre tous. Cette fois, c'était différent – et bien pire. Ses atouts habituels – la mobilité, l'effet de surprise – étaient réduits à néant. Si un adversaire anonyme était capable de le suivre, de le mettre à l'épreuve comme un rat de laboratoire, alors il était perdu. Il devait donc réagir au plus vite.

D'abord, il devait faire la part du feu. Il se terrerait et ferait le point sur toutes les erreurs qu'il avait pu commettre. À son retour d'Europe[1], il était allé quelques jours se mettre au vert dans le New Jersey. S'était-il fait prendre en chasse sur la route entre Newark et Hartford ? Ou même plus tôt, à sa descente d'avion ? S'il n'arrivait pas à établir de lien, alors il regarderait encore plus loin en arrière. Pendant ce temps, la petite guerre entre Giuliano et Petrosina se jouerait sans lui, le temps qu'il trouve le moyen de se débarrasser de l'ombre mortelle qui planait au-dessus de sa tête.

Et s'il échouait... Il n'avait pas le droit à l'erreur ! Il sentait que son adversaire ne lui donnerait pas une autre occasion de s'en tirer, qu'il ne remettrait pas à une autre fois le plaisir de goûter à son sang. Après toutes ces années, il devait être assoiffé. Et Bolan, qui avait fait l'expérience de cette soif, pouvait le comprendre mieux que quiconque.

C'était une impression de vide qui ne pouvait être comblée – et pour un temps seulement – qu'avec la mort et la violence. Sur le moment, ce sentiment était incontrôlé ; il fallait dévorer sa victime, vivante.

Et cette fois, Bolan venait de le découvrir, l'Exécuteur était au menu.

CHAPITRE IV

La carte de visite avait été un coup de génie. Le Chasseur regrettait seulement de ne pas avoir pu observer la réaction de l'Exécuteur.

Bien sûr, c'était impossible. Il ne pouvait pas risquer d'être repéré par Bolan – ou pire, de se retrouver nez à nez avec les flics au moment de s'enfuir. Le courage consistait aussi à savoir sauver sa peau, et il aurait bien assez tôt une autre occasion de profiter du spectacle d'un Bolan complètement paumé.

Jusque-là, son plan marchait à merveille. L'incendie de l'entrepôt de Giulianianno avait été un bonus, et il avait été ravi de laisser à Bolan le temps de finir son travail. Après tout, c'était lui qui avait manœuvré pour déclencher les hostilités entre Giulianianno et Petrosina. Rien de bien compliqué, deux ou trois coups de flingue, ici et là, une pincée de TNT, et ces enfoirés s'étaient retournés les uns vers les autres pour se canarder.

Il savait que Bolan ne laisserait pas passer – qu'il ne « pouvait » pas laisser passer – une guerre de gang naissante. Si l'histoire de ce salaud lui avait appris quelque chose, c'était bien son besoin compulsif des engagements tous azimuts. Bolan prenait toujours les choses en main personnellement. Il ne manquait jamais une chance d'enfoncer un coin entre ses ennemis, prêtant main-forte à leur violence fratricide où et quand il pouvait.

Le déclenchement des hostilités à Hartford n'était pas une coïncidence. Si l'Exécuteur avait d'abord fait surface en Californie, par exemple, le Chasseur aurait attendu patiemment, comme il avait attendu pendant toutes ces années. Son temps était précieux, sa mobilité limitée, et dans l'intérêt de sa couverture, il s'était préparé à devoir patienter une fois de plus. Le salaud finirait bien par se pointer dans l'Est, comme il l'avait toujours fait, et par revenir sur les lieux de ses premiers crimes. Et à ce moment-là, le Chasseur serait là pour s'occuper de lui.

Il avait élevé l'attente au niveau d'un art. C'était dans l'armée qu'il avait pris ses premières leçons et pigé que seul survit le soldat capable d'observer et d'attendre en silence. Dans les années suivantes, il avait affiné ce talent et acquis un savoir-faire qui devait le préparer au combat de sa vie. Il pouvait rester assis sans un mouvement durant des heures, ignorant les appels insistants de sa vessie, l'engourdissement de ses membres. Il pouvait atteindre un état proche

de la transe dans lequel son esprit demeurait en alerte tandis que ses yeux et ses oreilles ne laissaient rien passer. Il s'était entraîné à attendre comme si sa vie même en dépendait... ce qui était le cas, tant qu'il n'en aurait pas fini avec l'Exécuteur.

Le Chasseur n'envisageait même pas l'échec. Car s'il échouait, il mourrait ; c'était aussi simple que cela. S'il échouait, et si Bolan vivait, alors toute sa vie n'aurait été qu'un vaste gâchis. Il n'était même pas prêt à envisager une telle conclusion. Pas tant que tout se passait selon ses plans.

Le Chasseur connaissant sa proie comme lui-même, il avait étudié chacun des mouvements de ce salaud depuis son premier coup d'éclat, à Pittsfield. Bolan se reposait sur sa mobilité, sur l'incertitude et la surprise, mais si on examinait ses mouvements au microscope, le gars devenait très prévisible. Si, après chaque action, il était impossible de dire où il irait ou sous quelle apparence il se cacherait, il était facile d'identifier le genre de situations qui attirait Bolan comme un aimant. Avec un savant dosage de prudence et de compétence, on pouvait « manipuler » ses mouvements, agir sur son esprit en créant les circonstances adéquates et en lui offrant un appât qu'il ne pouvait pas refuser.

En d'autres circonstances, Giuliano aurait été laissé de côté au profit d'autres appâts sélectionnés en fonction des projets du Chasseur. Mettre en scène un incident à Boston, Concord, ou même Albany aurait ainsi tout aussi bien fait l'affaire. Mais le Chasseur était conscient de ses limites, et il savait que pour avoir une chance d'épingler Bolan, il devait œuvrer sur son propre terrain.

Impossible de faire autrement.

Et puis, il y avait une certaine poésie dans le fait d'organiser l'exécution de l'Exécuteur là où cette ordure avait versé le sang pour la première fois. Le Chasseur aurait éprouvé un certain plaisir à jouer aussi avec le temps, en faisant coïncider le meurtre avec un jour anniversaire par exemple, mais là il prenait ses désirs pour des réalités. Et en cherchant à pousser la chance un peu trop loin, il risquait de se faire exploser la figure par son propre piège.

La priorité, à présent, était d'amener Bolan à quitter Hartford pour rejoindre le lieu de son exécution. Ce serait en réalité assez simple ; il était déjà orienté dans la bonne direction, et avec un nouveau coup de pouce, il irait droit où on l'attendait. Maintenant que le Chasseur avait débusqué sa proie, il était en mesure de prévoir le moindre de ses mouvements. Ainsi, il était certain que Bolan allait chercher à se planquer, dans un endroit sûr où il pourrait réfléchir au sens de la carte de visite.

Le Chasseur connaissait cet endroit. Fervent adepte des opérations de reconnaissance, l'Exécuteur s'était fait un devoir d'aller examiner

les différents intérêts de Giuliano à Hartford, jetant un coup d'œil à sa maison, au restaurant qui lui servait de poste de commandement, et aux diverses affaires qu'il contrôlait. C'était durant l'une de ces missions de reconnaissance que le Chasseur, qui était lui-même à l'affût, avait repéré sa proie et lui avait aussitôt donné la chasse. Discrètement. Avec les plus grandes précautions. À aucun moment Bolan ne s'était douté qu'on le suivait jusqu'à la maison qu'il avait louée dans la banlieue de Newington.

Le Chasseur connaissait son adresse, maintenant, ainsi que le pseudonyme qu'il utilisait dans le Connecticut. Il aurait pu composer le numéro du soldat et lui parler, d'homme à homme. Mais il se contenait, préférant la discrétion aux effets théâtraux bons pour les amateurs. Pour lui, il ne s'agissait pas simplement de tuer l'Exécuteur ; il aurait pu du reste le faire cette nuit, ou une demi-douzaine d'autres fois au cours des trois dernières années.

Non, il devait avoir l'Exécuteur à Pittsfield, sur le lieu même de ses premiers meurtres. Il devait faire savoir clairement, à Bolan et au monde, qui avait vaincu l'Exécuteur, et pourquoi. En s'exposant de la sorte, toutefois, il ne prenait pas trop de risques : il avait abandonné son nom de famille des années plus tôt, quand il s'était engagé dans l'armée. Des faux papiers acquis auprès d'amis, un mensonge à propos de son âge... et le tour avait été joué. Même si la guerre touchait à sa fin, alors, les militaires avaient accepté avec empressement un volontaire en bonne santé, désireux de se lancer dans l'action et de connaître son baptême du feu. L'engagement américain et son service dans l'enfer asiatique s'étaient achevés à une semaine d'intervalle. Le Chasseur avait regretté que cela se finisse si vite et qu'il lui faille affronter sans délai la sinistre perspective du retour chez lui.

S'il avait déjà défini les grandes lignes de son plan, il avait eu besoin de temps pour faire concorder toutes les pièces. Il avait multiplié les démarches afin de trouver un emploi approprié – quelque chose qui lui permettrait de ne pas se ramollir et d'exploiter ses talents, tout en lui offrant la possibilité de suivre la trace de son gibier à distance. La solution était l'évidence même. En s'établissant, le Chasseur s'efforçait d'apparaître inoffensif, de conserver un profil quelconque, noyé dans la masse. Accepté par ses pairs, ignoré autant que possible par ses supérieurs, il faisait son boulot et gardait ses projets pour lui.

L'armée lui avait enseigné la patience durant les interminables heures qu'il avait passées accroupi dans l'obscurité de la jungle, à surveiller une piste, sans bouger, alors que les insectes se glissaient dans ses manches ou son col, ou même dans ses oreilles et ses narines. Plus tard, dans le cadre de son travail, il avait approfondi tout ce qu'il avait appris dans la jungle, adaptant ses talents à la jungle urbaine, et

il s'était préparé pour le combat de sa vie.

Le moment de la confrontation finale avait mis du temps à venir. Durant des années, il avait traqué son gibier par l'intermédiaire des médias, à travers des réseaux d'informations ouverts seulement à sa profession. Par moments, il avait connu le désespoir et s'était même senti spolié quand il avait appris la nouvelle de la mort de Bolan, une demi-douzaine de fois, mais l'espoir était toujours revenu avec l'annonce de nouveaux exploits de son ennemi. À une certaine époque, il avait soupçonné que le soldat solitaire avait été « désinfecté » et absorbé par le pouvoir. Et puis, l'Exécuteur avait fini par émerger des limbes, confirmant la conviction du Chasseur qu'il lui restait encore une chance.

Et, lorsque le Chasseur s'était senti prêt, il avait jeté l'hameçon.

La première étape, subtile, avait été celle de la carte de visite. Avec l'imminence de l'étape numéro deux, le Chasseur sentait ses entrailles se contracter d'impatience. La soudaine impression de puissance avait quelque chose d'érotique dans son intensité. Il était contraint de se calmer, de se rappeler que les événements de ce soir ne constituaient qu'un prélude rapprochant un peu plus Bolan du terrain de sa mort.

Il sentit les prémices d'une migraine, derrière ses yeux, et avala deux comprimés d'Excedrin. Le goût amer l'aida à se concentrer, à redonner à son esprit une clarté aussi pure que le cristal. Plus que quelques instants, et il verrait l'accomplissement de la seconde phase de sa campagne.

Il avait pris une voiture au hasard, à quelques dizaines de mètres du cul-de-sac où Bolan avait cru le piéger. Il avait utilisé un jeu de clés très spécial et s'était tiré avant que la police n'arrive. Il avait perdu du temps dans la manœuvre, mais il lui était difficile de faire autrement. Jamais il n'aurait pu prévoir la direction dans laquelle son oiseau allait s'envoler après avoir quitté l'entrepôt de Giuliani. En conséquence, il avait garé sa voiture de soutien, louée pour l'occasion, dans un quartier central, facilement accessible. La chance était avec lui, et le quart d'heure qui s'était écoulé avant qu'il n'aille prendre position était acceptable, à défaut d'être calculé.

Il avait préparé le terrain plus tôt dans l'après-midi, alors que Bolan effectuait une ultime mission de reconnaissance autour des propriétés de Giuliani. Certain qu'il pourrait garder le soldat au bout de sa laisse, le Chasseur avait passé une heure dans le repaire de Bolan, respirant le même air que lui et s'imprégnant de lui dans son appartement à peine meublé. Il était resté dans la chambre de Bolan, il avait pissé dans ses toilettes, il avait vu son reflet dans le miroir de la salle de bains du soldat. Un moment, il avait même eu l'impression qu'il se retrouvait dans l'esprit de Mack Bolan et qu'il voyait à travers

ses yeux un monde hostile.

Un monde que Bolan quitterait bientôt.

Quand il avait eu la certitude qu'il connaissait l'Exécuteur aussi bien qu'il était possible à un homme d'en connaître un autre, il avait fait son boulot et s'était éclipsé. Expert dans l'art d'envahir l'intimité des gens, il savait que le sanctuaire du soldat ne gardait aucune trace de son passage. Bolan reviendrait quand il en aurait fini avec sa mission de reconnaissance, et il se préparerait pour son expédition de la nuit sans se douter un instant que des yeux ennemis avaient sondé les profondeurs de son âme.

Les calculs du Chasseur ne laissaient aucune place à l'erreur et, jusque-là, il n'y en avait pas eu. Son plan se déroulait avec une précision gratifiante tandis qu'un compte à rebours s'était mis en route, celui qui menait à l'ultime battement de cœur de l'Exécuteur.

Le gibier approchait ; il pouvait le sentir dans tout son corps. Un pas, un autre : il était toujours plus près, et chaque foulée l'emprisonnait un peu plus dans les filets du Chasseur. Quand Bolan quitterait Hartford, roulant vers le nord à la recherche de réponses, une ombre mortelle le suivrait à la trace. Et quand il arriverait sans dommage sur les lieux de son ultime combat, il comprendrait qu'il avait été manipulé à l'instant même où l'ombre frapperait.

Pas encore. Mais bientôt.

Le Chasseur se recula dans l'ombre et attendit sa proie.

CHAPITRE V

Bolan suivit Hartford Avenue jusqu'à ce qu'elle oblique vers le sud, devienne alors Main Street et descende en pente douce vers le centre de Newington. Il passa encore une quinzaine de minutes à rouler sans but. Quand il eut l'assurance qu'il n'avait pas été suivi, il prit la direction de sa planque. C'était un petit bungalow de quatre pièces, isolé des belles maisons du quartier par de grandes étendues de pelouse laissées à l'abandon. Là, le guerrier le savait, il serait remarquablement ignoré.

Le voisinage était plongé dans l'obscurité quand Bolan arriva de l'est. Ici et là, un porche illuminé dispensait un peu de lumière, sans déranger les ombres de la nuit. Prudent, il fit un tour du pâté de maisons pour repérer un éventuel fileur, puis un autre afin d'observer les véhicules vides garés contre le trottoir. Il gardait le Mini-Uzi à portée de main, sur le siège passager, au cas où, mais tout semblait normal. Au troisième passage, en venant de l'ouest cette fois, il s'engagea dans l'allée sombre où se trouvait la maison, éteignit phares et moteur, et descendit vers le garage en marche arrière.

Si quelqu'un l'attendait, il le savait, il frapperait alors qu'il était encore prisonnier de sa voiture. Une simple rafale ferait l'affaire. Il n'avait aucune raison de croire que quelqu'un connaissait sa planque ni même qu'on l'avait suivi, et pourtant...

Il éprouvait un désagréable sentiment d'appréhension depuis qu'il était tombé sur la carte de visite. Contre toute logique, il semblait qu'un ennemi l'avait filé dans Hartford, trouvant le moyen de le cueillir à l'entrepôt de Giulianianno et de lui coller le train à partir de là. Qu'on ait découvert sa planque restait assez improbable, en vérité, sans être pour autant complètement impossible. Cela signifiait que pour le reste de son séjour à Hartford – s'il restait –, le guerrier serait contraint de jeter un coup d'œil dans son rétroviseur à chaque virage.

Comme toujours... ou presque. Car s'il était pourchassé depuis des années, personne n'avait touché le nerf caché que cet adversaire avait su trouver avec une précision troublante. Un adversaire invisible, dont l'Exécuteur ignorait tout, et qui n'allait sans doute pas disparaître du jour au lendemain et le laisser en paix.

Ce n'était pas un problème en soi. Bolan ne demandait qu'une occasion de plus d'affronter son ennemi, de l'identifier et de régler leur différend d'homme à homme. Et s'il se révélait que l'ennemi n'était pas un mais plusieurs, eh bien, il s'en accommoderait.

Il arrêta la voiture, mit le frein à main et s'empara du Mini-Uzi. Si jamais on s'attaquait à lui maintenant, il était prêt – aussi prêt, du moins, qu'un homme peut l'être à mourir.

La fraîcheur du petit matin s'insinua en lui quand il verrouilla les portières de la voiture et se tint un moment dans l'obscurité, sous les branches tombantes d'un arbre. Ses vêtements ne le protégeaient pas complètement du froid, et un frisson lui courut dans le dos. S'il avait été superstitieux, il aurait vu dans cette réaction physique le présage d'un désastre imminent.

Mais Bolan n'avait pas de temps à accorder à de telles craintes.

Il fit prudemment le tour de la voiture, le Mini-Uzi contre sa jambe. Vérifier le garage ne lui prendrait qu'un moment. Il s'approcha de la petite structure de planches, posa sa lampe-stylo sur une vitre crasseuse et constata avec satisfaction que l'endroit était seulement peuplé de quelques cafards.

Pas de danger de ce côté-là, donc. Bolan se détendit une fraction de seconde, tout en sachant que c'était prématuré. Si son ennemi lui avait préparé un piège, la maison aurait sans doute sa préférence. Il serait plus facile de l'avoir à l'intérieur, loin des regards indiscrets – même si ce qui s'était passé du côté d'Elmwood indiquait que son adversaire ne s'inquiétait pas vraiment de ce genre de détails.

Alors qu'il finissait d'examiner le petit garage, Bolan pensa à sa voiture de location criblée de balles. Il devrait s'en débarrasser rapidement et s'en procurer une autre. En soi, il s'agissait d'un inconvénient mineur, mais chaque fois qu'il était contraint de s'exposer, l'Exécuteur prenait des risques, un fait sur lequel son adversaire devait sans doute compter.

Il examina les arbres qui, telles des sentinelles, gardaient le périmètre de son repère. Aucun mouvement dans l'obscurité, aucune ombre suspecte. Si quelqu'un l'observait, il se trouvait à l'intérieur de la maison.

Bolan traversa l'allée envahie de mauvaises herbes et coupa à travers la pelouse pour entrer par l'arrière. Après avoir gravi deux marches, il se tint sous le petit porche, devant la porte de la cuisine. Les rideaux étaient tirés sur les fenêtres, à droite et à gauche, et tandis qu'il plongeait la main dans sa poche, à la recherche de la clé, Bolan s'attendit presque à voir les carreaux exploser sous un torrent de projectiles.

Non, pas encore. Au-dehors, il constituait une cible mouvante, et les premières balles risquaient d'être déviées par les vitres et les montants de la fenêtre. En se montrant trop pressé, son chasseur laissait à Bolan une chance de s'échapper. En revanche, quand l'Exécuteur se retrouverait dans la cuisine...

Bien sûr, il n'avait pas le choix. S'en aller maintenant, sans jeter

un coup d'œil à l'intérieur de la maison, serait absurde. Si l'ennemi n'avait pas découvert sa planque, il s'en sortirait pour cette fois. Et un éventuel déménagement pourrait attendre la lumière du jour et l'ouverture des agences immobilières. Mais si son nid avait été repéré...

Alors, il n'aurait pas à se soucier d'un quelconque déménagement. Si ces fumiers l'attendaient à l'intérieur, le plus simple était encore de les affronter.

Il fit tourner la clé. À l'affût du moindre bruit ou du moindre mouvement, il se pencha vers l'avant, une oreille pressée contre le battant. Aucun bruit. Il se redressa.

La porte s'ouvrit sous sa poussée. Bolan observa une courte pause avant de franchir le seuil, s'avisant que sa silhouette constituait une cible idéale. Mais comme aucune fusillade ne venait faire exploser le silence et l'obscurité, il s'autorisa à respirer de nouveau, exhalant entre ses dents serrées. Se relâcher était prématuré, il le savait, pourtant il sentit la tension qui l'habitait s'atténuer légèrement. Plus tard, après qu'il aurait fouillé les chambres, regardé sous les lits et dans les toilettes, sans résultat, il se servirait un verre et porterait un toast à sa paranoïa.

Sauf que ça n'était pas de la paranoïa de regarder derrière soi quand des pourris étaient de sortie pour vous flinguer. Après avoir frôlé la mort un peu plus tôt, le guerrier savait que sa prudence était totalement justifiée. Aussi longtemps qu'un de ses ennemis vivrait, aussi longtemps que sa tête serait mise à prix, une saine paranoïa constituerait sa meilleure défense.

Bolan franchit le seuil, son Mini-Uzi toujours dirigé vers le sol. À peine éclairée par les rayons de la lune qui se réfléchissaient sur l'inox et la porcelaine, la cuisine vide semblait se moquer de lui en silence.

L'Exécuteur était seul.

Il lui restait quand même à inspecter le salon et la chambre, puis, pour terminer, la salle de bains, avec la douche et son rideau.

Le bruit alerta Bolan alors qu'il traversait furtivement la cuisine. Un petit bruit métallique en provenance du salon, un cliquetis à peine audible.

D'expérience, Bolan reconnut le son. Sans plus penser ni même jeter un regard en arrière, il se rua vers la porte. Des fractions de secondes s'écoulèrent, et Bolan sut qu'il jouait sa vie contre la montre.

La tête entre les épaules, à la manière d'un combattant qui se raidit pour encaisser le coup qui va le terrasser, il franchit la porte d'entrée en courant. Encore une foulée, et il passerait le porche, pour trouver refuge dans l'obscurité de la pelouse. Encore quelques mètres...

Trop tard.

Derrière lui, Bolan sentit le choc quelques millisecondes avant qu'il ne survienne. Alors qu'il plongeait en avant, le craquement de l'explosion déchira la nuit et un poids monstrueux s'abattit entre ses épaules. Précipité en l'air, il eut un bref aperçu, à l'envers, de la maison désintégrée qui se renversait lentement, de son toit en flammes. D'instinct, il ferma les yeux pour se protéger du torrent de verre pulvérisé et de plâtre.

Couvert de débris, il heurta l'herbe et roula, replié sur lui-même comme un fœtus violemment expulsé d'une matrice explosive. Un bardeau fumant passa dans l'air, au-dessus de lui, et alla plonger dans le mur du garage, se fichant dedans comme un immense javelot. Autour de lui, des fragments du petit bâtiment de bois pleuvaient, les bardeaux incandescents voletaient comme des braises, s'accrochaient dans les arbres et allumaient les branches comme des torches.

Pendant un moment, Bolan resta immobile sur l'herbe, essayant de faire entrer un peu d'air dans ses poumons vides. Enfin, un filet de souffle parvint à passer l'étau de sa gorge serrée, et il pensa qu'il vivrait. Le grondement, dans ses oreilles, était dix mille fois plus puissant que celui des chutes du Niagara ; et même si ses tympanes avaient échappé à de graves dommages, il n'entendrait sans doute pas normalement pendant des heures. Il était vulnérable, presque impuissant. Pourtant, le guerrier solitaire savait qu'il devait bouger s'il voulait survivre.

Avec précaution, il déroula ses membres et se mit à quatre pattes. Les yeux ouverts, il pouvait voir l'incendie, et même sentir sa chaleur. Une soudaine vague de nausée le mit au supplice et il vomit dans de violents hoquets. Au prix d'un rude combat contre lui-même, il parvint à faire cesser les tremblements de ses bras et de ses jambes.

Il se leva, chancelant, lutta pour trouver son équilibre et se dirigea vers sa voiture de location, recouverte à présent d'une pellicule de poussière et de cendres. Le Mini-Uzi se trouvait quelque part derrière lui, dans l'obscurité, mais il n'avait pas le temps de le chercher.

Au moment où Bolan mit le moteur de la berline en marche, la maison s'effondra. Seules quelques poutrelles de la structure restèrent debout, calcinées, encore enrobées de flammes. Dans la rue, une rumeur enfla alors que les voisins alertés sortaient de chez eux, en robe de chambre et en pyjama, et se dirigeaient en petits groupes vers le lieu de l'explosion. Aucun d'eux ne connaissait le nom du dernier locataire du bungalow, peu l'avaient même seulement vu, mais ils semblaient à présent tous désireux de le voir brûler.

Quand le premier voisin apparut au niveau de la haie, Bolan passa la marche arrière et appuya sur la pédale d'accélérateur. Les roues creusèrent des sillons dans l'allée herbue alors qu'il fonçait, mettant de

l'espace entre lui et la fournaise. Il devina des visages effrayés, parés d'étranges reflets dans la lueur rouge du brasier, il vit des silhouettes se jeter sur le côté. Il heurta le trottoir, tourna dans un hurlement de pneus, puis se mit pleins phares afin d'aveugler les témoins avant qu'ils ne songent même à s'intéresser à sa voiture ou à son visage.

Même dans sa hâte, et bien qu'il fût en état de choc, Bolan gardait un œil rivé à son rétroviseur, s'efforçant de repérer une éventuelle filature. Quand il eut dépassé une demi-douzaine de blocs sans voir une seule lueur de phares derrière lui, il ralentit pour se conformer aux limites de vitesse et roula vers le nord, puis vers l'ouest jusqu'à ce qu'il tombe sur une station-service ouverte la nuit.

Il gara la voiture contre le trottoir et attendit plusieurs minutes derrière le volant que le gars de service se montre de lui-même. Mais, comme Bolan l'espérait, le type resta bien à l'abri dans sa loge, peu pressé d'aller s'intéresser à un homme qui avait besoin d'un peu d'intimité à 2 heures du matin. Aussi longtemps que Bolan ne ferait pas de grabuge, on lui ficherait la paix.

Bolan trouva dans le coffre la trousse de premiers secours qu'il emportait toujours avec lui. Il y avait là de quoi parer à la plupart des urgences, à l'exclusion des os brisés, et Bolan savait déjà que la souffrance qu'il endurait était causée par des contusions et non des fractures.

Il n'était toutefois pas à l'abri des blessures internes. Une fois dans les toilettes, il urina péniblement, à l'affût de la moindre trace de sang. Le jet était clair. Il passa un moment à se palper l'abdomen, l'aîne et les reins avec le doigté d'un toubib qui aurait fait ses classes sur les champs de bataille. Lorsqu'il eut la certitude que rien n'avait été perforé, déchiré ou tordu, il se débarrassa de ses vêtements, en lambeaux, et se tint nu devant le miroir sale.

Des échardes de bois, des fragments de maçonnerie et de verre criblaient son corps. Sa peau était salement coupée en plus d'une demi-douzaine d'endroits, et une multitude de contusions lui marbraient le dos à la manière d'un motif de camouflage. Son visage, aussi, était contusionné. Une tache, sous un œil, ne disparaîtrait pas de sitôt, et ses sourcils avaient été brûlés. De la tête aux pieds, il empestait la fumée. Lentement, il entreprit de nettoyer et de soigner ses blessures.

D'abord, il se lava avec du savon en poudre qui eut le même effet que du sable sur sa chair à vif. Ensuite, il se sécha avec des serviettes en papier, avant de passer de l'eau oxygénée sur ses plaies. Il laissa l'antiseptique faire son travail, puis grinça des dents contre la brûlure alors qu'il s'enduisait de désinfectant.

Enfin, il en eut terminé. Il rangea sa sacoche et secoua ses vêtements poussiéreux. Se changer aurait été préférable, mais toutes ses affaires avaient disparu avec le bungalow. Il serait donc contraint

de faire un peu de shopping dans la matinée. Toujours prévoyant, et n'étant jamais sûr de pouvoir regagner sa base arrière, il gardait de l'argent et des armes dans sa voiture, précaution grâce à laquelle le guerrier n'était pas hors de combat, loin de là. Son problème le plus immédiat était celui de la mobilité – une voiture sans impact de balles, qui n'attirerait pas l'attention de la police. Après, il serait toujours temps de remplacer l'équipement qu'il avait perdu. Il n'avait jamais regretté, comme ce matin, d'avoir confié le char de guerre à l'équipe des Black Warriors pour une révision générale. Sa base mobile lui aurait été particulièrement précieuse dans le combat qui s'annonçait.

Le problème suivant, Bolan le savait, était de découvrir qui avait piégé la maison, qui l'avait suivi depuis l'entrepôt de Giuliani, qui avait laissé derrière lui la carte de la Triangle. L'ennemi – ou les ennemis – avait étudié chacun des mouvements de Bolan, l'avait filé jusqu'à sa planque et avait piégé l'endroit pendant son absence, manquant de peu de mettre un terme définitif à sa guerre. Et cet adversaire risquait de revenir à la charge, quand il découvrirait que la maison de Newington avait recraché sa cible.

Résoudre cette histoire devenait donc pour Bolan une absolue priorité, qui reléguait Giuliani et Petrosina au second plan. Qu'on ait pu se jouer ainsi de tous ses systèmes de sécurité signifiait que sa guerre, et même sa vie, ne tenaient plus qu'à un fil. Dans ces conditions, cela n'avait aucun sens de risquer une autre action contre le syndicat local avant de savoir qui en avait après lui, et pourquoi.

À contrecœur, le guerrier envisagea alors la solution qui s'imposait – ou tout au moins une partie. S'il ne pouvait pas donner de nom à son ennemi, pas encore, il avait au moins une idée de la direction vers laquelle il devait se tourner pour obtenir les réponses à ses questions. Celles-ci ne se trouvaient pas à Hartford ; il lui fallait les chercher sur un autre terrain, plus familier. Et Bolan savait exactement où aller et quoi faire – il l'avait d'ailleurs su au moment précis où son regard était tombé sur la carte de visite au papier jauni.

L'Exécuteur revenait chez lui.

CHAPITRE VI

Après avoir quitté Hartford aux premières lueurs de l'aube, le Chasseur suivit l'Interstate vers le nord. Encore une heure, et il serait à la maison. Cela lui laissait tout le temps de songer à la journée qu'il s'était préparée. L'impatience et l'excitation qu'il éprouvait pouvaient être dangereuses, il le savait, mais il comptait bien les tempérer avec la prudence de rigueur aussitôt qu'il aurait rejoint le terrain des hostilités. Pour l'instant, seul et au volant, il pouvait se montrer indulgent avec lui-même.

Le Chasseur conduisait sa propre voiture, à présent. Il avait ramené le véhicule de location sur le parking d'un aéroport, laissé les clés et réglé la note avec une carte de crédit volée ; puis il avait marché une centaine de mètres jusqu'à un autre parking, où il avait laissé sa propre voiture, une Camaro, à son arrivée en ville. Après avoir payé au gardien du parking ce qu'il lui devait, il avait quitté l'aéroport et roulé vers le nord.

Le soleil se levait, et il songea une nouvelle fois à son plan et à la précision avec laquelle celui-ci se déroulait.

Il tirait une fierté légitime de la petite surprise de Newington – une merveille, minutée avec une perfection absolue et exécutée dans ses moindres détails avec une réelle maestria. Quand l'Exécuteur était arrivé, le Chasseur était à l'affût, immobile, perché dans les branches d'un vieux chêne. Il aurait pu tuer l'ordure sur-le-champ, mais il n'avait aucune intention de céder à la facilité quand il pouvait attendre quelques heures de plus – voire quelques jours – et profiter pleinement de sa vengeance.

Ne laissant rien au hasard, il avait garé sa voiture de location à bonne distance du bungalow de Bolan, devant une maison qui paraissait abandonnée. Il s'était dirigé vers la villa voisine de celle de l'Exécuteur, afin de tromper un éventuel curieux à sa fenêtre, pour ensuite revenir sur ses pas, dans l'obscurité, ayant pris soin auparavant de s'assurer qu'il n'y avait pas de chien. Une dizaine de minutes tout au plus avaient suffi pour qu'il soit à son poste. Et il avait attendu à peine autant pour voir l'Exécuteur effectuer son premier passage.

Tout s'était passé jusque-là avec une facilité confondante. Il avait piégé la maison au cours de sa première inspection, utilisant ce qu'il fallait de C-4 pour envoyer la bâtisse dans les étoiles. Il ne voulait pas d'un holocauste, juste assez de bruit et de fureur pour envoyer Mack

Bolan au plus vite sur le bon chemin.

La question du timing avait été un point délicat, bien sûr. Prévoyant que son gibier entrerait par l'arrière, le Chasseur avait caché son explosif dans un placard du salon. Suffisamment près pour entretenir l'illusion de la réalité, et en même temps assez loin pour laisser à sa proie une vraie chance de s'échapper grâce au détonateur d'un modèle ancien, tombé en désaffection pour sa fâcheuse tendance à alerter ses victimes quelques secondes avant l'explosion. Le Chasseur savait que Bolan identifierait le petit déclic du détonateur, un avertissement aussi net que le sifflement d'un serpent à sonnette pour qui avait l'expérience des explosifs.

Et le guerrier avait ce talent, entre autres.

Installé dans son arbre, le doigt posé sur le bouton de l'émetteur, le Chasseur avait dû jouer serré. Comme il ne pouvait plus voir Bolan après que celui-ci eut franchi le seuil de la cuisine, il lui avait fallu estimer sa progression, calculer ses foulées, en tenant compte de toutes les hésitations qu'un homme traqué doit éprouver quand il se dit qu'il est peut-être en train de plonger tête baissée dans un piège. S'il se trompait dans ses estimations, s'il laissait le guerrier traverser la petite cuisine puis rejoindre le salon, alors il tuerait son gibier, et perdrait du coup le plaisir de sa vengeance.

L'angoisse lui avait fait presser le bouton un poil trop tôt mais, pour le reste, tout avait merveilleusement fonctionné. Le guerrier avait réagi comme un pro, s'éjectant du bungalow quelques microsecondes avant que le bâtiment ne vole en éclats derrière lui. Le Chasseur, resté sur son perchoir pour s'assurer que l'autre n'était pas gravement blessé, l'avait vu foncer droit sur les quelques badauds endormis qui s'étaient déjà attroupés et quitter les lieux à toute allure.

Il savait précisément où l'Exécuteur allait – là où il était obligé d'aller, en fait. Conscient que quelqu'un le suivait à la trace et anticipait avec une redoutable intelligence ses moindres mouvements, le guerrier devait se poser des questions et leur chercher des réponses. Or, ces réponses se trouvaient à Pittsfield.

C'était là que Bolan irait les chercher. Et là que le Chasseur l'attendrait.

À quelques kilomètres au sud de Springfield, alors que le soleil matinal n'était encore qu'un faisceau de lumière vague perdu dans les nuages, le Chasseur engagea sa voiture sur le parking vide d'un fast-food ouvert toute la nuit. Il n'avait pas faim, mais la cabine téléphonique, à l'extérieur, était exactement ce qu'il cherchait.

Il glissa les pièces nécessaires dans la fente de l'appareil et composa un numéro de mémoire, surveillant l'avenue du coin de l'œil alors que les sonneries se succédaient. Une voix endormie lui répondit enfin. Il laissa son message, le répéta par précaution, puis attendit que

son correspondant le lui restitue mot pour mot. Satisfait, le sourire aux lèvres, il raccrocha sans se soucier des questions qui fusaient à l'autre bout du fil.

Avant le second appel, il sortit un objet pareil à une petite boîte de sa poche, le fixa autour de l'émetteur du combiné, et appuya sur le commutateur pour obtenir la tonalité. De nouveau, il glissa des pièces dans la fente du téléphone et composa un autre numéro à Pittsfield. Cette fois, il tomba sur une opératrice, qui semblait en alerte malgré l'heure.

— Commissariat de Pittsfield, j'écoute.

— Le capitaine Pappas, s'il vous plaît, demanda le Chasseur avec une politesse forcée.

— Le capitaine ne sera pas là avant 8 heures. Si je peux prendre un message...

— Mettez-moi en contact avec Pappas ! lança le Chasseur d'un ton nettement moins doux. Réveillez-le s'il le faut, et dites-lui que c'est important.

— Écoutez, monsieur, si vous pouvez me donner une idée de...

— Mack Bolan. Est-ce que ça suffit ? L'Exécuteur est de retour en ville.

La Ford Sedan était d'un modèle courant, mais possédait assez de puissance sous le capot pour satisfaire aux besoins de Mack Bolan. Ses armes et son matériel se trouvaient bien à l'abri dans son coffre, et un Ingram MAC-10 était dissimulé sous l'imperméable plié sur le siège passager. Raide et courbatu après l'explosion qui avait réduit sa planque en miettes, le guerrier solitaire ne prenait aucun risque sur la route.

Préférant la tranquillité à la vitesse, il avait décidé d'éviter les autoroutes. Le trafic serait moins important sur les axes à deux voies, et une voiture suiveuse plus facile à repérer. De toute façon, ses ennemis n'étaient sans doute pas nombreux au point de pouvoir surveiller toutes les routes secondaires, et dans l'immédiat, la moindre marge représentait un confort appréciable. Le temps qu'il perdrait à parcourir des kilomètres en plus constituerait un bon investissement s'il l'aidait à reprendre l'avantage de la surprise. Avec un peu de chance, en arrivant à Pittsfield, il réussirait à échapper aux yeux qui le guettaient probablement là-bas.

Le guerrier, néanmoins, était bien obligé de reconnaître que la chance n'était pas vraiment de son côté, ces derniers temps – et il n'y avait aucune raison pour que cela change. En l'espace d'une heure, il avait été mis à mal à deux reprises par des ennemis inconnus, sauvant chaque fois sa peau in extremis. Si, jusqu'à présent, il n'avait jamais mené sa guerre selon une stratégie défensive, s'il n'avait jamais

attendu et laissé à l'ennemi la possibilité de prendre l'initiative, l'Exécuteur éprouvait maintenant un besoin urgent de se terrer, le temps pour lui d'y voir un peu plus clair dans le jeu de son adversaire.

À l'évidence, l'enjeu dépassait Hartford et la petite guerre Giuliano-Petrosina. Plus il pensait, et plus Bolan était persuadé que Hartford n'était qu'une façade, peut-être même une coïncidence. Le salaud qui le traquait ne s'intéressait pas plus au Connecticut que Bolan au cours du yen. Celui ou ceux qui le traquaient avaient eu une opportunité d'atteindre l'Exécuteur, et il où ils l'avaient saisie.

Sauf qu'il était encore vivant.

Il avait déjà considéré la question à de nombreuses reprises, pour en conclure qu'on avait dû décider à l'avance qu'il sortirait sans dommage de l'affrontement d'Elmwood. Le flingueur invisible aurait pu l'avoir à n'importe quel moment, au lieu de quoi il avait préféré se replier, remettant à plus tard la conclusion de leur jeu mortel. Et le bungalow ? Il avait été investi, piégé par un professionnel... mais là encore, Bolan avait la curieuse impression qu'on avait prévu qu'il survivrait. Ce petit jeu du chat et de la souris ne lui disait rien qui vaille, et pourtant il se sentait plus ou moins obligé de se plier à ces règles.

Depuis le début, il paraissait évident que quelqu'un cherchait à le faire revenir à Pittsfield. Pourquoi ? Qu'est-ce qui rendait cet endroit spécial, à part les liens personnels de Bolan avec la ville et le fait que s'était joué là le premier acte de sa guerre contre les pourris ?

La question tenait en quatre lettres : rien.

Bolan avait beau retourner la question dans tous les sens, il en revenait invariablement au même point : au début de sa guerre. Et à sa première bataille[2].

Une camionnette antique venait de se rabattre derrière Bolan. Pendant un moment, il scruta le visage du conducteur dans son rétroviseur intérieur, pour décider finalement que le gars était bien ce qu'il semblait être : un fermier se rendant en ville. Il avait des soucis, cela se voyait à son expression, mais quelle que soit la nature des affaires qui l'appelaient en ville, il serait toujours en vie quand il rentrerait chez lui. Pour ce qui concernait Mack Bolan, les choses étaient moins évidentes.

La perspective d'un retour chez lui n'avait rien de spécialement réjouissant. Il n'avait aucune famille à Pittsfield, sinon dans le cimetière catholique, et ses quelques souvenirs d'enfance étaient pleins d'amertume, gâtés par l'odeur du sang et de la mort. Son frère se trouvait à San Diego et travaillait dans un cabinet juridique. La douce Val Querente – Valentina Day, à présent – s'était mariée et avait déménagé pour mener une vie rangée, débarrassée de la menace constante d'une mort violente. Et pourquoi pas ? Qui pouvait choisir

comme destinée une guerre incessante, à part un soldat qui n'avait rien à perdre ?

Même Léo Turrin, le plus proche allié de Bolan dans sa guerre sainte contre la mafia, était allé s'installer à Washington, où il travaillait comme membre de l'équipe de frappe de Hal Brognola.

Tous ceux, ou presque, qu'il y avait connus avaient quitté la ville. Bolan se demandait même s'il reconnaîtrait l'endroit. Mais quelle importance ? S'il revenait chez lui, c'était pour se battre. Se battre contre... qui, au fait ? La réponse à cette question demeurait dans un flou absolu. Il ne connaissait pas son ennemi. À part cette carte de visite, laissée comme indice, il ignorait tout de lui. Il allait devoir résoudre ce problème au plus vite, car il n'avait aucune chance de survivre à une guerre contre des ombres qui surveillaient chacun de ses mouvements.

En tout cas, il n'était nullement disposé à baisser les bras et à accepter la défaite. Si ses adversaires voulaient quelque chose de lui, ils devraient le lui arracher.

CHAPITRE VII

Le matin était le moment de la journée que Al Weatherbee préférait. Le monde semblait tout neuf, baigné de lumière et d'espoir ; chaque jour nouveau paraissait porteur de possibilités illimitées. Pour Weatherbee, les levers de soleil étaient pleins de promesses ; dans l'après-midi, toutefois, il devrait comprendre que ces promesses n'étaient que du vent, du mensonge ; et plus tard, dans la nuit, il se demanderait même comment un homme pouvait simplement espérer.

Ce matin, Weatherbee s'était levé de bonne heure, plus par habitude que par besoin, car il n'avait nulle part où aller. Mais il s'accrochait à la routine qui avait été la sienne pendant plus d'un quart de siècle. Si le processus de déclin était un véritable engrenage – pour un homme comme pour la société en général –, Weatherbee avait la conviction que ce processus pouvait être enrayé, retardé indéfiniment, si l'on prenait la décision de passer à l'action.

Bien sûr, les huiles de la police n'étaient pas du même avis, et ils le lui avaient fait comprendre avec diplomatie. Ils avaient évoqué le sang neuf et les visages nouveaux dont on avait besoin sur le front. Ils voulaient des hommes frais et énergiques, pleins de jeunesse. Peu leur importaient l'expérience des années passées dans la rue, le savoir unique qu'on pouvait acquérir en affrontant des générations de barbares. Pour eux, l'expérience et la sagesse étaient des notions dépassées. Tout passait par la technologie, et ce qu'on ne pouvait pas faire entrer dans un micro-ordinateur ne les intéressait pas.

Il aurait pu combattre ces salauds, les traîner devant les tribunaux, les harceler jusqu'à ce qu'ils soient malades de le voir et le dédommagent largement. En vérité, ses relations avec son boulot s'étaient dégradées avant même que la date fatidique n'arrive. Weatherbee s'était fatigué de l'intervention constante des politiques et des jugements négociés, des chaînes et des œillères qui étaient devenues des parties de l'uniforme des flics de la rue. La retraite avait été la bienvenue, un soulagement... du moins se l'était-il répété.

La salle de réunions de la brigade lui manquait, avec ce parfum unique composé à égalité de transpiration, de cigarettes et de peur. Il avait aussi la nostalgie du poids de son flingue et de ses menottes à sa ceinture, des gyrophares et des hurlements de la sirène quand il roulait vers le lieu d'un meurtre. Certaines choses, en revanche, ne lui manquaient pas, comme les journées de vingt-quatre heures, l'odeur suffocante d'un cadavre décomposé dans un deux-pièces minable, la

peur glaciale qui accompagnait une poursuite à pied, en pleine nuit, à travers des ruelles sombres et crasseuses.

Le boulot n'avait été que douleur, tout bien considéré – et si mal payé ! Il aurait dû leur être reconnaissant de l'avoir mis au vert, de cette grâce qu'ils lui avaient accordée.

Pourtant...

Il sentit l'odeur des œufs et du bacon quand il sortit de la douche et s'empara d'une serviette. Jetant un coup d'œil à la balance de la salle de bains, il décida que cela ne servait à rien, haussa les épaules et gagna la chambre pour s'habiller. Alice se moquait souvent de lui en évoquant les vêtements qu'il portait invariablement : avec son pantalon, sa chemise de sport et ses mocassins, il donnait toujours l'impression d'être en uniforme. Aujourd'hui, il avait choisi un blue jean, délavé par le temps, mais propre et bien repassé. Pour le reste, son « uniforme » ne changerait pas.

Al Weatherbee était un homme d'habitude.

Quand il eut enfilé ses mocassins, il se dirigea vers l'escalier. Les années avaient à peine entamé sa grâce féline ; la vigueur et la coordination de ses mouvements, qui lui avaient sauvé la vie en plus d'une occasion, étaient presque intactes. Bien sûr, il ne courait plus le quinze cents mètres avec la même facilité, mais il se débrouillait encore. Pas plus tard que six mois plus tôt, un petit braqueur l'avait choisi pour se faire la main alors que Weatherbee quittait un magasin de spiritueux du centre. L'affrontement avait été bref, et le minable s'était retrouvé sur le dos à attendre qu'une voiture de patrouille vienne l'embarquer. Ça avait rappelé le bon temps à Weatherbee.

Ça lui avait rappelé, aussi, qu'il se faisait vieux.

La bagarre lui avait retiré plus qu'elle ne lui avait apporté, elle l'avait laissé essoufflé et, par-dessus tout, embarrassé. Personne ne le payait pour se coller à des minables – à moins qu'ils ne le cherchent et que cela devienne une affaire personnelle.

Une odeur délicieuse flottait dans la cuisine. Weatherbee s'attarda un instant sur le pas de la porte pour observer Alice qui s'affairait. La seule femme qu'il ait jamais aimée se tenait devant lui, donnant l'impression d'avoir été épargnée par les ravages du temps. Sa chevelure poivre et sel n'était pas un signe de l'âge, mais plutôt une marque de grâce et de maturité. Et si les ans avaient certes altéré son visage juvénile, avec douceur et subtilité, en la regardant maintenant, Weatherbee était saisi d'un désir intense comme il n'en avait pas éprouvé depuis longtemps.

— Bonjour.

Alice jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, adressant à son mari un de ces sourires sans lesquels chaque jour aurait eu comme un goût d'inachevé.

— Tu as bien dormi ? demanda-t-elle.

— Oui, oui.

En fait, son sommeil avait été perturbé par des rêves agités qui lui avaient laissé au réveil un désagréable sentiment de vide, presque d'appréhension. Il ne se rappelait rien de leur contenu – juste une impression de chaos, de sang, de perte –, et c'était peut-être aussi bien ainsi. Les cauchemars récurrents constituaient un écart par rapport à la routine, un signe que la vieille mécanique était en train de se gripper, ou sur le point de casser.

Des cauchemars récurrents...

Pour dire la vérité, son sommeil avait été dérangé trois nuits d'affilée par un rêve informel dont il ne gardait aucun souvenir. Tout ce que Weatherbee avait retenu, au réveil, c'était une impression vague – quelqu'un, quelque chose, une traînée de nostalgie lugubre revenue le hanter. Il ne croyait pas en la prémonition, mais ces rêves avaient commencé à le déranger.

— Les œufs sont presque cuits, dit Alice.

Weatherbee se dirigeait vers la table quand la sonnerie du téléphone vint interrompre sa rêverie.

— Je réponds.

Il s'approcha d'une démarche hésitante de l'appareil, espérant que celui qui appelait renoncerait. Lentement, il décrocha.

— Allô ?

— Bonjour, Al. C'est John Pappas.

— John...

Il sentit le regard désapprobateur d'Alice se poser sur lui. Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir ce qu'elle pensait. Pappas était un de ceux qui avaient envoyé leurs condoléances à Weatherbee quand il s'était retiré ; il avait même suggéré qu'ils pourraient continuer de se voir, rester en contact en souvenir du bon vieux temps. Résultat, cela faisait dix-huit mois qu'ils n'avaient pas eu une vraie conversation, et leur dernière rencontre avait été accidentelle, dans la file d'attente d'une caisse de supermarché.

— Comment vas-tu, Al ?

— Ça va.

Il n'en voulait pas à John Pappas. Bon sang ! John avait déjà suffisamment à faire entre sa famille et son boulot. Weatherbee se souvenait encore de sa propre réaction à l'égard des vieux flics à la retraite qui venaient parfois rôder autour du commissariat, avec l'intention de parler boutique et de coller ceux qu'ils avaient laissés derrière eux. Parfois, on pouvait presque les sentir venir, tant ils pouaient l'échec. Certains trimballaient même avec eux une désagréable odeur de mort.

Qui avait besoin de ça, franchement ?

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il.

— On a reçu un coup de fil anonyme, ce matin. Et j'ai pensé à toi. Weatherbee grimaça un sourire.

— Un amateur de blagues téléphoniques ? Va peut-être falloir songer à vous mettre sur la liste rouge pour éviter ce genre de plaisanterie...

— J'aimerais que ça soit une plaisanterie, Al.

Pappas resta un moment silencieux, puis lâcha enfin le morceau.

— C'était à propos de Bolan.

— Ah !

Weatherbee ne dit rien d'autre, mais il sentit son estomac se retourner et se nouer.

— Nous avons un tuyau comme quoi il serait de retour en ville. C'est peut-être des conneries, mais on ne sait jamais. On pense – ou plutôt je pense – que ton aide pourrait nous être utile.

« Et voilà ! » pensa Weatherbee.

— Mes rapports sont dans les dossiers.

— Ils sont sur mon bureau. Et je sais bien qu'il y a là tout ce qu'il était possible de mettre sur le papier.

— Alors...

— Alors, tu étais l'expert pour tout ce qui concernait Bolan, Al. Tu connaissais cette ordure quand il en était encore à téter le sein de sa mère. Tu t'es attaché à lui depuis le début.

— Pour ce que ça m'a apporté...

Derrière Weatherbee, Alice restait silencieuse. Elle devait le regarder, et attendre.

— J'ai besoin de te voir, Al. Il faut qu'on parle.

— Tu as peut-être remarqué que j'étais retiré des affaires...

— Vraiment ?

— J'ai une lettre de remerciements du maire qui le prouve.

— Bon sang, Al, on ne va pas laisser ce pourri foutre encore une fois le bordel dans la ville !

— Qu'est-ce qui te fait penser que je pourrais l'en empêcher ?

— Tu es tout ce que j'ai.

— Je dirais que tu es dans la merde jusqu'aux yeux, dans ce cas...

— Pas encore. Pas si tu acceptes de m'aider, ne serait-ce qu'un moment.

L'ancien capitaine des Homicides ferma les yeux, pour le rouvrir aussitôt, effrayé par les images qui se déployaient sur l'écran de sa mémoire.

— À quelle heure ? demanda-t-il.

— Disons 11 heures. On causera un peu, on sortira et on ira manger un morceau dans le coin. Bon sang, je te laisse choisir le resto.

— Ça me va.

— 11 heures, alors ?

— Pourquoi pas ?

— Je te le dois bien.

— Tu me dois bien plus que ça.

Weatherbee raccrocha, puis se tourna lentement vers celle qui était sa femme depuis trente ans.

— John Pappas, dit-il.

— Oh..., fit Alice d'un ton réprobateur.

— Nous devons nous retrouver pour le déjeuner, vers 11 heures. Il veut me causer d'une affaire.

Elle lui adressa un coup d'œil qui parlait de sombres soupçons, de peurs cachées, puis elle se détourna sans une parole et s'occupa de servir le petit déjeuner.

— Écoute, je ne risque rien à bavarder un peu avec lui.

Weatherbee était furieux contre lui-même, consterné par le besoin qu'il avait de justifier une rencontre avec un ami et ancien collègue.

— Et de toute façon, ajouta-t-il, c'est lui qui paie.

Alice ne rit pas ni ne releva même la remarque.

Allant à l'encontre de son instinct, Weatherbee décida alors de tout lui dire.

— John pense que Bolan est de retour en ville.

Elle se raidit un instant. Et avant qu'elle ne reprenne la parole, il crut voir qu'elle s'était mise à trembler.

— Et alors ? lança-t-elle. Qu'est-ce que ça peut te faire ? John sait que tu es à la retraite, non ?

Elle avait prononcé ce dernier mot comme s'il était déplaisant, et cela chagrina Weatherbee. Elle se rendait compte combien son travail lui manquait, et avait décelé la rancune qu'il nourrissait à l'égard de celui qui l'avait poussé dehors.

Durant un moment, il réfléchit à sa réponse, une réponse qu'il voulait raisonnable. À la fin, il comprit qu'il était en train de se chercher des excuses.

— Je suis le seul en ville qui ait jamais rencontré ce gars. John sait que j'ai suivi différents aspects de l'affaire. Il a besoin de ma contribution. Tout simplement.

— Tout simplement.

Alors qu'elle déposait les œufs dans les assiettes, Alice ne parvint pas à cacher son trouble. Weatherbee s'approcha d'elle et lui passa un bras sur les épaules. Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il, Alice ?

— Pappas. Le commissariat. Bon sang, Al, ils ont rangé tes années de service et ton expérience dans une boîte, et ils ont mis le tout au rebut ! Tu ne leur dois rien de rien, pas le début d'une queue de rat.

Weatherbee battit des paupières, plus étonné par la réaction

véhémement d'Alice que par le langage qu'elle avait utilisé. D'un naturel posé, elle avait généralement besoin de plus de temps pour s'emporter.

— Il me demande juste mon avis, ma chérie, rien d'autre. Une petite conversation dans un restaurant.

— Vraiment ? Et après ? J'entends ça d'ici : « Hé, Al, nous avons besoin de ton expérience. » Ou alors : « Écoute, on a là un petit truc à propos duquel tu pourrais peut-être nous aider. » Et puis : « Dis donc, Al, tu pourrais identifier ce corps pour nous ? »

Les larmes ruisselaient sur ses joues, à présent.

— Ça ne se passera pas comme ça, Alice. Je t'assure.

Elle se déplaça légèrement, repoussa le bras de Weatherbee et se tourna pour lui faire face. L'ancien flic savait qu'elle avait le pouvoir de voir clair en lui, de percer ses moindres secrets et ses plus petites dérobades grâce à une redoutable intuition. Et soudain, il fut intimidé.

— Fais comme tu voudras, dit-elle avant de se détourner.

— Mais... attends une seconde. Et le petit déjeuner ?

— Je n'ai plus faim.

L'instant d'après, elle était partie.

Weatherbee continua de regarder la porte de la cuisine pendant un moment, espérant qu'elle reviendrait. Puis, la bonne odeur des œufs et du bacon en train de refroidir prit le dessus. Malgré tout – sa dispute avec Alice, la nervosité que lui causait la perspective de ce déjeuner avec Pappas –, Weatherbee avait soudain une faim de loup. Il reconnaissait les signes : il était pareil à un chasseur qui se prépare à l'action et fait le plein d'énergie en prévision des longues heures durant lesquelles il sera contraint de se reposer sur ses seuls nerfs. Cela, il l'avait déjà éprouvé un bon millier de fois auparavant.

Sauf que, aujourd'hui, c'était différent. Bon sang ! Weatherbee n'avait plus rien d'un flic. C'était Pappas qui menait le jeu. L'ancien sergent – à présent capitaine, et il le méritait – ne cherchait pas un partenaire dans cette histoire, il avait besoin d'une information de fond, d'éléments qui lui permettraient de « sentir » sa proie au cas où l'Exécuteur ferait une nouvelle fois surface à Pittsfield. Et Weatherbee, aussi loin qu'on s'en souvienne, avait été « l'expert » pour tout ce qui se rapportait à Bolan.

C'était un honneur qu'il aurait volontiers échangé pour n'importe quoi d'autre. Il n'avait jamais essayé de faire du guerrier le nerf de sa carrière, et c'était pourtant ce qui s'était passé. Bien sûr, le hasard avait joué son rôle ; c'était un rapport de Weatherbee qui avait « clos » cette affaire de tuerie au cours de laquelle la famille de Bolan avait été anéantie. De par sa position, il était au courant des emprunts que le père Bolan avait contractés auprès de la Triangle Finance, il savait aussi quel genre de pression les « collecteurs » faisaient parfois peser sur les mauvais payeurs. Mais il ne pouvait rien faire sans preuve

suffisante, et il n'avait rien pu dire à un soldat ivre de chagrin qui revenait de la guerre et en cherchait une autre dans les rues de Pittsfield.

L'attribution du massacre des hommes de la Triangle avait découlé fort logiquement de celui de la famille Bolan. Bien sûr, le dossier Bolan était clos, mais Weatherbee ne croyait pas aux coïncidences. Avec la présence en ville d'un fils assoiffé de vengeance, tireur d'exception ayant accroché en Asie 97 ennemis à son tableau de chasse, il avait vu surgir devant lui le mot Vendetta en lettres rouges de dix mètres de haut. C'était Weatherbee qui avait arrêté le soldat pour l'interroger. Il lui avait exposé la situation de façon directe : il n'y avait aucune preuve, de part et d'autre, et Bolan ne serait pas inquiet à condition qu'il reste tranquille. Le soldat avait déjà largement payé sa dette. En outre, aucun policier ne ferait des heures supplémentaires pour éclaircir l'assassinat des salauds de la Triangle ni ne verserait de larmes sur leur sort.

Weatherbee avait tout de suite su que Bolan n'avalerait pas cette couleuvre. En même temps qu'il avait vu le courage et la détermination qui habitaient cet homme, il s'était rendu compte que le Syndicat ne laisserait jamais tomber l'affaire. Les mafiosi auraient à cœur de trouver leur homme et de réclamer sa tête au nom de « l'honneur ». Il comprenait cette logique un peu tordue, qui voulait qu'une organisation illicite dont le fonctionnement reposait sur la terreur ne puisse se permettre de laisser ses propres gens terrorisés.

Le refus du soldat de se laisser impressionner, sa volonté obstinée de poursuivre une guerre perdue d'avance, voilà qui avait effrayé Weatherbee autant que cela l'avait mis en colère. Quelle chance Bolan avait-il de survivre à cette guerre à sens unique ? Aucune.

Sur ce point, il s'était trompé du tout au tout.

Non seulement le soldat avait survécu, mais il n'avait cessé de batailler, de la côte Est à la côte Ouest, et Dieu savait où encore – par-delà les océans. Non content d'avoir remporté une incroyable victoire à Pittsfield, ce fou furieux avait survécu face aux troupes de choc du Syndicat au cours d'une série de campagnes qui avaient laissé la Cosa Nostra chancelante.

Dès le début, quand il avait été clair que Bolan avait quitté Pittsfield pour aller mener sa croisade ailleurs, les polices d'autres juridictions étaient tombées sur Weatherbee comme des papillons de nuit sur un réverbère. Ils l'appelaient et parfois même traversaient le pays pour bénéficier de ses lumières, avoir ses impressions sur un homme qu'ils n'avaient jamais vu et ne verraient jamais. À Pittsfield, Bolan était encore un homme de chair et de sang. Partout ailleurs – New York, Chicago... –, la légende avait façonné un personnage aussi insaisissable qu'irréaliste, accusé parfois de crimes commis en même

temps dans des États différents. En tout cas, chaque flic confronté à une « affaire Bolan » était d'abord venu demander un peu d'aide à « l'expert ».

Certains, il le savait, avaient aussi cherché à savoir pourquoi Weatherbee avait échoué. Ils avaient scruté son visage, fouillé dans ses dossiers, à la recherche de contradictions ou de faiblesses qu'ils auraient ensuite pris garde d'éviter eux-mêmes. Et si certains avaient mis le doigt sur son erreur, ils avaient gardé leur trouvaille pour eux durant toutes ces années, et ils n'avaient pas eu plus de succès que l'équipe de Pittsfield. Personne n'avait peut-être cherché autant qu'Al Weatherbee lui-même toutes les erreurs, volontaires ou non, qui avaient été commises ; à la fin, il avait été bien obligé de reconnaître que l'enquête avait été menée de façon régulière et avec compétence.

Bolan avait évité les flics de Weatherbee de la même façon qu'il avait échappé aux équipes de mafiosi, grâce à l'incroyable pouvoir qu'il avait de se battre puis de s'évanouir dans la nature. Le sentiment de honte et d'embarras que Weatherbee avait traîné avec lui à la suite du blitz de Bolan à Pittsfield avait depuis longtemps disparu sous la poussière de l'oubli. Il n'y avait que les chefs de la police pour voir encore en lui l'unique responsable du succès de Bolan.

Pourtant, Pappas avait réussi à les convaincre qu'ils avaient de nouveau besoin de lui. Weatherbee imaginait sans peine les arguments qu'il avait utilisés... À moins que son appel soit une initiative personnelle, dont il n'avait pas informé ses supérieurs. Si quelqu'un les voyait ensemble, leur rencontre pouvait passer pour un déjeuner entre copains, en souvenir du bon vieux temps.

De toute façon, cela ne serait rien d'autre ! Weatherbee livrerait de bonne grâce les conseils et infos que Pappas chercherait à lui soutirer, avant de lui souhaiter bonne chance et bien du plaisir. Cette affaire, si tant est qu'il y ait une affaire, ne le regardait pas. Il n'avait plus rien à voir là-dedans. Rien du tout.

CHAPITRE VIII

Loin des yeux, loin du cœur, dit-on. Pourtant, une partie de Bolan demeurerait toujours à Pittsfield, où il était né et avait grandi. Où tout avait commencé. La vision des rues familières inspirait des émotions mêlées à l'Exécuteur : la nostalgie de plaisirs enfantins et la douleur de la perte se mêlaient en quelque chose d'indéfinissable qu'il aurait eu bien du mal à définir. La ville de l'ouest du Massachusetts recelait sa part de fantômes, et Bolan savait qu'il devrait mener ses recherches parmi eux, et les affronter, s'il voulait résoudre l'énigme qui l'avait attiré jusque chez lui.

Les choses avaient évolué durant son absence. Des bouleversements étaient intervenus dans la physionomie de certains quartiers, la ville avait vu ses limites repoussées, mais il parvenait quand même à reconnaître les endroits qui avaient de l'importance pour lui. La maison des Bolan avait disparu, tout comme ses voisines, remplacées par des ensembles d'immeubles. Le changement ne plaisait pas beaucoup à Bolan – on y sentait trop les profits qu'avaient dû réaliser des entreprises au détriment d'individus. Fugitivement, il se demanda si les architectes et l'équipe de démolition avaient eu connaissance du sinistre drame qui s'était déroulé là...

À quelques pâtés de maisons de l'endroit où il avait habité, Bolan trouva le parc et l'aire de jeu encore intacts. Contre toute raison, il arrêta la Ford de location et sortit pour se dégourdir les jambes, errant entre les balançoires et les bascules, le petit tourniquet... À cette heure matinale, tout était silencieux mais, alors qu'il s'immobilisait et tendait l'oreille, il crut entendre des voix lointaines et sentir la présence de fantômes autour de lui.

Sa première rencontre avec la violence avait eu lieu ici même. Avec le recul, il n'y voyait rien d'autre qu'une petite bataille de rue sans conséquence, mais sur le moment elle avait tout représenté pour Bolan et ses copains du voisinage. Ils se sentaient bien sur l'aire de jeux et le parc adjacent. C'était là qu'ils avaient exercé leurs corps et développé leurs fantaisies de gamins ; ils s'étaient lancés dans de véritables safaris à travers les arbustes, ils s'étaient livrés des guerres sans merci avec des pistolets à eau. Jusqu'à ce que la brute arrive.

Il s'appelait Richie Latham. Comme il avait redoublé deux fois, il était beaucoup plus costaud que ses copains de classe, et, à douze ans, sa taille et sa propension à utiliser ses poings intimidaient les gamins de son âge et les plus jeunes. Ce qui lui manquait en intelligence,

Richie le compensait en ruse et en cruauté. Une année, il avait conçu le projet de revendiquer le parc et l'aire de jeu comme sa propriété, permettant aux autres enfants d'en profiter moyennant une modeste redevance.

Il y avait le risque que des parents interviennent, mais il avait intelligemment esquivé ce problème en laissant les filles tranquilles et en se concentrant sur les garçons les plus jeunes. La plupart de ses camarades de classe préféraient encore affronter une bagarre plutôt que d'aller demander de l'aide à leurs parents, un fait que Richie avait utilisé à son avantage. Il prenait garde à ne pas demander trop d'argent – cinq cents, ici ou là, avec des réductions pour les groupes quand il se sentait d'humeur philanthrope. Ceux qui ne pouvaient payer n'avaient qu'à rentrer chez eux, après avoir goûté parfois au poing de Richie.

Mack Bolan avait rencontré pour la première fois Richie un samedi de printemps, alors qu'il s'était arrêté près du parc avec ses copains. Alors qu'ils hésitaient entre jouer à la guerre, ou bien s'amuser sur le tourniquet, Richie était apparu pour leur demander leur tribut. Stupéfait, Bolan avait vu ses amis tendre des petites pièces, puis retourner le fonds de leurs poches afin d'apaiser la colère du petit salaud. Bolan avait une pièce de vingt-cinq cents, mais quand Richie s'était planté devant lui, il avait refusé avec obstination de céder.

— Tu raques pas, tu joues pas, lui avait dit l'autre en agitant le pouce derrière lui, vers la rue. Casse-toi.

— J'ai le droit d'être ici, avait répondu Bolan. Le parc t'appartient pas.

Sur le visage du voyou, la surprise avait vite cédé la place à la colère.

— Voyez-vous ça ! C'est que nous avons affaire à un dur, ma parole !

Il avait fait mine de lui envoyer son poing gauche dans la figure, mais alors que Bolan esquivait, c'était le poing droit de Richie qui était venu lui exploser la face. Le sol était venu à sa rencontre en même temps que le rire de Richie résonnait dans ses oreilles.

Le retour jusqu'à la maison avait été interminable. Quand son père lui avait demandé des explications sur son œil poché, Bolan avait répondu en hésitant, embarrassé. Sam Bolan l'avait écouté avec bienveillance, avant de lui livrer un conseil qui n'avait depuis lors jamais quitté son fils.

— Où que tu ailles, il y aura toujours un Richie Latham pour pousser les gens et prendre tout ce qu'il peut prendre. Évite ce genre de gars si tu le peux, mais n'aie jamais peur – je dis bien jamais – de te battre pour quelque chose que tu sais être juste et pour ce qui t'appartient. Dans ce monde, les brutes, les tyrans, ne comprennent

qu'une chose.

Sam Bolan avait alors levé la main, fermant lentement ses doigts jusqu'à ce que son poing soit bien fermé.

— Va jouer, avait-il dit à son fils. On est samedi.

Dans le parc, Richie Latham attendait Mack, assis sur une balançoire. Il ne s'était pas levé lorsque Bolan avait marché dans sa direction et s'était arrêté devant lui.

— Revoilà le dur ! avait lancé Richie avec un sourire grimaçant. Alors, où est le fric ?

— Le parc t'appartient pas, avait répliqué Mack Bolan sans hausser le ton. Je te dois rien.

— Ah ? Je crois que nous allons devoir régler ce problème.

Avant que le voyou ne se soit levé, le poing de Bolan s'était écrasé sur son nez couvert de taches de rousseur. Puis, il avait commencé à agiter les bras à la manière d'un moulin, ratant plus souvent sa cible qu'il ne l'atteignait, mais il avait fini par envoyer Richie au sol. L'autre avait commencé à se défendre, quoique sans force réelle tant il était surpris par la férocité de son adversaire. Après un nouveau coup de poing sur le nez, et un crochet dévastateur sous la mâchoire, il avait abandonné, gémissant après ses parents.

Alors qu'il se redressait et reculait, Bolan avait soudain remarqué la petite foule qui s'était formée pour assister au combat. Les visages qui entouraient Richie Latham reflétaient des émotions nouvelles ; absolument plus de la peur, mais de la satisfaction, de la confiance, du mépris pour l'autre brute. Ils savaient qu'il pouvait être vaincu.

— Rentre chez toi ! lui avait lancé Mack Bolan. Rentre chez toi, et ne reviens jamais.

En fait, Richie Latham était revenu au fil des ans, sous des visages différents, exigeant d'autres formes de tributs. Bolan avait eu affaire à des brutes durant toute sa vie. La guerre était partout, les barbares omniprésents. Et d'une certaine manière, il semblait logique que la guerre de Bolan l'ait pour cette fois ramené chez lui.

Il quitta le terrain de jeu et roula vers le nord, passant du côté de Franklin High où il avait étudié des années plus tôt. Le campus de Franklin fit resurgir des souvenirs nostalgiques de travail à la maison, de matchs de football, de ses premières expériences amoureuses. Mais il laissa ces souvenirs derrière lui pour se concentrer sur les raisons de sa présence à Pittsfield.

Quelques minutes plus tard, il descendait Commerce Street et passait devant la boutique qui avait abrité les bureaux de la Triangle Industrial Finance. Des pancartes « A Vendre », un peu effacées, étaient accrochées à la porte et aux fenêtres, dont les vitres avaient été peintes afin de décourager les vandales. Y avait-il eu un commerce, au 1430 Commerce Street, depuis qu'il avait mis fin aux activités de ces

usuriers ? Bolan se le demandait. Sa vengeance avait-elle porté la poisse à tous les nouveaux propriétaires du petit bâtiment ?

En tout cas, quelqu'un en voulait à Bolan pour ce qu'il avait fait. Quelqu'un se souvenait encore des salauds qu'il avait abattus devant les bureaux de la Triangle. À moins que la carte de visite ne soit qu'une ruse, un leurre pour attirer l'Exécuteur à Pittsfield. Mais quel ennemi connaissait assez bien Bolan pour jouer ainsi avec ses vieux démons ? Qui se rappelait la première campagne de Bolan ? Qui s'en préoccupait ?

Quelqu'un.

Bolan ne sous-estimait pas son adversaire. La destruction de sa planque dans le Connecticut, après la rencontre dans l'impasse, avait amplement démontré que l'Exécuteur avait affaire à un pro. Et sa riposte se devait d'être à la hauteur.

De Commerce Street, Bolan rejoignit le quartier de Liberty, passant devant l'immeuble où il avait vécu alors qu'il s'efforçait d'infiltrer la mafia locale. L'Organisation était vite rentrée dans son jeu et avait envoyé deux hommes de main, des durs, pour le liquider. Les deux pourris avaient échoué, inaugurant la longue liste de porteflingues qu'on avait chargés de le descendre. Ils étaient tous morts, maintenant.

Il passa devant l'ancienne maison de Léo Turrin, où il avait été blessé lors de leur première rencontre, passa le petit pavillon où Val Querente l'avait abrité. Val avait adopté son frère, Johnny, et avait fait son éducation d'homme. Depuis, elle s'était mariée et avait déménagé. Le guerrier lui avait été reconnaissant pour son amour, sa compréhension et le refuge qu'elle lui avait offert.

Inévitablement, le petit tour de Bolan l'emmena jusqu'à South Hills, où il avait délivré son ultime message de sang et de mort. Le *capo* de Pittsfield, Sergio Frenchi, avait habité là. Confronté à la détermination guerrière de Bolan, le don vieillissant avait réuni ses troupes autour de lui et s'était terré dans l'enceinte de sa propriété. Frenchi, toutefois, n'avait pas su tirer les enseignements des premières actions de Bolan à Pittsfield, et l'Exécuteur l'avait débusqué dans sa tanière. Il les avait anéantis, lui et ses troupes, comme les figurines d'un stand de tir.

Bolan gara la voiture de location sur un monticule herbeux, verrouilla les portières et suivit une allée étroite qui plongeait entre les arbres. La végétation était dense, en pleine expansion, bien différente de ce qu'elle était lors de cette sombre et lointaine nuit d'été. Une nuit de feu et de sang.

À moins d'une cinquantaine de mètres de sa voiture, l'allée disparut, et Bolan se retrouva au milieu des arbres. D'un pas sûr, il poursuivit son chemin sur le flanc de la colline, suivant un sentier qui

s'était gravé pour toujours dans sa mémoire. Bien que la clairière ait été envahie par la végétation, il la reconnut aussitôt, et il s'immobilisa un moment, les yeux fermés, à l'écoute des échos du passé. Le mugissement d'un fusil de gros calibre, l'éclatement d'un mortier, la rumeur d'un hélicoptère qui se rapprochait à toute allure.

Et rien.

Bolan se tourna pour regarder à travers la gorge boisée, vers la ruine désertée de Don Sergio. Ça avait été un palais, en son temps, mais la corruption et la pourriture qui lui servaient de fondations avaient fini par le consumer. L'Exécuteur avait accéléré le cours des choses – et les pompiers étaient arrivés trop tard pour espérer sauver Frenchi ou le manoir. Alors, ils avaient sauvé la forêt. Et c'était là le plus important, en fin de compte.

Durant un moment, Bolan eut l'impression que les années se télescopaient. Il lui sembla qu'il n'avait jamais quitté sa ville natale, qu'il n'avait jamais laissé la douleur derrière lui pour se lancer à corps perdu dans sa croisade.

Et il y avait un fond de vérité là-dedans. La douleur ne pouvait jamais être complètement effacée. Ce qu'il avait perdu était toujours avec lui. Le guerrier n'avait certes pas laissé les vieux souvenirs et les vieilles cicatrices entraver sa progression. Dans les Forces Spéciales, il avait appris à se battre contre des conditions climatiques hostiles, contre la fatigue, les blessures ou la douleur. Il avait appris à réprimer son désir, contrôler ses émotions, les réactions de son corps...

Jusqu'à un certain point.

Car en cet instant, revenir chez lui était une source de souffrance. Certaines blessures ne guérissent jamais complètement. Bolan savait que sa famille lui manquerait aussi longtemps qu'il vivrait. Sous une apparence froide, professionnelle, la guerre qu'il menait était une guerre personnelle.

Elle avait toujours été, et elle serait toujours, intensément personnelle.

Tournant le dos aux échos du passé, Bolan reprit la direction de sa voiture. C'était dans Pittsfield même qu'il trouverait les réponses à toutes ses questions, et non dans les cendres de la propriété de Don Sergio. S'il se révélait que la Triangle Industrial Finance était la pièce manquante de ce puzzle, ainsi que Bolan le suspectait, alors la menace viendrait d'hommes vivants, pas de fantômes surgis de ses campagnes passées. Sa guerre se livrait entre les vivants, qui pour certains étaient appelés à mourir.

Il se pouvait très bien que Bolan fasse partie de ces derniers ; il s'était préparé à cette éventualité depuis le tout début de sa croisade contre le mal. Et si le destin avait décidé qu'il devait mourir à Pittsfield, il n'aurait d'autre choix que de se plier à son implacable loi.

CHAPITRE IX

Le Chasseur gara la Camaro dans l'allée de sa maison et verrouilla les portières, contournant ensuite le véhicule pour aller prendre son bagage dans le coffre. Bien que le quartier fût des plus paisibles, il avait pris soin d'activer l'alarme. De telles précautions ne faisaient jamais de mal.

Et puis, s'il avait survécu, à l'époque du Viêt-Nam comme par la suite, c'était en nourrissant une saine méfiance à l'égard de ses semblables. En Asie, il suffisait qu'un autre gars se charge à votre place des précautions de sécurité pour que vous vous fassiez flinguer ; ça n'était guère différent aux États-Unis.

Une fois chez lui, il ferma la porte derrière lui et inspecta l'intérieur de la maison. Il ne vit rien d'anormal dans le salon et la cuisine, visibles depuis le hall d'entrée, mais il alla quand même vérifier les fenêtres. Dans la salle de bains, il ôta un petit fil qu'il avait dissimulé sous la deuxième couche de papier toilette, sur le dérouleur, et examina les bords du miroir de l'armoire à pharmacie, en quête d'empreintes.

Rien.

Les deux chambres, ensuite. L'une d'elles était vide de tout meuble. Pourquoi s'emmerder ? Personne ne passait jamais la nuit ici, il n'avait pas d'amis, et il n'aurait jamais ni femme ni enfant. Le jour où il s'était résigné à sa condition de célibataire à perpétuité, une vasectomie lui avait paru judicieuse. De cette façon, il se mettait à l'abri de tout accident, d'une bonne femme collante lui tournant autour avec un môme dans les bras. Quand il avait des envies de sexe, il payait pour ça, de façon anonyme. Pas d'engagements sentimentaux, pas de réveils à deux au petit matin, et pas de récrimination quand il se révélait incapable de manifester les émotions que les femmes attendent d'un homme.

Bien sûr, tout était normal, dans les chambres.

Satisfait, il alla chercher son sac dans le salon et le laissa sur le lit. Se déshabillant avec des gestes lents, il déposa ses vêtements sales dans le panier à linge et tourna les robinets de la douche. Quand il estima que l'eau était assez chaude, il se glissa derrière le rideau.

Pendant un moment, le Chasseur laissa le jet cinglant le frapper, se tournant lentement jusqu'à ce que ses cheveux soient plaqués sur son crâne et que des rigoles se forment le long de son dos et de son torse. Il se savonna le visage puis tout le corps pour évacuer l'odeur de

transpiration, de fumée et de cordite, et celle des heures passées sur la route. Il ne pouvait pas se débarrasser de la même manière des souvenirs, et c'était aussi bien. Ils l'emplissaient d'une chaleur qui ne devait rien au jet de la douche.

Il vit Mack Bolan tassé dans sa voiture criblée de balles, dans l'impasse, attendant que la mort surgisse de l'ombre pour venir le frapper. Et il vit aussi le vol plané du soldat, alors qu'il sautait pour échapper à l'explosion qui détruisait sa planque. Choqué, Bolan tremblait lorsqu'il s'était relevé. De peur ? Était-ce trop espérer que pour une fois, même très brièvement, l'Exécuteur ait eu peur ?

Le Chasseur sentit un début d'érection, et il se tourna pour faire face au jet de la douche, les yeux fermés. Quand il eut rincé tout le savon, il ferma le robinet d'eau chaude et se tint sous l'eau glaciale, les dents serrées, les épaules et le torse couverts de chair de poule. Son sexe se recroquevilla, mais lui resta immobile, se punissant lui-même avec les aiguilles glacées qui lui lacéraient la peau. Frissonnant, il offrit son dos à l'averse glaciale pendant une trentaine de secondes, avant de couper l'eau. Il saisit alors une serviette et se sécha rapidement, sans douceur.

Il se planta devant le miroir de plain-pied fixé au dos de la porte de la salle de bains, afin d'examiner son corps d'un œil critique. Son ventre était plat, bien musclé à un âge où les hommes commençaient à se laisser aller. Il avait des jambes d'athlète, avec assez de force et de résistance pour lui permettre de courir un marathon. Il aurait pu être un peu plus musclé au niveau du torse et des épaules, mais les exercices de karaté lui donnaient une souplesse et une vivacité qui faisaient de lui un adversaire redoutable dans les corps-à-corps.

Il pouvait donc se défendre. Si l'Exécuteur était plus grand, plus fort, il était aussi plus âgé. D'accord, il avait toute l'expérience d'une vie derrière lui, d'innombrables ruses bien rangées dans un coin de son esprit ; en même temps, son existence de fugitif permanent avait dû finir par laisser des traces. Bolan avait vécu sur le fil du rasoir pendant si longtemps qu'il suffisait peut-être maintenant d'un petit coup d'épaule pour le précipiter du mauvais côté.

Le Chasseur n'allait toutefois pas jusqu'à s'imaginer que Bolan avait peur. Son gibier serait curieux, dérangé tout au plus. Mais la peur surviendrait quand Bolan comprendrait que tout était contre lui, quand il se rendrait compte que la situation lui avait échappé.

À deux reprises, déjà, il avait ébranlé la confiance du soldat, l'amenant à prendre conscience du fait qu'il n'était pas invincible, qu'on pouvait le trouver, le suivre, l'acculer dans un coin, et le tuer. Une leçon qui se répéterait ici, sur un terrain plus familier. Si la guerre de Bolan avait ses racines ici, à Pittsfield, c'était encore ici, fort logiquement, qu'aurait lieu sa chute. En revenant sur le théâtre de son

premier crime, cette ordure commettait l'erreur classique, qu'on trouvait dans la plupart des romans policiers. Il revenait, et se trouvait pris au piège.

Après avoir peigné ses cheveux en arrière, le Chasseur quitta la salle de bains et, toujours nu, traversa la chambre, le salon et la cuisine pour rejoindre le placard qui cachait l'accès à l'escalier du sous-sol. Il actionna l'interrupteur pour allumer et descendit lentement vers son sanctuaire. Il y faisait frais, suffisamment pour le faire frissonner, mais il ne s'en préoccupa pas. Ses yeux étaient déjà fixés sur Bolan, de l'autre côté de la cave, lui faisant oublier tout le reste.

— Tu as bonne mine, dit-il au visage silencieux, criblé d'entailles de couteau.

En riant, il songea que cette ordure aurait bientôt meilleure mine encore.

Cette fois, il n'ouvrit pas le coffre. Se tournant vers l'établi qui courait sur le mur opposé, il trouva ce qu'il cherchait, enveloppé avec soin dans une couverture imprégnée d'huile.

La Marlin 444 était imposante avec son canon de 61 centimètres et sa lunette grossissante, qu'il avait lui-même installée. C'était un monstre capable d'abattre un mammoth !

Des années plus tôt, une carabine identique avait détruit sa vie et l'avait dépouillé de son enfance. Le choix de la Marlin pour compléter l'arsenal du Chasseur n'était donc pas un accident. Il s'était entraîné avec elle, au cours de chasses solitaires où les silhouettes humaines remplaçaient les gibiers insaisissables, jusqu'à ce qu'il sache qu'il maîtrisait tout ce que cette arme avait à lui offrir.

Il ne s'entraînerait pas aujourd'hui, pas ici. Pourtant, il saisit la Marlin, la berça avec excitation et laissa courir une main sur la crosse polie. La carabine embaumait l'huile et le solvant, odeurs familières du matériel militaire qui réveillaient de nombreux souvenirs liés au Viêt-Nam et à l'après-guerre.

Il pivota et fit monter la Marlin jusqu'à son épaule, encadrant le visage de Bolan dans la lunette grossissante. Il aurait presque pu compter les pores de cet enfoiré. Lentement, il actionna le levier d'armement, inséra une balle imaginaire et sourit avec satisfaction en contemplant sa cible immobile. Négligemment, il posa l'index sur la détente, inspirant profondément dans le même temps, avant d'avaler sa salive pour bloquer l'air dans ses poumons. La pression de son doigt fut lente, méticuleuse, précise.

Le chien de la Marlin s'abattit avec un claquement retentissant contre le percuteur. Il répéta ce cérémonial, écoulant un chargeur imaginaire de six balles. Une seule suffirait à décapiter sa cible, mais il devait bien plus à Bolan.

Des images déstabilisantes d'hommes en uniforme étincelèrent

dans l'esprit du Chasseur, à la manière de diapositives sur une sorte d'écran mental. Les premiers qu'il vit portaient des badges sur leurs tuniques de serge bleue et, leurs casquettes à la main, ils expliquaient quelque chose à sa mère qui tremblait, pleurait, et s'apprêtait à crier.

Beaucoup plus tard, les autres étaient en treillis olive, ou en tenue de camouflage, et il se trouvait parmi eux, s'engouffrant dans les ténèbres de la jungle hostile, à la recherche d'un ennemi sans visage.

Contrairement à beaucoup d'autres, il avait apprécié les raids au Viêt-Nam. Il considérait la jungle comme une véritable école, où les leçons et l'entraînement de base convenaient parfaitement à ses besoins. Déjà dédié à la tâche qui deviendrait une obsession, il savait que la haine la plus implacable n'était pas suffisante. Le Viêt-Nam lui avait donné l'habileté, la technique, la sinistre expérience dont il avait besoin pour mener sa guerre au pays.

Une nuit, dans la province de Biền Hòa, il avait su qu'il était prêt.

La guerre touchait à sa fin, Nixon ayant promis de retirer ses troupes. Le Chasseur avait été secoué et attristé par la nouvelle, qui avait au contraire réjoui ses compagnons d'armes. Ils allaient revenir chez eux, bientôt, mais lui avait encore tant à apprendre !

Il s'était porté volontaire pour toutes les missions qui se présentaient, recherchant le danger, l'affrontant à tout moment. En l'espace d'une semaine, il avait massacré vingt-sept soldats ennemis, et quand on lui avait offert trois jours de permission à Adélaïde, il avait refusé sans vouloir s'expliquer. Sa place était au cœur de la jungle, il ne pouvait se résoudre à en partir. Quand l'opération Boomerang avait été déclenchée pour balayer les Viêt-congs de la province de Biền Hòa, il avait été parmi les premiers volontaires à se présenter pour cette mission.

Le village s'appelait Thai Hiep et abritait des soldats viêt-congs depuis le début de l'engagement des Américains dans la guerre. Les quelques tentatives menées pour les déloger s'étaient soldées par des échecs. L'assassinat par la CIA d'un certain nombre de traîtres n'avait fait que renforcer la résolution d'un peuple rebelle et son engagement révolutionnaire.

Ils avaient approché Thai Hiep de nuit, le visage enduit de noir, leurs harnais retenus par du ruban adhésif et du Velcro. Ils étaient à l'affût de mines, de mouvements dans la végétation. Mais il n'y avait rien eu de tout cela. Avec le recul, le Chasseur se demandait comment un village de Viêt-congs, des durs, avait pu se passer ainsi de guetteur ; sur le moment, il ne s'était guère préoccupé de ce détail, trop heureux de sa chance.

Les habitants de Thai Hiep étaient endormis quand les soldats en camouflage leur étaient tombés dessus – enfonçant les portes avec des hurlements sauvages, rassemblant les enfants, les femmes et les

hommes au centre du village, frappant ceux qui se déplaçaient trop lentement ou faisaient mine de résister. Les huttes avaient été fouillées, les nattes retournées pour dévoiler des tunnels où des armes et des fugitifs pouvaient être cachés. L'opération était presque terminée quand c'était arrivé... et le cours de sa vie en avait été changé pour toujours.

La femme avait surgi de nulle part, sur le côté, brandissant au-dessus de sa tête une longue machette dont la lame tranchante fendait déjà l'air vers lui. Il avait pivoté et fait feu d'instinct, soulevant la femme de sa rafale de 5.56, courte et précise.

Durant le temps d'un battement de cœur, un silence absolu s'était abattu sur le village. Puis tous les autres M-16 s'étaient mis à aboyer, comme par réflexe. Les hommes étaient très nerveux, effrayés pour certains, et le geste suicidaire de cette femme avait actionné un mécanisme dans leur esprit et déclenché une furie homicide. Il avait regardé les villageois s'effondrer, se repliant sur eux-mêmes alors qu'ils étaient déchiquetés par la pluie de projectiles qui s'abattait sur eux. Il avait regardé... et il avait continué de tirer.

Dans un éclair de révélation, il avait compris que le Viêt-Nam n'avait plus rien à lui apporter, à lui apprendre. Il avait tout vu, et il devait s'en aller avant de perdre le contrôle de lui-même.

Le contrôle avait toujours été la clé de la guerre de Bolan, et il en allait de même pour le Chasseur. Le contrôle et la prudence étaient les maîtres mots de sa vendetta contre l'Exécuteur. Et il avait œuvré trop longtemps, trop durement pour tout laisser s'envoler.

Mais pour que son plan réussisse, il devait procéder par étapes. Si la mort de Bolan avait été son unique objectif, il aurait tué le soldat dans le Connecticut – dans l'impasse ou, un peu plus tard, dans son bungalow. Seulement, il avait des projets plus subtils, plus raffinés. Avant qu'il en finisse avec Bolan, celui-ci serait dépossédé de tous ses atours de héros, il aurait perdu toute considération pour lui-même. Le Chasseur se ferait un plaisir de lui faire foirer son ultime blitz. Et alors, quand l'heure aurait sonné pour cette ordure de régler l'addition, il découvrirait les motivations de son Chasseur, son identité – et il comprendrait quelle terreur pouvait être celle d'un gamin de quinze ans dont le père vient d'être assassiné en pleine rue.

Tout cela, il devrait prendre le temps de l'expliquer à Bolan lors de leur dernier face-à-face, de lui expliquer précisément pourquoi il allait mourir. Il attendait même ce moment avec impatience. Ce jour-là, il faudrait qu'il garde son sang-froid, qu'il ne tire pas sur sa cible sans réfléchir, guidé par la haine. Il faudrait...

Le Chasseur avait soudain les mains moites. Il fallait absolument que Bolan sache, sinon il ne trouverait jamais le repos !

CHAPITRE X

Ainsi que convenu, Al Weatherbee avait choisi le restaurant, un petit endroit connu pour son décor style Nouvelle-Angleterre, sa cuisine convenable et ses prix délirants. Comme Pappas payait l'addition, il ne voyait aucune raison de faire dans l'économie. Ils furent accueillis par une hôtesse habillée comme une fille de cuisine du XIX^e siècle et conduits jusqu'à un box calme et retiré. Un garçon arriva bientôt, vêtu en costume d'époque, afin de prendre leur commande. Ils se décidèrent tous deux pour le Révolution Burger.

Quand ils furent seuls, le nouveau chef des Homicides esquissa un sourire amical en même temps qu'il se laissait aller contre le dossier matelassé de la banquette.

— Ça a l'air d'aller, dit-il.

— Ouais, plutôt.

Weatherbee attendait autre chose – une connerie du genre : « la retraite te profite, on dirait » –, mais Pappas contourna le piège et le prit par surprise.

— Tu aimes ce gars, n'est-ce pas ?

— Arrête tes conneries, Al !

— Bon, d'accord. Mettons qu'il ne te laisse pas indifférent, alors. Tout de même, tu avais ce type entre les mains avant qu'il n'aille faire son grand show à travers le monde !

— Il était entre « nos » mains, John. Ce n'est pas moi tout seul qui l'ai laissé partir.

— Je le sais, Al. Tout le monde le sait. Aucun responsable n'a jamais été montré du doigt.

— Mouais... Bon, si tu me disais un peu ce que tu attends de moi avant que mon steak soit froid.

— On a un tuyau comme quoi Bolan serait de retour en ville, ou qu'il s'apprêterait à revenir bientôt.

— Tu me l'as déjà dit. D'où venait ce tuyau ? Un appel anonyme ?

— Difficile d'imaginer autre chose.

— Une voix d'homme ?

— Il semblerait. Elle était déformée, bien sûr. On s'efforce d'analyser les bandes.

— Et qu'est-ce que vous pensez de l'info ?

— On se tient prêts. Bolan était à Hartford, la nuit dernière, pour une de ses petites visites de courtoisie...

Cette fois, Al Weatherbee ne put cacher sa surprise. Il ne pensait

pas Bolan aussi près. Dans ces conditions, on pouvait imaginer que l'idée d'un petit crochet par chez lui avait effleuré l'esprit du soldat ; à moins qu'il n'ait à faire à Pittsfield, là où tout avait commencé pour lui.

— De quel type d'action s'agissait-il, dans le Connecticut ?

— Il y aurait une certaine tension entre les durs du coin. Les flics de la ville travaillent là-dessus. En tout cas, ils ont confirmé que Bolan était de la partie.

— Cela ne signifie pas pour autant qu'il va se ramener ici. Il n'y a rien pour lui dans le coin.

— Possible. Mais nous devons quand même prendre toutes les précautions.

Ils mangèrent un instant en silence, chacun plongé dans ses propres pensées. Finalement, ce fut Weatherbee qui reprit le premier la parole, pour demander :

— Qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ?

— Des conseils. Le bénéfice de ton expérience. Des tuyaux, si jamais tu nous vois pédaler dans la semoule.

— Vous avez mes rapports, les notes que j'ai pu consigner, non ? Et puis, il y avait d'autres gars sur l'affaire – bon sang, toi aussi tu travaillais dessus !

John Pappas posa son burger dans son assiette et regarda Weatherbee, l'air renfrogné.

— Je ne sens pas le gars aussi bien que toi, dit-il. Je le sais. Tout le monde le sait...

Weatherbee fut tenté de demander à Pappas s'il s'était fait chauffer les oreilles, mais il garda pour lui cette idée. L'actuel chef des Homicides avait lui-même creusé le trou dans lequel il se trouvait et, s'il n'était pas content de son sort, c'était tant pis pour lui.

— Je suis à la retraite, déclara Weatherbee sans chercher à dissimuler son amertume.

— Je sais que tu en souffres, Al. Mais je ne peux rien y faire. Et puis, quelque part, tu es toujours flic.

Pour marquer ses propos, il se tapota le torse avec le poing, au niveau du cœur.

— Oh ! épargne-moi tes salades, tu veux ? lança Weatherbee. Tu as reçu un coup de fil comme quoi Bolan était de retour en ville, et maintenant tu as les gars du dessus qui te foutent la pression.

— Nous ne pouvons pas le laisser faire un remake de ce qui s'était passé avec Don Sergio.

— Il n'y a pas trop heu de s'inquiéter. À moins qu'il n'y ait eu de gros changements depuis que j'ai « décidé » de me retirer, Pittsfield a été débarrassé de la mafia. Tout est dirigé depuis Boston, maintenant, avec des liens importants passant par New York. Si Bolan veut se faire

des capi, il est trop malin pour venir perdre son temps ici.

— Et s'il venait botter quelques derrières dans le coin, dans sa ville maternelle, en souvenir du bon vieux temps ?

Weatherbee grimaça un sourire.

— Dans ce cas, répondit-il, je dirais que tu as un problème.

— Tu l'as dit. Ce qui nous ramène à toi.

— Je suis fini. Out. Kaput. Tu as sans doute remarqué que je n'ai pas traîné du côté du commissariat depuis un bout de temps. Je...

— Écoute, Al, à la minute où j'ai pris l'appel, j'ai su que tu étais le seul homme capable de sauver ma peau si l'Exécuteur est vraiment de retour en ville.

— C'est toi qui as répondu ?

— Quoi ? Ah ! oui... en fait, le type m'a demandé personnellement.

— Par ton nom ?

Les sourcils froncés, John Pappas hésita.

— Ouais, c'est ce qu'il a fait. Et après ?

— Rien. Je me demande juste comment il te connaît, Al.

— Eh bien... Merde ! Dire que je n'y ai même pas pensé. Peut-être un article dans un journal, ou bien un reportage à la télé.

— Je n'ai pas entendu parler de toi dans les journaux, dernièrement. Pas depuis cette histoire avec D'Antoni. Ça fait combien de temps ? Six mois. Pour ce qui est de la télé, je ne la regarde pas beaucoup, mais...

— Bon, ça va, n'en rajoute pas ! Je sais que je ne suis jamais très brillant...

— Ton gars a peut-être une excellente mémoire. Ou bien...

— Vas-y, continue.

— Eh bien, il pourrait te connaître assez pour te demander personnellement.

— Je connais beaucoup de gens, Al. Bon sang, est-ce que tu vas me répondre, maintenant : tu comptes m'aider, oui ou non ?

— Tu ne m'as pas dit ce que tu attendais de moi.

— Officiellement, rien.

Pappas hésita.

— Tu viendras jeter un coup d'œil chaque fois qu'il y aura un meurtre, histoire de voir si tu reconnais la patte Bolan. Avec un peu de bol, on pourrait même te donner quelques suspects à identifier.

— Ne rêve pas, John ! Jamais tu ne mettras la main dessus. Tu pourrais attendre un million d'années sans jamais avoir une seule occasion de passer les menottes à Bolan.

— Je serai déjà bien content s'il quitte la ville sans laisser derrière lui une ribambelle de cadavres.

— Si Bolan revient, c'est qu'il a une bonne raison.

Pappas esquissa une grimace cynique.

— On est déjà sûr que ça n'est pas la famille.

— Il avait un frère... John, je crois. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Haussant les épaules, Pappas écarta les mains.

— Il a été adopté par quelqu'un du gouvernement. Ils ont déménagé. C'est de l'histoire ancienne.

— Ouais. Est-ce qu'on peut le retrouver ?

— Le frangin ?

Pappas parut réfléchir à la question, puis il haussa de nouveau les épaules.

— J'essaierai. Mais ça risque de prendre du temps.

Le silence tomba entre eux, s'installa, se fit de plus en plus pesant. Pappas fut le premier à reprendre la parole.

— J'ai besoin de toi, Al. Pittsfield a besoin de toi. Les déchaînements de violence de Bolan sont le pire cauchemar d'un flic. Tu dois à la ville de nous aider à le combattre. Tu te le dois à toi-même.

Avant de répondre, Weatherbee crut entendre dans sa tête le soudain tic-tac d'une horloge interne, comme si le temps s'était suspendu un moment, un très long moment, et repartait soudain. Il avait l'impression de porter de nouveau l'uniforme, son flingue, d'être prêt à sillonner les rues. Aussitôt, il réprima ces sensations familières, mit un frein à l'excitation qu'avait suscitée la seule évocation d'une chasse à l'homme. Caché sous le flot d'adrénaline, il y avait une autre sensation, beaucoup moins plaisante...

— Je me rendrai disponible, dit-il enfin. Au cas où tu aurais sur les bras un carnage dans le style de Bolan.

Il leva la main pour empêcher Pappas de le remercier.

— Il y a deux conditions. D'abord, tu laisses ces pourritures de journalistes en dehors de ça. Si jamais je vois mon nom dans les journaux, ou si même j'entends quelqu'un le prononcer, je serai parti avant que tu aies songé à t'excuser.

— D'accord. Quoi d'autre ?

— Si le miracle, improbable, survenait, si Bolan devenait brusquement sénile et se laissait cerner par tes gars, je veux être là, avec vous.

Pappas hésita, réfléchissant à toute allure. Weatherbee pouvait presque lire dans ses pensées. Son ancien subordonné pensait aux objections qui allaient lui venir d'en haut. Weatherbee était un simple citoyen, à présent – un « vieux » citoyen, selon leurs propres termes –, et il pouvait leur causer beaucoup de tort si jamais il était blessé.

— C'est d'accord, dit enfin Pappas.

— Très bien. Et si on se le prenait, ce dessert ?

Ils le voulaient, Weatherbee le sentait à présent très bien. Quelque

part en haut de l'échelle, ils s'étaient convaincus qu'ils avaient besoin de lui. Rien n'était moins sûr – Weatherbee le pensait, en tout cas –, mais il était plutôt amusé à la pensée de tous ces messieurs des hautes sphères en train de chercher par quel moyen ils allaient le faire revenir, à temps partiel, malgré tout ce qui avait été dit et fait quand il était parti. Ou plutôt quand il avait été mis sur la touche.

Il songea à la façon dont il avait évolué, depuis. Plus encore qu'avant, il s'était interrogé à propos des valeurs qu'il avait portées en lui durant toute sa carrière. Son dévouement à la loi ne s'était pas démenti, mais il avait bien été obligé de reconnaître que le système avait ses défauts. Les tribunaux, ainsi, trahissaient bien des défaillances dans l'accomplissement de leur premier devoir – faire respecter la loi, rendre la justice. Entravé par des actions judiciaires insignifiantes, faisant passer les droits des criminels avant ceux des victimes, le système ne réussissait même parfois qu'à nuire à la justice. Il y avait là largement de quoi susciter la colère chez un homme comme Weatherbee... qui, lui, n'avait pas perdu toute sa famille à cause de la vermine mafieuse.

Chaque fois que ses pensées dérivait sur ce terrain, l'ancien chef des Homicides n'était pas loin d'approuver Bolan. La justice personnelle n'avait pas sa place dans le système, mais il pouvait comprendre les sentiments du soldat. Weatherbee aurait-il agi différemment à sa place ? Si la victime avait été Alice, ou un de ses enfants – qui avaient grandi et étaient partis chacun de son côté –, aurait-il fait confiance aux institutions judiciaires, alors qu'il les savait défaillantes ?

À ces questions, il préférerait ne pas répondre.

Depuis le départ, Weatherbee avait nourri une secrète admiration pour le sergent Bolan. Impossible de ne pas l'admirer pour son code de l'honneur. Bolan ne s'attaquait jamais à un flic, aussi corrompu soit-il. Jamais non plus il n'avait causé de mal à un citoyen innocent.

Cela ne l'empêchait pas de constituer une menace, d'une certaine manière. Qu'il n'ait jamais tiré sur des citoyens innocents ne voulait pas dire que sa prochaine balle ne ferait pas un ricochet pour aller tuer un gosse, dans la rue. Sa guerre n'était qu'une vaste folie, d'une témérité insensée. Et un jour, il perdrait.

Weatherbee n'avait aucune envie de le voir perdre. S'il devait faire profiter John Pappas de tout le bénéfice de son expérience – parce que la police était sa vie, qu'il le veuille ou non –, il n'avait aucun désir de causer du tort à l'Exécuteur. Vivant, Mack Bolan était tout simplement la meilleure arme de dissuasion contre le crime que Weatherbee ait jamais vue. La mort de Bolan, pensait-il, constituerait une perte irréparable pour la tranquillité des citoyens.

Buvant une gorgée de sa tasse de café, il se demanda quelle serait

sa réaction si jamais il était confronté à Bolan dans la rue. C'était tout simplement impossible à dire. Comme toujours, il était ébranlé de constater que les concepts de noir et de blanc, qu'il utilisait dans sa jeunesse, s'étaient fondus en de subtiles nuances de gris.

Quand il aurait à faire face à l'Exécuteur, il n'aurait d'autre recours que d'en appeler à Dieu pour qu'il lui vienne en aide.

Pour qu'il leur vienne en aide à tous les deux.

CHAPITRE XI

Gino Girrardi était bourré. Quand ses profits diminuaient, quand son business se cassait la gueule et qu'il était obligé d'expliquer pourquoi ses comptes étaient dans le rouge à ses sponsors, il était de méchante humeur. Et quand il était de méchante humeur, Girrardi devait boire, aller se lever une pute ou juste monter dans sa Cadillac et rouler. La Cadillac était puissante, une espèce de monstre de la route, magnifique, palpitant de vie, qui emmenait Gino aussi loin et aussi vite qu'il le voulait.

Jusqu'à Boston, par exemple.

Cette pensée l'abattit, et sa mauvaise humeur reprit le dessus. Dans une semaine, il était censé faire son rapport aux *capi* qui lui avaient donné sa chance. Les vieux attendaient des progrès, des profits, et Gino n'était pas vraiment pressé de les décevoir. Ils se consulteraient du regard, les sourcils froncés, avant de le fixer comme s'ils allaient lui arracher la peau des os rien qu'avec les yeux. Et si Girrardi avait de la chance, c'était « tout » ce qu'ils feraient.

Son affectation à Pittsfield était un test, Gino le savait. Un échec le cataloguerait définitivement comme loser – si les *capi* avaient la mansuétude de le laisser vivre. Il ne monterait jamais en grade, il ne conduirait jamais une longue limousine lui appartenant, il n'aurait jamais de grande propriété avec une piscine et des jolies filles en Bikini pour lui servir un whisky. S'il se plantait à Pittsfield, il ne serait jamais rien de plus qu'un obscur *soldato*.

Alors, non sans raison, Gino Girrardi était bourré.

D'abord, la conjoncture économique allait à l'encontre de ses projets. Avec la baisse des taux d'intérêts, la baisse des prix à la consommation, il y avait de moins en moins d'ouvriers pour venir mendier des prêts auprès de ses usuriers. Et la plupart de ses clients réguliers remboursaient leurs emprunts dans les temps.

En même temps, si les périodes de relative prospérité étaient mauvaises pour les usuriers, elles avaient du bon pour certaines autres activités de Gino. À l'intention de ceux qui avaient de l'argent, il offrait toute une gamme de substances illicites, de l'herbe à la coke, et même d'autres plus dures encore. Si un de ses clients avait besoin d'affection, il pouvait lui vendre l'illusion de l'amour pour un tarif horaire très raisonnable. Pour les timides, il avait un vaste catalogue de vidéo, de films et de magazines. Que son client soit blanc ou noir, hétéro ou gay, ou même entre les deux, Gino Girrardi lui donnait

satisfaction, à des tarifs que les plus jeunes et les plus pauvres pouvaient se permettre.

Mais dernièrement, il y avait eu des problèmes. Des agents de la DEA avaient entrepris d'assécher les filières mexicaine et asiatique d'héroïne, faisant exploser les prix – quand il était possible de trouver un petit sachet sur le marché. À côté de ça, ces enfoirés de « bikers » faisaient fonctionner leurs labos de cocaïne en permanence, et à plein régime, faisant sans cesse baisser les prix – sans aucun souci de qualité. Et si on commençait à vouloir les raisonner, ou parlementer, ils se mettaient à tirer comme à la parade. Malgré tout, Gino préférait toujours avoir affaire aux « bikers » plutôt que de fricoter avec les Colombiens – et c'était là que le bât blessait. Les Indiens contrôlaient le marché de la cocaïne aux États-Unis, ou peu s'en fallait, et avec leurs « coursiers » cubains et leur approvisionnement incessant en poudre, ils empiétaient largement sur les affaires de la mafia. Les Feds n'avaient pas plus tôt attaqué Miami, qu'il commençait de neiger à Los Angeles, Las Vegas, Tucson, ou même Atlanta. Et s'il avait fallu un peu plus de temps aux Colombiens pour découvrir le Massachusetts, ils étaient déjà assez implantés pour poser de sérieux problèmes à Girrardi.

S'arranger avec les Colombiens et les « bikers » à propos de la came était déjà assez dur, mais voilà qu'il devait à présent composer avec les Blacks, qui venaient marcher sur ses plates-bandes – dans le domaine de l'usure, mais aussi celui des filles. C'était à croire que plus personne ne craignait la mafia ! Ils voyaient jusqu'où ils pouvaient aller, repoussaient les limites à chaque occasion et obligeaient les « amici » à se défendre pour protéger leurs vieilles chasses gardées. Et aussitôt qu'un salopard plus habile que les autres arrivait à choper une part du gâteau, il y en avait une douzaine d'autres pour suivre son exemple, puis une centaine.

Quand Gino pensait à tout ça – c'est-à-dire tout le temps –, il se rappelait quelque chose qu'il avait lu à l'école à propos de l'Empire Romain. Les Romains avaient un jour possédé le monde entier, d'un bout à l'autre ; et puis, ils étaient devenus mous et gras, alors que leurs frontières prenaient l'eau de toute part. Quand les sauvages leur étaient rentrés dans le lard, les Romains étaient trop abrutis, trop occupés par leurs orgies pour arrêter leurs assaillants et leur botter le cul comme il convenait. Les sauvages s'étaient rapprochés, grignotant peu à peu le territoire que Rome détenait depuis des siècles, jusqu'à ce qu'il n'y ait finalement plus de Rome, juste un troupeau de barbares qui se disaient civilisés.

Girrardi croyait fermement aux enseignements de l'histoire. Il suffisait de remplacer Rome par la mafia, et on avait un excellent résumé du problème de Pittsfield. Les familles s'étaient faites moins

rigides, laissant des sauvages à moitié débiles et des étrangers pouilleux opérer dans des zones qui étaient jusque-là sûres. Un jour, les capi regarderaient autour d'eux et s'apercevraient que les sauvages les avaient dépouillés de tout.

De l'avis de Gino, on pouvait faire coïncider le déclin de la famille avec l'apparition de Mack Bolan – le grand Fumier, la grande pute en noir. Il avait d'abord écrasé le vieux Don Sergio, avant de continuer sur sa lancée pour s'en prendre à toutes les familles, de la côte Est à la côte Ouest. Sans parler de la manière dont il leur avait pelé le cul à l'extérieur des États-Unis. Ses succès avaient marqué la chute du syndicat. Car une fois que les Cubains, les Colombiens, et tous les autres, avaient vu ce qu'un seul homme était en mesure d'accomplir, ils s'étaient dit : « Hé, pourquoi pas ? » Si toutes les familles unies n'étaient pas foutues d'éliminer un homme seul, qu'est-ce qu'elles pourraient faire contre cent hommes ? Un millier ?

Il restait peut-être encore une chance de sauver la situation et de renverser le cours des choses, à condition de ne pas perdre de temps. Pittsfield était l'endroit idéal pour se faire une place et se gagner un peu de la considération des capi.

Et les mauvais résultats de Pittsfield auraient peut-être leur utilité. Quand Gino demanderait aux capi des troupes destinées à évincer les sauvages, la baisse des profits était le seul levier qu'il pourrait actionner pour remuer un peu ces grosses larves. Motivés par leur insatiable cupidité, ils enverraient alors tous les hommes nécessaires afin de reconquérir l'Ouest du Massachusetts. À condition que Gino ait joué finement, bien sûr.

Car il était possible que certains des capi préfèrent le mettre sur la touche et placer un autre que lui – un transfuge de Manhattan – à la tête de l'armée d'invasion chargée d'éliminer les barbares. La tâche de Gino consisterait alors à convaincre les sceptiques, à faire valoir sa connaissance des problèmes et des gens de Pittsfield, bref à montrer qu'il était indispensable. Cette tactique n'allait pas sans danger, car si Gino assumait seul la responsabilité, il serait également seul pour répondre d'un échec.

Mais son esprit refusait l'idée même d'échec.

Il ferma le bureau, tâtonnant pour trouver ses lunettes de soleil. On était en fin d'après-midi, et avec le printemps, les jours rallongeaient. Un printemps aussi doux laissait présager un été très chaud, perspective qui fit sourire Gino alors qu'il se dirigeait, l'air important, vers le parking et son El Dorado rouge. Les clés à la main, il sifflotait.

Girrardi n'entendit pas l'homme qui le suivait de près, il ne sentit pas sa présence jusqu'à ce qu'il mette la clé dans la serrure et qu'au même moment le canon d'un pistolet s'enfonce dans ses reins. Des

doigts agiles trouvèrent le calibre 38 sous son bras et s'en emparèrent.

— Rentre et prend la place passager.

La voix était calme, le ton presque professionnel. Girrardi sentit ses poils se hérissier.

— Tu fais une connerie, mec, dit-il, agacé d'entendre sa propre voix se briser.

Il n'obtint pas de réponse, mais le pistolet s'enfonça un peu plus. Il se contracta dans l'attente de l'explosion. Puis, comme rien ne venait, il obéit aux instructions de son agresseur. Tassé à la place du mort, il détourna les yeux tandis que l'autre s'asseyait au volant.

Quand le moteur de l'El Dorado se fit entendre, Gino risqua un coup d'œil vers le flingueur. Grand et musclé, le visage bien ciselé, impassible, son automatique dans la main gauche, il conduisait de la main droite.

Pendant vingt minutes, ils roulèrent vers l'est, en dehors de la ville, pour se retrouver dans un paysage vert et vallonné.

Quand il estima qu'ils avaient atteint une zone assez isolée, Bolan engagea l'El Dorado dans un étroit sentier, plein d'ornières, qui s'enfonçait au milieu d'une petite forêt. À côté de lui, il sentait la nervosité de Girrardi.

— On devrait peut-être causer de ce qui t'intéresse, dit Gino quand Bolan arrêta la voiture et coupa le moteur.

Bolan le regarda, le canon du Beretta braqué droit sur son visage.

— Vas-y, cause.

Le mafieux parut surpris, vaguement soulagé. Les yeux plissés, il réfléchit un instant.

— Écoute, mec, tu vas me dire ce qui te ferait plaisir, et tu l'auras tout de suite, ça te va ? Et si jamais c'est compliqué, t'inquiète pas, je me démerderai.

Le guerrier sourit.

— J'aime t'entendre parler comme ça, Gino.

Bolan connaissait les problèmes que rencontrait la mafia à Pittsfield. Il se tenait au courant. Depuis l'élimination de Don Sergio, les syndicats avaient décliné dans l'ouest du Massachusetts. Les ordres venaient de Boston, maintenant, et même de New York selon certains, alors que les capi avides s'affrontaient pour des territoires à saisir. Girrardi avait été envoyé pour pacifier une zone en pleine révolte, éliminer toute la concurrence et récupérer les profits qui se déversaient dans les poches des rivaux de la mafia. Le bilan de ses six mois d'action était plutôt maigre, et ses gains minimes. S'il ne réagissait pas rapidement, on allait songer au-dessus de lui à un éventuel remplacement.

— J'ai besoin d'infos.

Girrardi déglutit bruyamment et jeta un coup d'œil autour de lui,

comme s'il craignait que les arbres ne l'écoutent.

— Ah, ouais ?

— Ouais, et j'ai l'impression que tu peux m'aider, Gino. Tout ce qui me ferait plaisir, tu te souviens ?

— Euh... ouais, bien sûr. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Un nom.

— Je t'écoute.

— Quelqu'un m'a fait revenir chez moi. Il ne m'a pas laissé son nom, mais ça m'intéresserait de le rencontrer. Tu me suis ?

— Pas vraiment, mec.

— Peut-être que ce truc va t'aider.

Bolan plongea la main dans la poche de son manteau, sans lâcher Girrardi des yeux, et il le vit tressaillir malgré le fait qu'il avait déjà le canon d'un flingue dans son champ de vision. Bolan trouva la carte jaunie de la Triangle Industrial Finance et la tendit au pourri. Quand il eut fini de la lire, Gino secoua la tête.

— Je ne sais rien de cette boîte. Ils sont nouveaux dans la ville ?

L'autre faisait un peu le malin, il jouait le mec dans les vaps, mais Bolan songea que ce n'était pas forcément un moyen de gagner du temps. Il connaissait le background de Girrardi et son parcours – du Bronx à Boston. Il n'y avait aucune raison pour qu'il reconnaisse la carte... à moins qu'il ne soit derrière l'homme qui l'avait déposée dans sa voiture, à Hartford.

— Tu as déjà vu ça, avant ?

La main de Bolan plongea de nouveau dans sa poche, et Girrardi tressaillit de nouveau. La médaille de tireur d'élite du guerrier solitaire reposait au creux de sa paume grande ouverte.

— Merde...

À présent, Gino était bien avec Bolan, et il avait compris le message.

— Donc, reprit l'Exécuteur, quelqu'un m'a fait venir ici. Et j'aimerais prendre contact le plus tôt possible. Si tu sais quoi que ce soit...

Un masque de totale incrédulité apparut sur le visage de Girrardi.

— T'es cinglé, mec ? Je veux dire... enfin, c'est pas une injure, hein ? Mais tout ça est vraiment dingue. Quel amici voudrait que tu reviennes à Pittsfield ? Et d'ailleurs, quel amici voudrait de toi où que ce soit ? T'es un vrai poison, mec. Il suffit que tu te pointes quelque part pour que ça soit la merde.

Bolan l'écoutait sans rien dire, guettant le moindre signe de fausseté... mais il n'y avait rien. Sauf de la peur, bien sûr. De la nervosité. Et quelque chose d'autre – un ton tranchant, presque indigné, comme si l'intelligence du mafieux avait été insultée.

— Que valent tes liaisons, Gino ?

— Quoi ? Mes... Ah ! ouais, je comprends.

Un instant, le mafioso hésita, comme pour décider de ce qu'il pouvait se permettre de révéler.

— J'ai des oreilles pour écouter, tu piges ? Hé, je te raconterai pas des crasses... ça serait mieux, hein ? Mais j'ai des yeux et des oreilles sur les Colombiens, sur ces merdes de bikers, et...

— Écoute, Gino, j'ai besoin d'un nom. Tu me le donnes, ou tu crèves.

— Oh ! bon sang... Si j'avais le nom que tu recherches, tu crois que je le garderais pour moi ? Je te l'ai dit, mec, ça n'a rien à voir avec la Famille. Je n'ai aucun intérêt là-dedans, personne à protéger. Je ne sais pas, bon sang. Je ne sais pas !

Il y avait du désespoir dans ses yeux, et Bolan en conclut que Girrardi ne mentait pas – du moins pas plus qu'il n'était nécessaire pour la sauvegarde de son amour-propre mis à mal. Il aurait vendu sa mère pour échapper à la mort.

— D'accord, dit Bolan. Dégage.

— Quoi ? fit Girrardi d'un ton soudain paniqué.

— J'ai dit dégage.

— Hey, mec, j'ai joué franc-jeu avec toi, non ? Je te jure sur Dieu que...

— Et je te crois, Gino.

— Ah ? Bordel, alors pourquoi tu...

— Tu as pas mal de chemin à faire pour rentrer chez toi. Je laisserai la Cadillac où je l'ai trouvée.

— Je vais devoir marcher, c'est ça ? Tu... enfin, je veux dire, tu ne pourrais pas...

À l'évidence, Gino n'arrivait pas à formuler sa pensée.

— Respire un grand coup, lui suggéra l'Exécuteur.

— Tu ne peux pas me laisser à côté d'un téléphone, j'imagine ?

— Ne pousse pas, Gino.

— D'accord.

Il sortit précipitamment, ferma la portière, puis se baissa pour faire face à son adversaire par la fenêtre ouverte.

— Bon, écoute, si jamais je tombe sur le nom que tu recherches...

— Je resterai en contact, assura l'Exécuteur.

Bolan passa la marche arrière et parcourut en sens inverse la centaine de mètres de piste poussiéreuse jusqu'à ce qu'il ait rejoint le bas-côté de la route. Il entrevit au milieu des arbres la silhouette de Girrardi, qui se traînait déjà vers la route, où il ferait du stop. Bolan lui souhaita bonne chance et accéléra. En direction de Pittsfield.

L'Exécuteur était à peu près convaincu que Girrardi ne détenait aucun renseignement utile. Sa réaction, en tout cas, l'avait convaincu.

Cet abruti avait paru horrifié par la simple pensée que quelqu'un de sa Famille aurait pu délibérément attirer Bolan en ville, amenant le désastre sur ce territoire déjà en pleine déroute. Mais si la mafia n'était pas responsable...

Il considéra les autres possibilités. La vengeance, bien sûr, était toujours en tête de liste – mais, dans ce cas, il devait y avoir une connexion avec le syndicat, et Girrardi en aurait eu vent. Une organisation rivale pouvait être responsable, aussi – les bikers ou les Colombiens auxquels Girrardi avait fait allusion, ou d'autres joueurs inattendus. N'importe qui pouvait étudier les journaux sur microfilms, dans une bibliothèque, et découvrir les liens de Bolan avec la Triangle, à Pittsfield. Des trésors de sophistication et d'ingéniosité étaient nécessaires pour préparer un plan pareil, mais les mafiosi n'avaient pas le monopole de l'intelligence.

Ce qui ramenait le guerrier à son point de départ. Sauf qu'il avait maintenant en plus de ses yeux et de ses oreilles ceux de tous les porte-flingues de Girrardi. Avant qu'il ne parvienne en ville, le pourri serait confronté à une alternative peu agréable : il pouvait rapporter à Boston – ou New York, peu importait – que l'Exécuteur était de retour en ville, ou bien garder la nouvelle pour lui et jouer le jeu de Bolan, utilisant tous les moyens qu'il avait à sa disposition pour l'aider à débusquer son adversaire. Avec un peu de chance, ses hommes trouveraient le nom, et ils l'offriraient à Bolan comme un sacrifice – n'importe quoi pourvu qu'il quitte la ville.

Se servir ainsi du syndicat ne lui plaisait pas. Mais le temps pressait. Celui qui avait imaginé ce scénario pour l'attirer à Pittsfield n'allait certainement pas rester les bras croisés à attendre.

Après avoir passé toute sa vie ou presque dans la peau d'un chasseur, Bolan savait qu'un piège l'attendait à Pittsfield. Pourtant, il n'envisageait pas de tourner les talons pour s'en sortir. C'était ici qu'était sa destinée, empêtrée dans ses racines. Et s'il devait utiliser le syndicat pour affronter cette destinée, eh bien ! qu'il en soit ainsi.

CHAPITRE XII

— Asseyez-vous, Frank.

Le capitaine Pappas ferma la porte et contourna son bureau pour rejoindre son gros fauteuil pivotant. En face de lui, le sergent Frank Lawrence s'installa avec raideur sur une chaise droite. Ce jeune officier, qui travaillait depuis huit ans dans la police et depuis deux aux Homicides, était un de ses collaborateurs en qui Pappas avait le plus confiance. Il l'avait convoqué afin de discuter d'une éventuelle stratégie au cas où l'Exécuteur pointerait le bout de son flingue à Pittsfield.

— Quelle est sa réponse ? demanda sans préambule Frank Lawrence.

— Il nous suit, répondit le chef des Homicides. Il affirme qu'il ne nous sera pas d'une grande aide, mais...

— Il a sans doute raison. Il est rouillé, hors du coup.

Pappas fut surpris de sentir une soudaine flambée d'irritation embraser ses joues.

— Il est encore aussi vif et malin que n'importe quel flic. Bon sang, j'aimerais être aussi peu rouillé !

Ce fut à Lawrence de paraître surpris par la réaction véhémence de son chef. L'air penaud, il grimaça un sourire et haussa les épaules.

— Je ne voulais pas vous vexer. Je ne savais pas que vous étiez aussi proches.

— Y'a pas de mal, assura Pappas, vaguement embarrassé. C'est grâce à lui que j'ai commencé à patrouiller en voiture, et il m'a appris tous les rudiments du métier. Il a fait équipe avec moi alors que j'étais encore un bleu. Et durant notre troisième nuit, il m'a sauvé la vie. Je dirais que nous étions proches, en effet.

« À part ces deux dernières années », songea-t-il. Troublé par ses propres pensées et par le regard scrutateur de Lawrence, il se crut obligé d'ajouter :

— Il n'aura aucun rôle actif dans l'enquête. Il sera juste consultant.

— Nous n'avons rien de vraiment concret sur quoi le faire travailler, remarqua Lawrence. Pour autant qu'on sache, cet appel a tout d'une plaisanterie.

— J'y ai réfléchi, répondit Pappas en fronçant les sourcils. Et je préfère me préparer au pire pour rien plutôt que de voir une grosse merde nous tomber dessus par surprise. Et personne ne connaît mieux

notre homme que Weatherbee.

— Il l'a manqué, la première fois...

— « Nous » l'avons manqué. Ça n'était pas la faute de Al. Si c'est bien lui qui s'est intéressé à Bolan en premier, il n'y avait rien contre lui, alors. Et le jour où on a disposé d'assez d'éléments pour l'envoyer en tôle, on n'a pas pu mettre la main sur ce salaud. Il était partout à la fois... et il a fini par disparaître pour de bon. Même si personne n'a rien dit – enfin, en ma présence –, je suis sûr que Al se sent coupable, depuis.

Le sergent hocha la tête, gardant cette fois ses pensées et ses sentiments pour lui.

— Alors, demanda-t-il, que comptez-vous faire ?

— Il n'y a qu'une tactique à adopter, pour l'instant : observer et attendre. Augmenter la surveillance sur les points sensibles, les cibles possibles, et tenir des équipes sur le qui-vive au cas où il frapperait.

— Vous jouez la défensive ?

Lawrence paraissait déçu et, même, il y avait comme du dégoût dans le ton de sa voix. Surpris par cette réaction, Pappas songea un instant à reprendre son jeune subordonné, puis il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Je suis ouvert à toute suggestion, Frank.

— Eh bien, si vous me le demandez, monsieur, je pense qu'une stratégie plus agressive serait mieux appropriée. On pourrait rechercher toutes les cibles potentielles dont vous avez parlé, les mettre à l'abri et laisser notre gars fouiller la ville. Pendant qu'il sera occupé à chasser des ombres, on aura une chance de l'avoir par surprise, dans le dos.

— Je vois là deux problèmes, déclara Pappas sans ambages. D'abord, on ne peut pas importuner des « citoyens respectueux des lois » sans une bonne raison – sous peine de se retrouver avec une meute de juristes au cul. Ensuite, j'aimerais que vous n'oubliez pas qu'on est à Pittsfield, ici, pas au Viêt-Nam. Cette idée d'avoir Bolan dans le dos me paraît limite. Si vous avez un plan pour le capturer, je suis prêt à en discuter toute la nuit. Mais je n'ai jamais utilisé de peloton d'exécution, et je ne le ferai jamais. Notre homme est un citoyen américain, et à ce titre il a des droits que nous nous devons de respecter dans le cadre de la loi.

Lawrence émit un grognement de dérision.

— Un « citoyen » ? Ce gars est une vague de crimes à lui tout seul, oui ! Une honte pour notre pays ! Déserteur, coupable de meurtres trop nombreux pour être comptabilisés. La liste de ses crimes est si longue qu'il faudrait une semaine pour la lire. Il ridiculise la police, il a fait de nous la risée de...

— Ça suffit, Lawrence !

Prenant sur lui, Pappas avait réussi à ne pas crier.

— Est-ce que vous entendez quelqu'un rire, ici ? Pas moi, sergent. Bolan est une priorité pour tout le monde, dans cette maison, mais cela ne nous affranchit en aucun cas du devoir que nous avons d'obéir aux lois dont nous sommes les défenseurs. Si jamais un de nos hommes le flingue, je veillerai à ce que l'enquête soit très stricte, comme pour n'importe quelle autre fusillade dans la rue. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur.

Afin de détendre l'atmosphère, Pappas offrit une cigarette à Lawrence, et il en alluma une alors que le sergent secouait la tête.

— J'ignore ce qui ne va pas, reprit le capitaine, mais quelque chose ne va pas, visiblement. Si vous ne vous sentez pas à l'aise sur cette affaire, je peux mettre Bartolucci dessus. Nous en avons une tripotée d'autres sur lesquelles vous pourriez...

— Non, monsieur. Ça ira, vraiment.

Pappas scruta le visage du sergent, il sonda ses yeux. Il sentait que Lawrence avait un problème avec Bolan. Lequel, il n'en avait aucune idée. Cela avait-il un rapport avec le Viêt-Nam ? Possible. Il savait que Lawrence, comme beaucoup d'autres, avait gardé de cette expérience des traces indélébiles.

— D'accord, murmura-t-il. Vous n'avez qu'à organiser une surveillance des cibles potentielles. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour les plus importantes, et la journée seulement pour les autres. Je vais annuler tous les congés pour cette période.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur son bureau.

— Avec un peu de chance, il s'agira d'une fausse alerte. Un branleur qui veut se rendre intéressant.

— Je l'espère, dit Lawrence, visiblement peu convaincu.

Il se leva et, l'instant d'après, il était sorti.

Une fois seul, Pappas s'interrogea sur la conversation qu'il venait d'avoir avec son jeune subordonné. Celui-ci n'avait pas tort sur toute la ligne. À leurs dépens, souvent, les flics du pays avaient appris que Bolan ne se conformait, dans son comportement, à aucun des profils préétablis de criminels. Il passait outre toutes les lois, définissant ses propres lignes directrices à mesure qu'il avançait.

Soit. En même temps, Pappas devait reconnaître qu'il y avait quelque chose d'indéniablement séduisant dans ce héros solitaire, affrontant seul l'adversité. Si on ne faisait pas attention, si on se laissait manipuler, on avait vite fait de voir en Bolan une espèce de Robin des Bois moderne. En faisant un effort, on pouvait oublier les bâtiments démolis et les corps déchiquetés, ou au moins les transformer en quelque chose d'autre, les symboles d'une croisade insensée. Saint Georges contre un autre dragon, d'une nature différente...

Sauf que ça ne passait pas.

John Pappas avait suivi Bolan à la trace depuis le début – depuis aussi longtemps que Weatherbee en fait. Mais jusqu'à maintenant il ne s'était jamais vraiment posé de questions sur le rôle de Bolan. Au mieux, l'Exécuteur était une espèce de vigile, de justicier autoproclamé menaçant la paix des villes dans lesquelles il apportait sa guerre solitaire. Et au pire, c'était un prédateur, assez peu différent des pourris qu'il pourchassait dans les rues.

Il y avait une différence, pourtant, et c'était précisément cette différence qui rendait l'homme aussi dangereux. Il était devenu une légende vivante, les médias l'avaient élevé au rang de héros, tant et si bien que la population avait commencé de lui apporter son soutien, d'obstruer de façon active les enquêtes des policiers et des agents fédéraux qui étaient après lui. Le mythe Bolan s'était mêlé de façon inextricable à la réalité, plus sombre, sinistre, jusqu'à ce que les deux deviennent indissociables dans l'esprit du public. Aux yeux du capitaine, c'était une situation très dangereuse, qu'il avait l'intention de corriger.

Mais dans les règles.

Si Bolan était en ville, ou sur le point d'y arriver, Pappas devait essayer de se glisser dans son esprit, avant de laisser parler les armes. L'Exécuteur n'était qu'un homme, après tout, et il était possible qu'il ait le mal du pays, qu'il ait soudain besoin de jeter tranquillement un coup d'œil aux rues de sa jeunesse, de revenir sur les lieux qu'il avait connus. Cette pensée rappela à Pappas qu'il n'avait pas ordonné de surveiller les tombes des Bolan, et il nota ce détail sur son bloc. Ou bien Bolan était à Pittsfield pour venir voir ce qu'y fabriquait le mafia, en souvenir du bon vieux temps, et rappeler aux survivants qu'il ne les oubliait pas.

Ou bien encore il était en chasse.

C'était le pire scénario, et pourtant le plus présent à l'esprit de Pappas. L'organisation, à Pittsfield, n'était qu'un vestige flétri de ce qu'elle avait été, mais il restait quand même assez de cibles pour permettre à l'Exécuteur d'organiser un blitz. Un tel merdier était la dernière des choses dont Pappas avait besoin. Dans ces conditions, il était prêt à donner beaucoup pour que ce foutu appel téléphonique ne soit qu'un stupide canular.

Sauf que l'appréhension qui lui rongait les tripes était bel et bien là, en lui. Pappas n'avait rien d'un médium, il n'avait pas le don de seconde vue, mais en cet instant il aurait pu jurer qu'il « sentait » l'Exécuteur tout près. Et là encore, il aurait donné n'importe quoi pour que cette impression soit trompeuse.

Mais ça n'était pas le cas.

CHAPITRE XIII

L'atmosphère était agréablement fraîche sur le toit de l'hôtel, et assez paisible, à peine troublée par la rumeur de la rue, sept étages plus bas. Des gants de latex aux mains, le Chasseur en finissait avec ses préparatifs.

La Marlin reposait sur ses genoux, et le sac de marin qui la contenait était posé par terre, à côté de lui. Personne ne viendrait le déranger ici, aussi haut, mais il devait reconnaître qu'il tirait une certaine excitation du danger qu'il courait d'être surpris. Si quelqu'un, n'importe qui, lui tombait dessus maintenant...

Eh bien, il devrait se charger de lui, ou d'eux, bien sûr. Il ne pouvait tolérer aucune interruption dans le plan qu'il avait mis en branle. Le moment était venu de passer la vitesse supérieure.

Dans sa paume ouverte, il soupesa les lourdes munitions et les glissa doucement, presque amoureuxment, dans le fusil. Il en fit entrer ainsi quatre dans le chargeur, avant d'actionner le levier d'armement pour faire pénétrer une balle dans la chambre ; puis il fit de nouveau jouer le levier et combla le chargeur d'une cinquième cartouche. Comme les autres, elle avait été essuyée avec soin, de manière à effacer toute empreinte, et les gants de latex qu'il portait à présent lui éviteraient de laisser le moindre indice sur son identité. Quand il en aurait fini, il n'aurait pas besoin de se mettre à quatre pattes pour récupérer les douilles de cuivre. Il pouvait se permettre de les laisser derrière lui.

En fait, cela faisait même partie de son plan.

Sans les étuis, il risquait d'y avoir des doutes concernant l'arme qu'il utilisait ce soir. Après leur bref mais explosif passage à travers la chair et les os, les balles seraient trop déformées pour être exploitées par les services de la balistique. Il y aurait même des hésitations sur le calibre. En revanche, avec les douilles, les flics seraient en mesure d'identifier le type d'arme – et c'était précisément ce que le Chasseur voulait.

Comme il en avait fini pour l'instant avec les préparatifs, il se redressa et se pencha par-dessus le parapet de pierre. Il n'avait pas de lunette de nuit, mais les néons, au-dessous, entretenaient dans la rue un jour artificiel qui lui donnerait assez de lumière pour exécuter ses projets, et assez d'ombre pour s'éclipser sans être inquiété.

C'était le genre de quartier qu'on trouve dans n'importe quelle ville, mais dont aucune cité ne tire fierté. Des bars minables

s'entassaient les uns à côté des autres, cohabitant avec des salles de billards crasseuses, des boutiques de prêteurs sur gages, des cinémas pornos, et même l'échoppe d'un tatoueur qui paraissait tout sauf hygiénique. De jour, les rues étaient tristes et sales, avec des trottoirs encombrés de clochards avachis ou endormis. La nuit, elles s'éveillaient à la vie avec des couleurs brillantes, des enseignes clinquantes censées attirer le chaland. Les trottoirs se peuplaient alors d'une faune composée de dealers, de macs et de putes, de leurs clients, et de flics de la brigade des mœurs en patrouille. Dans un périmètre de trois pâtés de maisons, les clients les plus difficiles pouvaient assouvir tous leurs fantasmes, sexuels ou autres, ou se procurer des drogues qui les mettraient en orbite pendant un moment. Même les budgets serrés pouvaient se contenter avec une bière ou une partie de billard.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené le Chasseur sur ce toit. Au-dessous de lui, et juste en face, une grande enseigne au néon surmontait le *Pleasure Chest*, un bar où bon nombre de putes – hommes et femmes – exerçaient leur commerce. Le propriétaire de l'endroit, un certain Manny Ingenito, encourageait la prostitution parce qu'elle lui attirait de la clientèle ; les michetons étaient souvent nerveux, et par conséquent assoiffés, quand ils cherchaient en eux le courage d'aborder la chair qu'ils convoitaient. Lorsque certains rappelaient que Manny avait dans son casier des condamnations pour proxénétisme, suggérant par-là que son intérêt pour les filles et les garçons qui travaillaient chez lui était également financier, Ingenito esquissait un sourire las et secouait la tête. Comment un homme pouvait-il s'amender, échapper à ses fautes passées, si des évangélistes fouineurs ne lui laissaient jamais un instant de paix ?

Les yeux braqués sur l'entrée du bar d'Ingenito, le Chasseur sourit. Manny trouverait la paix ce soir, et pour toujours. Amen.

Le Chasseur connaissait bien sa cible, il l'avait même sélectionnée avec un soin tout particulier. Le propriétaire du *Pleasure Chest* appartenait à la mafia de la seconde génération et venait de Chicago. Sa famille avait misé sur le mauvais cheval dans un de ces perpétuels bouleversements qui avaient rendu la ville de Capone célèbre pour son taux de mortalité important. La Nouvelle-Angleterre offrait une espèce de sanctuaire ; Manny avait ainsi rejoint le clan bostonien de Harold Sicilia, se livrant alors à tous les trafics possibles et imaginables. L'arrangement s'était révélé plutôt agréable, jusqu'à ce que Sicilia devienne un peu trop ambitieux et s'imaginer qu'il était invincible.

Et son ambition lui avait pété en pleine gueule, laissant une fois de plus Manny sans parrain. Il avait quand même eu de la chance car, dans l'histoire, la majeure partie des troupes de Harold Sicilia s'étaient fait buter. Manny le chanceux avait donc cherché autour de lui un

endroit sûr, il s'était trouvé un nouveau *capo* – qui n'était d'ailleurs pas sicilien –, et il était reparti de zéro, gravissant un à un les échelons de la hiérarchie, léchant quelques culs quand c'était nécessaire, jusqu'à ce qu'il soit en position de suggérer lui-même sa propre affectation. Fatigué d'avoir à se battre pour survivre dans la jungle urbaine, Manny s'était mis en quête d'un endroit joli et calme où un homme pouvait gagner un peu d'argent sans être emmerdé. Un endroit comme Pittsfield.

Souriant de nouveau en songeant à ce que le choix d'Ingenito avait d'ironique, le Chasseur consulta sa montre. Plus que vingt minutes avant que sa cible n'apparaisse – si Manny respectait ses horaires habituels.

Du point de vue de Manny, le choix de Pittsfield était inspiré. C'était là que le fléau Bolan avait déjà frappé deux fois. En plus, le syndicat de Pittsfield était sens dessus dessous, le climat n'était pas à la guerre. Que serait revenue faire la grande pute dans ce coin paumé ? Et il y avait pas mal de petites affaires à développer pour des gars entreprenants. D'autres auraient pu avoir recours à la force, faire ce qu'ils voulaient des péquenauds du coin, mais Manny ne demandait qu'une chose : qu'on le laisse tranquillement gagner sa croûte – et mettre un peu de fric de côté.

Le Chasseur s'était avant tout intéressé à Manny Ingenito parce qu'il était accessible. Il y avait une douzaine de mafiosi plus importants dans la ville, mais leur grade élevé les rendait aussi difficiles à approcher que des monarques. Avec Ingenito, ce serait du gâteau, le genre de carton qui ferait sensation sans qu'il ait à prendre le moindre risque. S'il n'était rien de plus qu'un pion, sa sortie de l'échiquier débloquerait le jeu.

Minuit. Le propriétaire du Pleasure Chest apparut pile à l'heure, suivi de son chauffeur et garde du corps. La mallette de Manny contenait les recettes du jour, avec les deux tiers des billets déjà rangés pour le dépôt de nuit à la banque, tandis que le reste irait rejoindre le coffre installé dans le plancher de sa chambre. Les bars étaient l'endroit idéal pour se livrer aux activités dont Ingenito s'était fait une spécialité, d'autant que son *capo* n'avait pas la moindre idée de la part que Manny prélevait à son insu.

Le Chasseur s'accroupit, récupéra la Marlin et la hissa d'un mouvement fluide jusqu'à son épaule, le coude toujours posé sur le parapet. Dans sa lunette, il vit soudain Ingenito de très près ; il vit ses joues potelées teintées de rose et de violet sous la lumière crue des néons. Il aurait pu compter les rides qui marquaient son front alors qu'il regardait ici et là, considérant d'un regard mauvais ceux qui lui avaient permis de s'acheter sa maison, sa voiture, ou même le costume qu'il portait. Il s'avancait parmi eux avec le mépris raffiné de celui qui

est sorti tout seul du caniveau et en a depuis oublié l'odeur.

Le doigt enroulé autour de la détente de la Marlin, le Chasseur déplaça son arme et observa le bonhomme trapu qui accompagnait Manny. Il s'occuperait du flingueur en premier, bien sûr. À cause de ses diverses condamnations, Manny Ingenito n'avait pas le droit de porter d'arme, et son garde du corps était ce soir le seul à pouvoir opposer la moindre résistance. Le Chasseur aurait pu buter Manny en premier, et laisser vivre le flingueur, mais son action, alors, aurait eu un goût d'inachevé.

Il lui aurait manqué la patte de Bolan.

Le flingueur attendit que son chef ait quitté l'établissement puis, ensemble, ils rejoignirent une petite allée qui flanquait le Pleasure Chest. C'était une petite voie sans issue qui permettait d'accéder à un minuscule parking situé derrière le Pleasure Chest, et tout juste assez grand pour accueillir la Cadillac d'Ingenito et les voitures de deux ou trois employés. Il n'y avait qu'une manière de sortir de ce parking, en empruntant l'allée étroite sur laquelle le Chasseur, juste au-dessus, avait un point de vue imprenable.

Il vit les deux silhouettes disparaître dans l'allée et se perdre dans l'ombre durant un moment. S'il n'entendit pas le moteur de la Cadillac démarrer, il aperçut le faisceau des phares alors que le conducteur manœuvrait. Alors, il attendit le moment où sa cible entrerait dans son champ de vision. Si la grosse voiture pouvait s'engager dans l'allée, de justesse, il était impossible d'ouvrir les portières une fois qu'elle s'y trouvait, du moins pas assez pour permettre à quelqu'un de sortir du véhicule. Le Chasseur avait donc les deux hommes à sa merci – à condition qu'il immobilise la Cadillac.

Il visa la calandre, puis affermit la pression de son doigt sur la détente en même temps qu'il inspirait et déglutissait pour garder l'air dans ses poumons. Un timing très précis était indispensable ; s'il manquait son coup, ils auraient disparu avant qu'il ait pu corriger son erreur. Invoquant toutes les heures qu'il avait passées à s'entraîner, les années durant lesquelles il avait attendu ce moment, oubliant le monde qui l'environnait à l'exception de sa cible, il fit une courte prière et pressa la détente.

La Marlin tressauta contre son épaule, douloureusement, mais la balle était déjà partie quand il sentit le recul. Le projectile transperça la calandre et un jet de vapeur, accompagné d'une fumée épaisse, lui fit comprendre qu'il avait fait mouche. Par sécurité, toutefois, il tira de nouveau. Le nuage de fumée s'épaissit encore, lui masquant partiellement la Cadillac.

Au-dessous de lui, la fusillade avait déjà suscité quelques réactions parmi les gens qui se trouvaient sur le trottoir. Certains, par réflexe ou instinct, allaient se mettre à l'abri tandis que d'autres

regardaient en l'air, bouche bée, cherchant à deviner d'où provenait la foudre qui venait de s'abattre non loin d'eux par deux fois. Le Chasseur les ignore pour se concentrer sur ses deux cibles, dans la Cadillac, tant qu'il pouvait les voir à travers la fumée qui montait du capot.

Le conducteur avait sorti un pistolet, même s'il devait se douter que son flingue ne lui servirait pas à grand-chose tant qu'il serait bloqué dans la voiture. Il essaya d'ouvrir sa portière et la cogna avec violence contre le mur de pierre, sur sa gauche, apparemment surpris par la présence de cet obstacle. Furieux, il frappa le volant du plat de la main et jura. Dans la lunette, le Chasseur aurait pu s'amuser à lire son juron sur ses lèvres, mais il avait plus important à faire.

Il pressa la détente de la Marlin. Le pare-brise explosa sous l'impact et la mort frappa le conducteur en plein front. Son visage grimaçant fut catapulté vers l'arrière, se désintégrant sous les yeux du Chasseur et répandant sur Manny Ingenito un torrent de sang et de lambeaux de chair.

Manny était comme fou. Avant que le Chasseur ait pu réagir, sa seconde cible se redressa et plongea pardessus le siège, à l'arrière, poussant avec les pieds sur le tableau de bord. En même temps qu'il songeait à sauver sa peau, Manny avait aussi pensé à sauver ses précieux dollars, et il avait pris sa valise avec lui. Bien sûr...

Aucune importance. Si le Chasseur ne pouvait pas percer ce porc, alors il allait le faire griller. Il observa la rue, au-dessous de lui, cherchant une éventuelle réaction de la police. Mais il ne se passait rien, et le Chasseur ne put que se féliciter pour le choix du quartier. Les habitués du coin auraient préféré aller brûler en enfer plutôt que d'appeler les flics, et les autres, venus là pour s'encanailler, n'avaient sans doute aucune idée de ce qu'ils devaient faire pour trouver de l'aide.

De nouveau, il regarda dans la lunette de la Marlin et se positionna sur le capot de la Cadillac. À travers la fumée qui continuait de s'échapper du moteur, il essaya d'estimer l'emplacement du carburateur, sous le fin métal, avant de délimiter un cercle imaginaire.

O.K.

Avec méthode, le Chasseur vida le chargeur de son fusil, s'attachant à la précision plus qu'à la vitesse. Si son troisième coup fit mouche, il continua de tirer par sécurité. Et avant qu'il ne se redresse, la Cadillac était en feu, des flammes lui léchaient les flancs à la recherche du réservoir d'essence.

Quand celui-ci explosa, le Chasseur crut entendre un cri étranglé – celui d'Ingenito, prisonnier de la fournaise et de l'acier tordu. Mais il n'était pas trop sûr. Et de toute façon, ça n'avait pas beaucoup

d'importance. Cette ordure n'était plus qu'une statistique, maintenant, qu'on sortirait de là avec des chalumeaux.

Le Chasseur en avait presque terminé. Avec des gestes rapides, il rangea la Marlin dans le sac de marin et sortit les cartouches inutilisées de son blouson pour les glisser dans une poche extérieure munie d'une fermeture Éclair. Alors qu'une odeur d'huile et de gomme brûlée montait jusqu'à lui, il se raidit et alla chercher dans une autre poche la médaille de tireur d'élite, qu'il déposa sur le parapet. Avec les étuis de cartouches et le choix de la cible, même le flic le plus incompetent reconnaîtrait la signature de Bolan.

Et s'il y aurait sans doute quelques policiers pour douter de la présence réelle du soldat dans leur ville, l'Organisation ne douterait pas, elle, c'était certain. Elle enverrait ses porte-flingues dans les rues avant la fin de la nuit. Et la police ne pourrait pas les ignorer, comme elle avait ignoré l'Exécuteur auparavant, le laissant fouler aux pieds l'ordre et la loi, et assassiner à volonté. Les veuves et les orphelins de sa guerre auraient justice, finalement. Et si cela arrivait trop tard pour certains, au moins les autres sauraient-ils et comprendraient-ils.

Le Chasseur ne rencontra personne dans l'escalier. Si les occupants de cet hôtel minable avaient entendu la fusillade, s'ils avaient vu ou entendu ce qui se passait dans la rue, leur curiosité les avait déjà poussés au-dehors. Et ceux qui se trouvaient encore dans leur chambre étaient sans doute trop bourrés ou dopés pour se soucier de ce qui arrivait.

Il emprunta la porte de derrière, afin d'éviter la réception de l'hôtel et le veilleur de nuit, qui pouvait identifier son visage ou le sac qu'il portait. En plus, le chemin était plus court : deux minutes plus tard, le Chasseur atteignait sans encombre sa voiture, glissant la Marlin dans le coffre.

Ce soir, il venait de rendre service à Pittsfield. Ou plutôt, deux services. Il avait éliminé Manny Ingenito, cautérisant une des nombreuses plaies ouvertes qui défiguraient la ville, et il avait déclenché l'alarme pour signaler la présence de Bolan à Pittsfield. Cette fois, ils seraient obligés d'écouter – les juristes, les politiciens, les procureurs, les journalistes, ceux-là qui avaient été si négligents autrefois. Cette fois, ils s'intéresseraient à l'autre ordure.

Et ils le verraient mourir.

CHAPITRE XIV

Le quartier était huppé, du moins dans les standards de Pittsfield. Même si South Hill ne rivaliserait jamais avec Rodeo Drive, des demeures imposantes s'alignaient de façon régulière sur de vastes terrains, posées avec sérénité au milieu de tapis de pelouse et entre de hautes palissades. Leurs habitants se protégeaient contre le vol, mais ils étaient persuadés que le vice et la violence criminelle appartenaient à un autre monde que le leur. La drogue ? La prostitution ? La pornographie pédophile ? C'étaient là les problèmes d'un centre-ville en pleine décrépitude, à mille lieues de la routine des country clubs et des grands cocktails qu'ils fréquentaient. Bien peu des habitants de South Hill auraient reconnu les prédateurs parmi leurs propres voisins... pourtant, les prédateurs se trouvaient parmi eux.

L'Exécuteur vint à South Hill s'occuper de ces prédateurs lors de sa seconde nuit à Pittsfield. La veille, il avait loué ce qui serait son camp de base, payant deux mois de loyer alors qu'il n'envisageait pas de rester plus longtemps que le jeudi matin. L'endroit était sûr, et il s'était terré durant vingt-quatre heures pour attendre – attendre que les troupes de Girrardi bougent, que quelque chose, n'importe quoi, se passe.

Et il n'avait pas eu à attendre très longtemps.

Au matin du second jour, des articles de presse le désignaient nommément comme celui qui avait liquidé le « prince du vice » local. Les inspecteurs des Homicides avaient trouvé une médaille de tireur d'élite et une douzaine de cartouches de Marlin .444 sur le toit d'un hôtel. Dès lors, ils avaient eu vite fait de tirer les conclusions qui s'imposaient... et qui étaient erronées.

Le meurtre d'Ingenito n'était qu'un écran de fumée et un coup monté. Personne ne s'en doutait, pourtant, à part Bolan et l'homme – ou les hommes – qui se cachait derrière la Marlin. Dans l'immédiat, il était plutôt satisfait de laisser les flics poursuivre leurs investigations en pure perte, mais ça ne signifiait pas qu'il allait laisser les choses dormir.

Il passa devant la petite propriété de Girrardi, repéra le garde à la porte et poursuivit sa route. Gino avait droit pour l'instant à une certaine immunité. Il allait se démenier pour balancer le malade qui avait projeté de réactiver le blitz de l'Exécuteur à Pittsfield. Le boulot de Gino, et sans doute sa vie, étaient en jeu, et Bolan lui faisait confiance pour ne négliger aucun détail. La moindre pierre serait

retournée.

Pour le reste, il ne lui faisait absolument aucune confiance.

Même s'il était convaincu que Girrardi ne savait rien des manœuvres destinées à l'attirer à Pittsfield, il ne pouvait pas encore écarter un possible rôle du Syndicat dans toute cette histoire. Quelqu'un, dans les rangs, pouvait très bien voir dans le retour de l'Exécuteur une chance inespérée de faire un peu de ménage, de libérer des places et permettre à des jeunes de monter en grade. Il pouvait y avoir des trahisons à l'intérieur du camp de Girrardi ou depuis une Famille rivale. Avec le brassage ethnique qui s'opérait au sein de la pègre, il se pouvait aussi que l'adversaire de Bolan ne soit pas un mafioso, après tout. L'Exécuteur devrait attendre et voir.

Et tout en attendant, il pouvait faire des misères à certains. Rappeler à quelques-uns de ses ennemis que la guerre psychologique était une arme à double tranchant.

Sa cible du soir était le second de Girrardi, Ernie « l'Araignée » Tarantella, un porte-flingue vétéran récemment promu. Comme le suggéraient son surnom, et même son nom de famille, c'était une espèce d'immonde brute velue, qui parlait et se déplaçait avec une lenteur délibérée jusqu'à ce que le moment vienne pour lui de frapper ses ennemis. Au combat – et il en avait été toujours ainsi, depuis ses débuts lointains à Brooklyn –, l'Araignée pouvait être rapide, résolu, et mortel quand le besoin se faisait sentir.

Frayer avec Ernie Tarantella n'allait pas sans danger. Ses états de services rapportaient au moins une quarantaine de meurtres, non résolus, pour lesquels il était soupçonné d'être le tireur ou le commanditaire. À Pittsfield, Tarantella commandait sur le terrain la force d'occupation de Girrardi, mais il avait été contenu, jusqu'à présent, par la réticence de Gino à verser le sang dans les rues. Maintenant que Manny Ingenito se trouvait bien au frais dans un tiroir de la morgue, l'Araignée devait déjà être prêt à passer à l'action.

Alors qu'il tournait devant la propriété de ce pourri, Bolan envisagea avec impatience sa rencontre avec Tarantella. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas écrasé une araignée sous son talon.

La propriété de Tarantella était classique, dans le style Nouvelle-Angleterre, avec une touche personnelle, et passablement paranoïaque, ajoutée par le dernier propriétaire. Les tessons de bouteille qui surmontaient le mur ornemental étaient récents, de même que les caméras vidéo installées sur la porte. Une silhouette apparaissait et disparaissait derrière la structure de fer forgé de la porte, et il y aurait d'autres gardes, Bolan le savait.

Après avoir fait le tour de la propriété – un terrain qui faisait l'angle de deux rues, avec une étroite allée à l'arrière –, Bolan stationna sa voiture un peu plus loin. Il se débarrassa du pantalon et

de la veste qu'il portait par-dessus sa combinaison, boucla son harnais militaire avec l'AutoMag, des grenades et des petites sacoches contenant des chargeurs. Il sortit l'Uzi de sa cache, sous le fauteuil du conducteur, et vérifia à deux reprises le chargeur, avant de passer la sangle sur son épaule.

Il était prêt.

La solution la plus simple était d'escalader le mur, mais il devrait alors être constamment à l'affût des gardes qui sillonnaient l'endroit. Et à voir le nombre de véhicules qui se trouvaient dans l'allée, l'Exécuteur devinait que Tarantella avait réuni ses lieutenants pour une conférence au sommet, dans le but évident de mettre sur pied une stratégie de riposte à l'arrivée de Bolan en ville. Avec un sourire impatient, le guerrier songea qu'il allait fournir aux flingueurs de Tarantella une leçon de survie. Une leçon à laquelle certains, à vrai dire, ne survivraient pas.

Al Weatherbee décida qu'il arrêterait les frais à minuit. Il se faisait vraiment trop vieux pour rouler sans but dans les rues sombres à la recherche de problèmes ; et pour cette patrouille, on ne lui avait même pas payé l'essence. Mais il se laissait guider par son instinct, il se fiait à un pressentiment.

Il savait que Bolan était en ville – aussi sûrement qu'il savait que le soldat n'avait pas liquidé Manny Ingenito. La nuit précédente, Pappas l'avait fait venir au Pleasure Chest, plus hargneux et acerbe que jamais, prévoyant la fin du monde si la guerre se développait. Weatherbee avait bien observé les lieux, examinant la Cadillac d'Ingenito et le toit où le tireur s'était perché. Quelque chose sonnait faux. Il ne pouvait pas mettre le doigt dessus, et ne pouvait donc rallier John Pappas à sa théorie, mais l'ex-flic aurait mis sa main à couper que l'Exécuteur n'avait pas participé au barbecue qui avait interrompu la carrière de Manny Ingenito et de son gorille.

D'accord, il y avait la marque de fabrique Bolan, l'arme de Bolan. C'était presque le style de Bolan. Presque. En y réfléchissant, Weatherbee avait décidé que la différence provenait du timing. Bolan – ou celui qui se faisait passer pour lui – avait dû se trouver à son poste bien avant que ses cibles ne quittent le Pleasure Chest. Il avait dû les avoir dans sa lunette durant le temps qu'il leur avait fallu pour traverser la petite allée qui menait au parking sur lequel Ingenito garait sa voiture. Or, Bolan se serait chargé d'eux à l'extérieur – de cela, Weatherbee était certain, même si c'était un sentiment qu'il ne pourrait jamais expliquer. Si l'Exécuteur avait eu Manny Ingenito dans la lunette de son fusil, avec personne d'autre dans la trajectoire, il aurait descendu ce pourri devant le Pleasure Chest, plutôt que de le laisser se balader et aller s'engouffrer dans une voiture qui pouvait

être blindée de l'avant à l'arrière.

La technique employée par le tireur suggérait qu'il avait eu beaucoup de temps – des jours, peut-être des semaines – pour étudier Ingenito et préparer son action, se familiariser avec la routine de sa cible, s'assurer qu'aucun blindage ne protégeait la Cadillac. Et si c'était le cas, cela signifiait que le tireur n'était pas Bolan. CQFD. Si le soldat s'était pointé en ville un matin, avait observé Manny Ingenito durant l'après-midi, et l'avait descendu dans la soirée, il n'aurait pas fait les choses comme elles avaient été faites. Non, ça ne collait pas, quelle que soit la façon dont on envisageait le problème. Et Pappas aurait dû voir toutes les chausse-trappes que cachait ce merdier.

Bien sûr, le chef des Homicides avait la pression sur lui. La rumeur persistante d'un blitz de Bolan était montée jusqu'à la mairie, et on ne laisserait pas Pappas tranquille tant que l'Exécuteur ne serait pas à deux mètres sous terre ou à des kilomètres de la ville. Malheureusement, la pression pouvait parfois troubler les sens et les réflexes d'un détective, aussi compétent soit-il, l'empêchant de voir certains indices qui pouvaient se révéler décisifs par la suite. Weatherbee, qui ne subissait aucune pression, avait pour sa part une perspective différente, à laquelle s'ajoutait son expérience passée.

Son problème venait d'Alice qui, déçue par son empressement à rejoindre la chasse, lui faisait à sa manière subir une tension certaine : depuis que Pappas l'avait appelé, la nuit précédente, elle lui opposait un silence de pierre. Un silence qui s'était prolongé durant le petit déjeuner, s'était atténué au cours du déjeuner, pour revenir, vengeur, quand il avait annoncé qu'il sortirait dans la soirée – histoire de faire un tour en voiture, comme ça. Il avait eu beau lui proposer de l'accompagner, elle avait compris qu'il s'agissait d'un mensonge.

Depuis qu'il était parti de chez lui, le scanner de Weatherbee n'avait fait entendre qu'une suite ininterrompue d'appels de routine, des voitures de patrouille qu'on envoyait ici ou là pour des plaintes diverses – soirées trop bruyantes, querelles de ménage, cambriolages ou rôdeurs. Peu intéressé jusque-là, il prêta de nouveau l'oreille à la radio quand la voix juvénile de l'opérateur prit un ton urgent.

— À toutes les unités de South Hill. Fusillade dans les environs du 1327, Elmwood Avenue. Se renseigner auprès de la personne qui a appelé. À toutes les unités de South Hill. Fusillade dans les environs du 1327, Elmwood Avenue.

Weatherbee entendit les réponses des différentes unités qui se rendaient sur place. Il n'avait aucun besoin d'ouvrir la boîte à gants pour se saisir du plan de la ville. Après toutes ces années, celui-ci était comme gravé dans son cerveau. Il connaissait le quartier de South Hill, où les maisons étaient nettement au-dessus de ses moyens... et il savait parfaitement qui habitait juste à côté du 1327. Évidemment !

C'étaient un nom et une adresse qu'un ancien chef des Homicides ne pouvait pas avoir oubliés.

Il fit demi-tour en pleine rue, de façon parfaitement illégale, arrêtant le trafic dans les deux sens. Les klaxons beuglèrent avec rage tandis qu'il accélérât à fond.

Le temps lui était compté si la fusillade durait déjà depuis un moment. Ernie Tarantella avait une petite armée de flingueurs à résidence chez lui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre – et ce, en toute conformité avec la loi. Celui qui avait décidé d'aller écraser l'Araignée – Bolan ou le malin qui avait liquidé Manny Ingenito – s'attaquait à un gros morceau. Un trop gros morceau pour l'Exécuteur ?

Tandis qu'il se posait la question, Weatherbee plongea la main à l'intérieur de sa veste et sortit le calibre 38 qu'il avait porté durant toutes ses années de service, le posant à côté de lui. Qu'il ait affaire à Bolan ou à un imposteur importait peu. Il s'était mêlé à la partie, à présent, et personne n'avait besoin de lui dire qu'il jouait avec sa vie.

Le Chasseur gara sa voiture et éteignit les phares. Il se retrouva aussitôt enveloppé par les ténèbres. À South Hill, l'éclairage public se limitait à quelques réverbères disposés à des coins stratégiques, laissant dans l'obscurité la plupart des avenues bordées d'arbres. Les habitants du coin se reposaient sur des patrouilles qui, peut-être, étaient un peu trop fréquentes au vu du minuscule nombre de délits qu'il y avait à déplorer dans cette partie de la ville – quand d'autres quartiers au taux de criminalité en pleine expansion étaient négligés. C'était l'argent qui parlait.

Ce soir, en tout cas, les habitants de South Hill allaient se féliciter de leur investissement.

D'où se trouvait le Chasseur, la fusillade rendait un son étrangement distant, étouffé, alors qu'elle se déroulait à moins d'une centaine de mètres. Les maisons, les arbres et les haies qui se trouvaient entre lui et le champ de tir amortissaient le sinistre crépitement des armes.

À présent, il voulait participer aux derniers instants de Bolan. Depuis le début, il savait que Bolan serait obligé de choisir entre Tarantella et Girrardi. Le Chasseur aurait misé sur Girrardi, étant donné qu'il était le plus haut dans la hiérarchie, mais Bolan avait sans doute ses raisons pour aller rendre visite à l'Araignée. Bolan avait toujours ses raisons, et jusque-là sa stratégie lui avait toujours permis de s'en sortir.

Jusque-là.

À côté de lui, sur le siège, sa main droite reposait sur la crosse télescopique de la carabine Colt Commando. Version raccourcie du M-16, l'arme avait un canon d'environ 25 centimètres, qui faisait un peu moins de la moitié de celui du fusil d'assaut original. Elle mesurait en tout un peu plus de 81 centimètres et pesait moins de sept livres. Malgré cela, elle n'avait rien perdu de la puissance de feu du M-16 : avec une cadence de tir de 700 coups à la minute, elle vomissait des ogives de 5.56 mm qui filaient à près de 1000 mètres seconde.

La Commando était une arme dévastatrice dont le Chasseur aurait besoin ce soir, il le savait. Dans le feu de l'action, Bolan devait tirer sur tout ce qui bougeait. Le Chasseur aurait quelques millisecondes une fois qu'il l'aurait repéré. Si Bolan se montrait, ou plutôt « quand » Bolan se montrerait, il n'aurait que le temps de presser la détente et laisser la Commando exécuter son œuvre de mort.

Le Chasseur ne craignait pas que Bolan lui échappe. Pour des raisons de sécurité, la maison de l'Araignée était située à un carrefour, et Bolan serait pris au piège lorsque les voitures de la police allaient arriver, dans quelques secondes. L'ordure ne pourrait pas se tirer par la rue, poursuivi par les balles des gros bras de Tarantella et attendu par celles de la moitié des flics de South Hill. Il serait bien forcé de trouver une autre issue – l'allée sombre et étroite qui se situait derrière la maison.

La voiture du Chasseur était garée de l'autre côté de la rue, contre le trottoir, à un emplacement stratégique où il pouvait arroser l'allée sans même sortir du véhicule. Il avait laissé le moteur en marche, prêt à se tirer s'il échouait – ce qui était improbable à une telle distance.

Non, il n'échouerait pas. Il ne pouvait pas échouer. Comme pour s'en persuader, il prit la Commando et la posa sur ses genoux, le canon en appui sur la fenêtre. Il se concentra sur son succès à venir, sur le moment où il aurait Mack Bolan dans sa ligne de mire, où son doigt presserait la détente.

Ce soir, ici même, c'en serait fini de l'Exécuteur.

Et après, peut-être que les fantômes le laisseraient enfin en paix.

CHAPITRE XV

D'une rafale, courte et précise, Bolan découpa les jambes du flingueur, qui s'écroula sous la ligne de feu de l'Uzi. Une nouvelle salve lui perfora le dos, et il demeura ainsi sur le patio, immobile, baignant dans une mare de sang.

D'autres flingues continuaient d'aboyer avec colère vers Bolan, qui décida que le moment était venu de lever le camp. Il roula sur l'épaule et se rétablit sur les genoux, derrière une haie de genévriers, à l'abri des regards ennemis. Pour un moment seulement. Le buisson ne constituerait qu'un faible rempart lorsqu'ils l'arroseraient d'un feu nourri. Après une fraction de seconde d'hésitation, le guerrier rassembla ses forces pour se déplacer de nouveau.

Il en avait eu trois, au moins, et il lui en restait bien une demi-douzaine répartis à travers tout le patio – sans parler des pourris qui se trouvaient à l'intérieur de la maison, prêts à entrer en scène si Bolan parvenait à ouvrir une brèche dans la première ligne de défense de l'Araignée. Combien d'autres encore ? Ça n'était vraiment pas le moment d'y penser. Cette opération tournait à l'aigre, comme d'autres choses ces deux derniers jours.

Sur le papier, c'était un raid plutôt simple, même si l'accident de Manny Ingenito avait mis les flingueurs de Tarantella en alerte. Le numéro deux de Girrardi s'était retranché chez lui avec ses lieutenants, et plutôt que de se faire un barbecue, ils s'étaient installés dans la salle de réunions de l'Araignée. Ç'aurait été tellement simple, avec tout l'état-major de Girrardi rassemblé sous la grande véranda, en train de bouffer. Mais il était dit que rien ne serait simple, ce soir.

Manquer l'équipe de Tarantella était déjà un sale coup, mais déclencher l'alarme à infrarouge avait presque été un désastre. Concentré sur son objectif, il n'avait pas vu les capteurs dissimulés dans les broussailles, et les flingueurs avaient commencé de converger vers lui, de la droite et de la gauche, avant qu'il ne se rende compte de quoi que ce soit. Il avait quand même été assez rapide pour descendre les deux hommes de tête, de chaque côté, mais il avait dû affronter aussitôt un feu croisé. Il était soudain sur la défensive, combattant pour sa vie.

De nouveau, il résolut de se déplacer. Il s'aplatit dans l'herbe et rampa, juste sous la ligne de tir des flingueurs, durant quelques mètres, jusqu'à ce qu'il trouve un point conforme à ses désirs. Jetant un coup d'œil à travers la haie, il repéra les flammes qui jaillissaient

des canons pour essayer d'estimer le nombre de ses adversaires. Ils devaient être au moins sept, et d'où il se trouvait, il lui était impossible de les avoir tous. Il lui faudrait donc s'y prendre à plusieurs fois. En descendre au moins deux, puis échapper au feu qui se déchaînerait sur lui, trouver une autre position, en flinguer deux autres...

Combien de temps pourrait-il se livrer à ce petit jeu avant que la police n'arrive ?

À South Hill, pas longtemps, Bolan le savait. Il devait donc faire vite, très vite.

Tout en réfléchissant, il avait changé le chargeur de l'Uzi. Il poussa le canon de l'arme à travers le buisson. L'instant d'après, les balles parabellum se dirigèrent droit vers le mur de briques, explosant les pots de fleurs pour aller faucher le flingueur qui s'était abrité derrière. Bolan lui broda un motif sanglant sur le torse et le laissa s'écrouler, s'élançant déjà alors que le corps sans vie du pourri basculait de tout son long sur les dalles.

Il allait pouvoir régler son compte au numéro cinq... Manque de chance, celui-ci vit son pote s'écrouler et réagit vivement, en pro, pivotant et levant le fusil d'assaut à canon court qu'il portait. Le doigt sur la détente, il s'apprêtait à tirer, mais Bolan l'éventra avec une giclée de frelons brûlants. Le gars alla valser en arrière avec un gargouillement horrible, laissant partir une dernière rafale vers les étoiles.

Et de nouveau, Bolan était en mouvement, avec encore cinq flingueurs qui lui tiraient dessus, déchiquetant les haies dans leur rage et leur panique. L'Exécuteur se déplaçait aussi vite que possible sur ses genoux et ses coudes. Il sentit une balle lui traverser la cuisse, mais il ne s'arrêta pas et se contenta de serrer les dents contre la terrible douleur.

Il eut l'impression de marcher à quatre pattes sur des kilomètres – en réalité, une trentaine de mètres tout au plus – avant de trouver une nouvelle position d'où il lui était possible de tirer. Le temps d'un coup d'œil, il repéra les éclairs qui jaillissaient des canons, puis il laissa parler l'Uzi, d'instinct. Les balles ratissèrent la pierre et la brique, elles pulvérisèrent des vitres et allèrent percer de vilains trous dans les meubles de la maison. Il vit un de ses adversaires trébucher, puis s'affaler. Puis un autre. Puis un autre encore. Les derniers firent retraite en direction de la maison.

Il en atteignit un – le numéro neuf – qui se laissa tomber, la main sur le ventre tandis que Bolan cherchait déjà le bon endroit pour en finir avec sa dernière cible. Comme pour lui faciliter la tâche, le numéro dix jaillit de derrière le barbecue, tirant à l'aveugle alors qu'il se dirigeait vers la maison.

Les ogives de Bolan le frappèrent de plein fouet sur le perron de l'Araignée, enfonçant un poing mortel entre ses omoplates et le projetant la tête la première sur la seule baie vitrée qui n'était pas encore explosée. La feuille de verre résista durant une microseconde, avant de céder dans un craquement de tonnerre, et de faire pleuvoir une averse de petites lames de guillotine, fines et tranchantes, sur le pourri qui tombait à la renverse.

La voie était libre. Tout ce que Bolan avait à faire, c'était d'entrer à l'intérieur.

Sauf que d'autres porte-flingues l'attendaient dans la maison, prêts à lui exploser la tête aussitôt qu'il se montrerait.

Il arma son Uzi d'un chargeur plein et décrocha une grenade à fragmentation US de son harnais. Il passa un pouce dans la goupille, la libéra, les doigts fermement serrés autour de la poire, afin de garder la « cuiller » de sécurité en place. Le compte à rebours ne commencerait pas avant qu'il ait jeté la grenade ; et à partir de là, l'Exécuteur disposerait de cinq secondes jusqu'à l'explosion.

Il se redressa. Dans sa main droite, l'Uzi rafala tandis que sa main gauche se tendait, partait en avant et jetait la grenade. La poire mortelle vola, suivit dans la semi-obscurité une trajectoire parfaite et disparut à travers les baies vitrées explosées. À l'intérieur, les pourris vidaient leurs armes sur lui, donnant tout ce qu'ils avaient, mais l'Uzi de Bolan les tenait en respect et les empêchait de regarder avec suffisamment de soin pour tirer avec efficacité. Encore une seconde, et le chargeur de l'Uzi fut vide. Il était temps pour Bolan d'aller se mettre à l'abri avant que la grenade n'explose, arrosant de redoutables petits morceaux d'acier tout ce qui se trouvait alentour.

Bolan sentit la détonation autant qu'il l'entendit. Il n'eut pas besoin de voir les restes des portes coulissantes projetés au-dehors, sur le patio. À l'intérieur de la maison, le feu avait déjà pris, ici et là, et les flammes s'attaquaient aux rideaux, aux tapis. Il pouvait entendre les cris déchirants des blessés. Il les aiderait, il mettrait fin à leur supplice si cela était encore possible, mais auparavant...

Les sirènes de police, encore lointaines mais bien réelles, le coupèrent net dans son élan. Il pesa les différentes options qui s'offraient à lui et décida qu'il valait mieux en rester là. Il n'avait pas le temps de mettre la main sur l'Araignée. D'ailleurs, la petite leçon qu'il venait de lui donner suffirait peut-être.

Peut-être.

En tout cas, il était temps de se replier. Tout en courant, il glissa un nouveau chargeur dans l'Uzi et s'éloigna de la maison en empruntant l'allée qui était son unique voie de retraite. Sa voiture de location se trouvait de l'autre côté, qu'il pourrait peut-être rejoindre avant l'arrivée de la première voiture de patrouille.

Bolan escalada la barrière, derrière laquelle il s'agenouilla une seconde, son P.M. prêt à cracher un feu mortel en cas de problème. Puis, sans perdre de temps, il revint vers sa voiture.

Il avait presque atteint son but.

Les éclairs de plusieurs détonations déchirèrent l'obscurité, des ogives peu amicales vinrent mugir à ses oreilles. D'instinct, le guerrier fit mine de se jeter sur la gauche, puis il s'accroupit et alla sur la droite, répliquant à l'offensive de ses assaillants par une rafale d'Uzi.

Qu'est-ce que ça voulait dire, bordel ? Bolan fixa l'éclair d'une nouvelle détonation, qui provenait de la fenêtre d'une berline sombre garée de l'autre côté de la rue. Il se plaqua aussitôt au sol, juste à temps car une nuée de balles passa en sifflant au-dessus de sa tête.

Bon sang, il était impossible qu'il ait affaire à des flingueurs de l'Araignée. Ils se démenaient pour essayer de sauver leur peau dans la maison et, dans un moment, ils auraient les flics sur le dos. Comment un ou plusieurs d'entre eux auraient-ils pu s'échapper, deviner le chemin qu'il emprunterait pour fuir et dresser une embuscade ? D'après ce que Bolan avait pu voir, il n'y avait dans la bande de l'Araignée aucun homme qui ait assez de cervelle ou de talent.

Qui, alors ?

Il laissa cette question de côté, car la voiture avait démarré dans un hurlement de pneus et fonçait droit sur lui. Malgré l'obscurité, il put voir le canon d'une arme automatique dépasser de la fenêtre du conducteur, levé pour une nouvelle rafale.

Bolan comprit qu'il n'avait pas le choix : ou il bougeait, ou il mourait.

Il bougea. D'un seul mouvement, fluide, il se redressa et entreprit d'avancer sur les jambes fléchies. Dans ses mains, l'Uzi vomissait le contenu de son chargeur à mesure que Bolan s'approchait de son adversaire. Quand il vit enfin une nouvelle flamme, hideuse, jaillir de l'arme de l'autre salaud, il fit un bond de côté, s'agenouilla et s'apprêta à faire chanter à son P.M. sa berceuse mortelle.

Mais il avait un peu de retard.

La première balle lui transperça le côté, fut déviée par une côte et fit quelques ravages avant de trouver une issue, au niveau de la hanche. La seconde balle le cueillit au niveau de la cuisse et, sous la violence de l'impact, la jambe de Bolan se déroba. Alors qu'il tombait à la renverse, la troisième balle lui perfora l'épaule, et le fit tourner comme une toupie. Il alla s'effondrer sur le dos, le visage tourné vers les étoiles.

Il était à peine conscient des autres balles qui claquaient et dansaient autour de lui, labourant la pelouse bien entretenue. Comme si elle se trouvait à des kilomètres, il entendit la voiture accélérer et s'éloigner de lui, en marche arrière. L'autre pourri estimait sans doute

qu'il en avait fini avec son boulot. Bolan s'aperçut qu'il avait laissé tomber l'Uzi, quelque part, alors qu'il s'écroulait. Et puis, les ténèbres l'enveloppèrent comme une couverture.

Comme un linceul.

Le Chasseur vit les balles aller droit au but, il vit sa cible basculer, tournoyer et se plier en deux alors que les projectiles ravageaient sa chair. Ce salaud était inconscient – peut-être même mort – quand il tomba sur la pelouse. Cela ne faisait aucun doute. Si les balles ne l'avaient pas tué sur le coup, il serait saigné à mort dans peu de temps, bien avant que la police et les secours d'urgence ne songent à inspecter les alentours du champ de bataille qu'était devenue la maison de Tarantella.

Et c'en serait fini, complètement fini, juste comme ça. Il dut lutter contre son envie de faire demi-tour, de revenir en arrière et d'aller vider un autre chargeur sur cet enculé... ou encore de monter sur le trottoir et d'aller l'écrabouiller.

En même temps, il éprouvait un très fort sentiment d'insatisfaction, comme s'il avait manqué quelque chose à cette ultime confrontation. Il aurait aimé avoir le temps de faire face à son gibier et de lui expliquer qui l'avait tué et pourquoi. Son plan prévoyait ça. Mais Bolan était entré dans la partie de façon désordonnée et le chasseur s'était laissé entraîner. Il n'avait plus pensé à respecter ses propres règles, avait oublié la fin de son scénario si bien imaginé depuis des mois et s'était jeté à la curée ! Toutes ses années à attendre, juste pour cette boucherie. Le Chasseur avait du mal à respirer. Il fallait absolument qu'il recouvre son sang-froid ! Il le savait, un face-à-face aurait eu raison des démons qui le hantaient, et maintenant...

Pourtant il ne devait pas boudier son plaisir. Le Chasseur avait réussi là où le FBI et les autres organisations légales avaient échoué. Il avait vengé sa Famille, et toutes les autres Familles décimées à cause de la guerre du Grand Fumier. Ce qu'il avait accompli ce soir ne rendrait pas les morts à la vie, mais s'il y avait une parcelle de justice dans le ciel, il savait que Bolan était sûrement attendu en enfer.

Lui-même le rejoindrait un jour là-bas, et alors il le lui dirait !

Mais pas ce soir.

D'autant qu'il devait régler certains détails avant de songer à reprendre le cours normal de sa vie. Ainsi, le P.M. de Bolan avait percé quelques trous compromettants dans sa voiture, qu'il allait devoir lui-même faire disparaître afin d'éviter toute question – des mécaniciens ou de la police. Sur ce point, aucun problème : il avait tout le matériel nécessaire à la maison.

Il allait aussi devoir se débarrasser des armes – au moins de celles qui avaient servi pendant sa traque, car il conserverait les autres. On

ne savait jamais quand on pouvait avoir besoin de telle pièce d'artillerie illégale. Il n'ambitionnait pas de devenir un nouvel Exécuteur, mais si le moment venait de passer à l'action, ou si le besoin s'en faisait sentir, il serait paré.

L'ironie de la situation l'amusa, et un rire sincère accompagna le Chasseur tandis qu'il rentrait chez lui, dans la nuit.

CHAPITRE XVI

Alors qu'il allait entrer dans South Hill, Weatherbee se demanda soudain s'il n'était pas en train de péter les plombs. Bon sang, qu'est-ce qu'il espérait vraiment avec cette course folle à travers la ville ? Non seulement il s'exposait aux pires dangers, mais en plus il risquait de gêner ceux qui avaient un travail à accomplir.

Il se sentait ridicule. En même temps, il était toujours habité par cette déconcertante frénésie qui l'avait conduit jusqu'ici. Si Bolan était bien revenu pour livrer une nouvelle bataille, Al Weatherbee serait là pour assister au spectacle. Et même, avec un peu de chance, l'ancien chef des Homicides serait placé suffisamment près pour y mettre un terme.

La cible de l'Exécuteur devait être Ernie Tarantella. L'adresse de Elmwood que diffusait son émetteur ne le disait que trop. Girrardi se trouvait plus loin, lui, dans Whittier.

En baissant la vitre de sa portière, Weatherbee put entendre les sirènes, encore distantes, qui se rapprochaient. « Doucement, les gars ! » songea-t-il. Ils ne devaient pas oublier à qui ils avaient à faire. Tarantella était la pire engeance de la ville, même s'il n'avait que le second rang dans la hiérarchie. Les antécédents criminels de cette pourriture remontaient à sa jeunesse, et vouloir dénombrer ses méfaits était aussi absurde que de chercher à compter les poils qui couvraient son immonde carcasse.

Si on n'avait jamais pu l'épingler, c'était grâce à ses méthodes de persuasion, dans le plus pur style du Milieu. Les négociations débutaient avec un simple pot-de-vin, chacune des parties évaluant alors les forces et les faiblesses de l'autre. Un témoin qui refusait de l'argent pouvait être convaincu par la terreur – des menaces contre ses biens, sa famille, sa vie. Et si tout cela échouait, les intransigeants disparaissaient, ou étaient assassinés en public, afin de servir d'exemple. Du coup, Weatherbee était bien obligé de se demander si la société n'avait pas tout à gagner en laissant Bolan la débarrasser de l'Araignée, de détruire ce cancer avant qu'il ne se développe.

Bon Dieu, d'où lui venait donc cette idée ?

Si Weatherbee souscrivait aux méthodes de Bolan, que faisait-il là ? Pourquoi rêvait-il depuis plusieurs jours au moment où il allait pouvoir enfin en finir avec le soldat ?

La réponse était des plus simples. Il n'était pas d'accord avec cette façon qu'avait le soldat de rendre la justice à coup de flingue. Mais

quel flic n'avait pas rêvé au moins une fois d'un monde où l'ennemi serait identifiable sans problème, avec une cible dessinée dans le dos ? La frustration faisait partie du lot quotidien d'un policier, depuis l'instant où il épinglait son badge et jusqu'au moment de sa mort.

« Sauf que tu n'es plus flic », lui rappela une petite voix. Une petite voix qui ressemblait étrangement à celle d'Alice.

À présent, il était un citoyen comme les autres, avec tout ce que ce terme sous-entendait pour ceux qui portaient le badge. Un homme de la foule et rien de plus.

Weatherbee se demanda comment un travail pouvait manquer de la sorte, quand il était aussi mal payé, avec des horaires inhumains et le risque de se faire descendre à chaque coin de rue. Au lieu de pleurnicher, ne devrait-il pas avoir de la reconnaissance pour ceux qui l'avaient mis sur la touche ?

Sauf que dans son cœur et dans son esprit, il restait un flic, bon Dieu ! Qu'on lui ait repris son badge ne changeait rien à l'affaire, il restait le même à l'intérieur.

Et cela rendait plus que troublants les sentiments mêlés qu'il éprouvait à l'égard de l'Exécuteur. En tant que flic – enfin, en tant qu'ex-flic –, il n'aurait dû voir dans le guerrier solitaire qu'une menace pour la société, dont il mettait en péril les fondements mêmes. Mais il avait eu un aperçu de ce qu'il y avait derrière le terrible regard de Bolan, et il avait saisi une lueur de chaleur et d'humanité, en contraste éclatant avec la rage primale qui avait nourri sa première guerre, ici même à Pittsfield.

Durant un moment, Weatherbee se demanda ce qu'il trouverait derrière ces yeux s'il les affrontait de nouveau. Y aurait-il encore de la douceur, un vestige d'humanité à l'intérieur de la machine à tuer ? Ou tout cela avait-il disparu, consumé par la douleur de cette guerre sans fin qu'il menait depuis des années ?

Peu importait. L'homme était dangereux. Et aussi longtemps que l'Exécuteur continuerait de tuer, de faire valoir ses propres lois partout où il se rendait, il ne serait rien d'autre qu'un criminel qu'il fallait éliminer, d'une manière ou d'une autre.

Très bien.

Mais alors pourquoi est-ce que Weatherbee éprouvait de tels doutes à l'idée de faire mordre la poussière à l'homme en noir ? Pourquoi tant d'ambivalence dans ses sentiments ?

À ces questions, il n'avait pour l'instant aucune réponse à apporter. Mieux valait cesser d'y penser. D'autant que son esprit avait des préoccupations plus urgentes.

Sans qu'il sache trop pourquoi, il était possédé par le besoin impérieux d'arriver sur le champ de bataille avant les hommes en uniforme et les équipes de la SWAT, qui feraient disparaître tous les

indices dans leur zèle agressif à vouloir mettre le grappin sur l'Exécuteur. Si Manny Ingénito avait été flingué par un imposteur, ce que soupçonnait Weatherbee, Tarantella pouvait aussi bien figurer sur sa liste. Avant de perdre encore un temps précieux à traquer des ombres, Weatherbee voulait savoir si Bolan était oui ou non en ville.

Il connaissait bien les habitudes des patrouilles de South Hill, et il savait que les voitures viendraient du nord et de l'est. Accélération, il réfléchit aux petites rues qu'il lui faudrait emprunter pour arriver derrière chez l'Araignée, et ce avant la cavalerie.

Il devait se mettre à la place de Bolan, et penser comme lui – à condition qu'une telle prouesse soit possible. Si Bolan se trouvait bien chez Tarantella, s'il était vivant, il entendrait les sirènes, il saurait que la police allait bloquer les principales avenues. Alors, il essaierait d'abord de s'éclipser par l'arrière... et avec un peu de chance, Al Weatherbee se trouverait là pour l'y attendre. Exactement comme dans les films.

Tenant le volant de la main gauche, Weatherbee se pencha vers le siège passager pour caresser le Smith & Wesson. Sa présence et son contact le rassuraient. Conscient qu'il allait au-devant d'une véritable armée de mafieux équipés d'armes automatiques, Weatherbee savait à quelle sorte de danger il s'exposait. Il en avait l'habitude. Pour un peu, il aurait trouvé la perspective plutôt agréable. Il ne put toutefois réprimer un léger frisson d'appréhension lorsqu'il s'engagea dans la rue transversale qu'il guettait, tournant vers l'est et se dirigeant vers le hurlement des sirènes.

Il avait un travail à accomplir.

« Ça n'est pas ton boulot », lui rappela aussitôt la voix d'Alice. Si, ça l'était ! Bolan avait été son affaire depuis le début, et il en serait ainsi jusqu'au moment où le rideau tomberait sur l'un d'eux.

Ce soir, peut-être.

Un craquement, pareil au son d'un lointain feu d'artifice, interrompit le cours de ses pensées. Il ralentit, roulant au point mort pendant un instant, et se pencha pour baisser le volume de son récepteur radio. Une autre rafale d'arme automatique s'éleva dans la nuit, plus distincte cette fois.

Et alors que la voiture de Weatherbee ralentissait encore, pour presque s'arrêter, les échos de détonations moururent. Comme si on venait de fermer une fenêtre à double vitrage, le silence emplissait l'atmosphère, rompu seulement par les sirènes et le bourdonnement régulier du moteur de la Buick.

« Pense comme Bolan, bon sang ! »

Bolan devait avoir une voiture à proximité. Il devait avoir prévu l'intervention de la police, et avait donc évité les rues les plus importantes, leur préférant les petites artères pour sa retraite. S'il était

en mesure de battre en retraite. Si les soldats de Tarantella n'en avaient pas déjà fini avec lui.

Weatherbee repoussa cette pensée. Si Bolan était bien à l'origine de cette fusillade, alors les hommes de l'Araignée n'avaient aucune chance. Il s'agissait peut-être des plus gros bras que Boston ou Manhattan avaient à offrir, mais ça n'étaient pas des soldats. Ils restaient des gorilles, payés pour foutre la trouille à des innocents et, à l'occasion, si on le leur demandait, flinguer telle ou telle personne. Confrontés à un adversaire de la trempe de Bolan, ils ne seraient guère plus que de la chair à canon.

À moins qu'un de ces pourris ait eu un peu de chance.

Weatherbee accéléra, en proie à un sentiment d'urgence d'autant plus vif que les coups de feu semblaient avoir définitivement cessé. Si Bolan se repliait, il aurait vidé les lieux dans quelques secondes. Pour l'intercepter, Weatherbee devait prendre les devants et aller se poster au bon endroit avant qu'il ne soit trop tard.

Il longea le trottoir d'une avenue en courbe, bordée d'arbres et de maisons dont on devinait les silhouettes sombres. Les habitants du coin étaient à l'évidence inconsciente de la guerre qui faisait rage à deux pas de chez eux.

De nouveau, Weatherbee entendit le crépitement d'armes automatiques. Et cette fois, le bruit était si proche qu'il se baissa, d'instinct. Il ne pouvait rien voir, mais il distingua les détonations coupantes de deux armes – un P.M. et un fusil d'assaut. Ils étaient justes au coin...

Alors que Weatherbee s'emparait de son Smith & Wesson, une Camaro déboucha du carrefour dans un rugissement de moteur et un nuage de gomme brûlée, juste devant lui, l'aveuglant de ses phares. Dans un éclair, le véhicule le croisa et disparut. Il n'avait pas eu le temps de jeter un coup d'œil à la plaque de la Camaro, juste d'entrevoir le profil du conducteur. Ça n'était pas l'Exécuteur. Il l'aurait reconnu dans n'importe quelles circonstances, de jour comme de nuit. Bolan était en lui, dans chaque fibre de son corps, et il ne pouvait pas plus se débarrasser de son image qu'il ne pouvait oublier les traits de sa femme ou du fils qu'ils avaient perdu au Viêt-Nam.

Prudemment, il tourna au coin, le Magnum à la main, le doigt enroulé autour de la détente. Le conducteur de la Camaro n'était donc pas Bolan, mais plus sûrement un flingueur dont la cible n'était autre que Bolan. Un des pourris de Tarantella, peut-être... ou quelqu'un d'autre.

Weatherbee songea à l'assassinat de Manny Ingenito et il se demanda si la silhouette qu'il avait entrevue dans la Camaro appartenait à l'hypothétique imposteur. Mais avant qu'il ait pu se décider à faire demi-tour pour prendre l'autre en chasse, les phares de

sa voiture tombèrent sur une silhouette allongée, celle d'un homme entièrement vêtu de noir. Il entrevit des reflets pourpres. Bon Dieu, tout ce sang... Sans plus attendre, il stoppa net la Buick et sortit du véhicule, les jambes flageolantes.

Il tenait le Magnum devant lui, prêt à faire feu au moindre mouvement de Bolan. Le temps qu'il ait atteint le trottoir, toutefois, il put voir que le soldat n'était pas en état d'aller où que ce soit. S'il était encore en vie, il était salement amoché ; entre le choc et tout le sang qu'il avait perdu, il risquait même d'y passer avant l'arrivée de la police. Sans relâcher sa vigilance, Weatherbee fit le tour de la silhouette prostrée et saisit l'Uzi de Bolan.

Car c'était bien de Bolan qu'il s'agissait. Aucun doute n'était plus permis.

Le souffle du soldat n'était qu'une vibration rauque et laborieuse. La pensée traversa Weatherbee qu'il devait en finir maintenant. Une balle, une seule, entre les yeux ferait l'affaire, qui mettrait un terme à l'emprise que Bolan avait sur lui. Et d'une certaine manière, il rendrait service à celui qui agonisait devant lui.

Baissant le canon de son Smith & Wesson, Weatherbee s'interrogeait quand Bolan bougea légèrement, gémit... et ouvrit les yeux. Quelque chose, alors, passa entre eux, comme un courant que Weatherbee ne parvint pas à identifier, mais qui le troubla. Sans plus y penser, il rangea le Magnum dans son holster, à l'épaule, et s'agenouilla afin d'examiner les blessures du soldat.

Il survivrait. Il y avait moins de sang que Weatherbee ne l'avait imaginé. Et les blessures ne concernaient aucun organe vital. S'il amenait à temps le soldat dans un hôpital...

Bon Dieu, qu'est-ce que c'était que ça, encore ? Il n'allait quand même pas secourir l'Exécuteur, l'aider à échapper à la loi ? D'autant que les toubibs, aux urgences, seraient amenés à faire état de ses blessures aux autorités, ainsi qu'ils y étaient obligés, et Bolan se retrouverait avec les menottes aux poignets à la seconde où il sortirait du bloc opératoire.

Dans ce cas, pas de toubibs.

Mais que lui arrivait-il, bordel ? Il devait halluciner, pour imaginer ainsi que la santé du soldat dépendait de lui, était sa responsabilité !

L'instant d'après, le temps d'un flash, Weatherbee trouva la réponse à son problème. Quand il regarda Bolan, ce fut comme si une part de lui-même voyait Tommy, déchiqueté par un obus de mortier viêt-cong, dans les environs de Pleiku. L'homme étendu devant lui était presque du même âge que son fils s'il avait vécu, il ne lui ressemblait physiquement en rien... et pourtant, Weatherbee ressentait comme une impression d'intimité, qui allait plus loin qu'une

simple compréhension des motifs du soldat. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il se sentait lié à Bolan. Un lien qui avait toujours existé, il s'en rendait compte à présent.

Et cela expliquait ses sentiments mêlés, sans aucun doute, la façon dont il était déchiré entre son devoir et un besoin impérieux d'aider l'Exécuteur dans sa fuite.

Mais comment Bolan pouvait-il espérer s'enfuir, quand il était incapable de tenir debout ?

Les lèvres du soldat bougeaient, formant des paroles silencieuses que Weatherbee ne pouvait comprendre. Les mots, de toute façon, n'avaient pas d'importance. L'ancien chef des Homicides avait déjà pris sa décision.

CHAPITRE XVII

Bolan s'assit dans son lit, ou plutôt il essaya, car un formidable élan de douleur l'en empêcha. Il se laissa aller en arrière un instant, les yeux fermés et les dents serrées, le temps pour la vague de souffrance de refluer. Les pires sensations venaient de son côté et de son épaule, mais il avait aussi l'impression qu'on lui pressait un fer chauffé à blanc sur la cuisse, un peu au-dessus du genou.

Avec la douleur, ses pensées se firent plus claires, et Bolan évacua les résidus brumeux des rêves fiévreux dans lesquels il s'était débattu de longues heures pour se concentrer sur le présent. Ici et maintenant. Il connaissait la source de son inconfort ; il se rappelait de façon précise le torrent de balles hostiles qu'il avait essuyé, les projectiles qui claquaient autour de lui. Pourtant, contre toute probabilité, il était vivant... et en proie à des centaines de questions sans réponse.

Pour commencer, où se trouvait-il ? Le fait qu'il ait survécu signifiait que quelqu'un l'avait trouvé, ramassé et emmené. Il avait le vague souvenir qu'on l'aidait à se tenir debout, qu'il passait le bras sur une épaule, mais les images étaient fragmentaires, décousues, sans lien les unes avec les autres. Il avait dû être découvert par la police, car s'il avait eu affaire à des porte-flingues de Tarantella, il aurait été abattu sur-le-champ. Et pourtant, la pièce dans laquelle il se trouvait ne ressemblait en rien à la section pénitentiaire d'un hôpital.

Malgré la semi-obscurité, Bolan pouvait voir des tableaux sur les murs et des rideaux tirés devant la fenêtre, face à son lit. Le mobilier de la chambre donnait une impression de solidité et de confort, les draps qui le couvraient jusqu'à la taille avaient un imprimé fleuri et le dessus-de-lit avait dû être brodé à la main.

Autant d'agréments qui ne figuraient pas au cahier des charges d'un hôpital. Le guerrier en conclut qu'il se trouvait dans une maison particulière – conclusion qui ne l'apaisa pas pour autant. Car si ses hôtes, dont il ignorait tout, lui avaient carrément sauvé la vie, s'ils avaient stoppé ses hémorragies et soigné ses blessures, il n'avait aucun moyen de savoir ce que l'avenir lui réservait. Surtout si ses « bienfaiteurs » se trouvaient dans le camp de Tarantella... ou de son mystérieux pisteur.

La première chose à faire était donc de les identifier, de connaître leurs intentions et de prendre les mesures qui s'imposeraient. S'il se trouvait en posture dangereuse, il devrait gagner du temps jusqu'à ce qu'il ait recouvré ses forces et jugulé la douleur. En plus d'être mal en

point, il était nu. Impossible de s'affirmer dans ces conditions.

Il entreprit de faire le point sur son état, distinguant le simple inconfort physique des blessures causées par les balles et évaluant sa capacité à combattre, au besoin. Étendu sur le lit, il fit jouer chacun de ses bras, chacune de ses jambes, avant de renoncer quand les blessures à l'épaule et à la cuisse lui ordonnèrent de se calmer. La douleur lancinante qu'il ressentait au côté était régulière, rythmée par son pouls.

Le bandage qui lui couvrait l'épaule était irréprochable, professionnel. Il souleva un coin pour essayer d'apercevoir ce qu'il y avait en dessous. On avait nettoyé la plaie et posé quelques points de suture, puis désinfecté toute cette partie. Le fil utilisé pour le recoudre était de celui qu'on pouvait acheter dans le commerce, et lui causerait de nouvelles souffrances quand viendrait le moment de le retirer. Mais il avait déjà connu, et connaîtrait sans doute, bien pire...

Il n'eut pas besoin d'examiner ses autres blessures pour savoir qu'elles avaient connu le même traitement. Au terme d'un sondage prudent, effectué avec sa main valide, il comprit que les balles étaient sorties d'elles-mêmes, ou qu'elles avaient été retirées alors qu'il était inconscient. Étant donné son environnement, qui n'avait vraiment rien à voir avec une clinique ou le cabinet d'un médecin, Bolan avait vraiment hâte de connaître l'identité de ses hôtes.

Comme en réponse à ce souhait, le guerrier entendit des voix qui provenaient de derrière la porte. Deux voix, lui sembla-t-il. Et même s'il ne reconnaissait aucun mot, il crut distinguer une voix masculine et une voix féminine, laquelle était emplie de colère. L'homme et la femme étaient en train de se disputer, d'un ton feutré, sans doute pour ne pas le déranger.

D'instinct, il promena son regard à travers la pièce, cherchant un objet qui pourrait lui tenir lieu d'arme, le cas échéant, mais rien ne faisait l'affaire. Ses hôtes avaient pris soin de neutraliser la pièce – à moins qu'il n'y ait jamais eu rien de dangereux ici. Et à vrai dire, Bolan ne savait trop laquelle de ces hypothèses l'ennuyait le plus : être prisonnier, ou se trouver à la merci d'un bon Samaritain dont la générosité risquait bien de leur être fatale à tous.

Quand il avait affaire à des ennemis, Bolan savait précisément comment agir, la façon d'éliminer le danger et d'évacuer la menace. Les problèmes commençaient quand il devait composer avec ces amis et ces alliés qui, de temps à autre, croisaient son chemin. Il représentait un véritable boulet, pour eux, qui leur apportait la souffrance, voire parfois une mort prématurée.

Un bruit de pas se rapprocha de la chambre. Se laissant aller contre son oreiller, Bolan ferma les yeux et observa entre ses paupières plissées la femme svelte qui venait d'ouvrir la porte. Il n'eut

aucun mal à deviner qu'elle désapprouvait sa présence chez elle, et qu'elle n'avait accepté qu'à contrecœur d'héberger un homme qui apportait le danger, où qu'il aille. Mais avait-elle seulement idée de l'ampleur de ce danger ?

Il n'y avait qu'une façon de le savoir. Bolan ouvrit les yeux. La femme ne tressaillit même pas, elle sembla juste un peu gênée d'avoir été surprise en train de l'examiner. Au lieu de lui parler, elle se tourna vers l'arrière, dans l'encadrement de la porte, et lança :

— Il est réveillé !

Un marmonnement étouffé, celui d'un homme, lui répondit, puis un pas pesant se fit entendre sur la moquette. Une silhouette imposante masqua un instant la lumière, contourna la femme, et une main effleura l'interrupteur qui se trouvait à côté de la porte. Le torrent de lumière artificielle qui se déversa alors fit grimacer le guerrier, mais quand il s'y fut habitué, il sut que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il aurait reconnu le nouvel arrivant n'importe où.

Al Weatherbee.

Le visage anguleux ramena à la surface une foule de souvenirs désordonnés, douloureux pour certains, presque amusants pour d'autres. Weatherbee était le premier inspecteur à avoir rencontré Bolan au tout début de sa guerre, et il avait essayé de le décourager, de le dissuader de recourir à la vengeance. Il ne savait pas – il ne pouvait pas savoir – qu'il était déjà trop tard dès l'instant où le père de Bolan avait pris son vieux revolver dans le placard où il le cachait. Avant même que l'écho de la fusillade fatale ne s'éteigne, avant même que les voisins n'appellent la police, le destin de Mack Bolan était scellé. La guerre était inévitable ; seule sa longévité avait été une surprise.

À présent, le cerveau du guerrier fonctionnait à plein régime, alors qu'il s'efforçait d'éclaircir toutes les possibilités qu'impliquait sa présence au domicile d'un flic. Il n'avait à l'évidence pas été arrêté, ce qui signifiait que Weatherbee abritait Bolan chez lui, le couvrait, pour des raisons connues de lui seul.

— Ça fait un bail, dit le capitaine.

Ce fut tout. Il tira une chaise à côté du lit et la retourna, posant les bras sur le dossier.

— Alors, demanda-t-il, qu'est-ce qui vous ramène au bercail ?

— Vous me croiriez, si je vous disais que je suis en vacances ?

— Non, à moins qu'Ernie Tarantella ne soit votre agent de voyages...

Bolan promena une nouvelle fois son regard sur le décor qui l'entourait. À présent qu'elle était éclairée, la pièce lui parut datée, comme si le temps s'y était figé. Derrière Al Weatherbee, dans un cadre, un jeune gars d'une vingtaine d'années, vêtu d'un uniforme,

souriait à Bolan sur une photo.

— Est-ce que je dois demander un avocat ?

— Pour quoi faire ? répliqua Weatherbee en fronçant les sourcils. Vous n'avez pas été arrêté que je sache. Je suis à la retraite.

— Ah, oui ? Depuis quand ?

— Dix-huit mois.

Sans relever, Bolan observa l'ancien capitaine des Homicides. Que lui voulait-il, exactement ? Quel jeu jouait-il ? Il n'y avait aucune animosité particulière dans ses yeux, pas de trace de folie dans sa voix ou son attitude. S'il voulait Bolan mort, pourquoi avait-il ramené chez lui un fugitif pourchassé avant de soigner ses blessures ? Pourquoi n'avait-il pas laissé Bolan mourir ou être capturé ?

Si le capitaine avait un plan en tête, celui-ci ne passait pas par un meurtre, l'Exécuteur en était persuadé.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda de nouveau Weatherbee.

Un simple mensonge aurait sans doute fait l'affaire, mais l'instinct souffla à Bolan qu'il valait mieux être réglo avec Weatherbee. D'autant que l'homme lui avait sauvé la vie.

— J'ai reçu une invitation.

— Oh ?

Bolan raconta tout à Weatherbee, de façon directe, sans rien lui cacher, depuis Hartford et la guerre Giuliani-Petrosina, en passant par sa rencontre dans l'impasse et la destruction de sa planque, et terminant par les récents événements de Pittsfield. Quand il en eut terminé, Weatherbee garda le silence un instant, le front plissé.

— Vous croyez que quelqu'un s'est mis en tête de régler de vieux comptes ? demanda-t-il enfin.

Le guerrier voulut hausser les épaules, et ses blessures protestèrent aussitôt.

— Possible, dit-il. Sauf qu'il ne reste pas grand monde...

— Foutrement peu, ouais. La plupart de ceux que vous avez épargnés ont déménagé. J'ai même entendu dire que deux d'entre eux étaient entrés dans les ordres.

Souriant, Bolan s'aperçut avec surprise qu'il appréciait la compagnie de Weatherbee.

— On peut avoir affaire à des parents...

— Bien sûr ! Et il ne reste plus qu'à faire la liste des veuves, des orphelins, des oncles, des tantes, des cousins germains... Avec ça, il y a de quoi remplir un annuaire téléphonique.

— L'un d'eux peut avoir des motifs bien précis, et bénéficier de relations, de facilités diverses...

Weatherbee secoua la tête.

— Non, vraiment, ça fait un terrain d'investigation trop vaste. On

n'a aucune chance de les trouver.

Vaguement étonné, Bolan s'aperçut que son ancien adversaire avait parlé comme s'ils coopéraient.

— Je crois qu'il est possible de délimiter le terrain, avança-t-il prudemment.

— Comment ça ?

— La carte de visite. Je crois qu'il y a un rapport avec la Triangle.

— La bande de Laurenti ? Pourquoi pas ? Je vais devoir aller jeter un coup d'œil aux fichiers pour recueillir des infos sur les survivants.

— C'est possible ?

— Je suis à la retraite, on ne m'a pas excommunié ! répliqua Weatherbee. J'ai encore quelques relations dans le boulot.

Cette fois, Bolan ne put contenir plus longtemps sa curiosité.

— Pourquoi feriez-vous ça ?

Weatherbee parut gêné.

— Pourquoi pas ?

— Vous connaissez les risques auxquels vous vous exposez. Vous vous êtes déjà bien mouillé en aidant un fugitif...

— Peut-être que je leur en veux de m'avoir mis au rancart...

D'un regard, Bolan fit comprendre à Weatherbee que cette explication ne le satisfaisait pas. L'ancien chef des Homicides baissa un instant les yeux sur ses mains, silencieux.

— Disons que j'ai eu du temps pour réfléchir au système, reprit-il. À ce qui marche et ce qui ne marche pas. Dans votre cas, et celui de votre famille, il a montré ses limites. Pareil pour moi. Pendant que je suis sept jours sur sept pour essayer de garder les rues propres, les institutions pour lesquelles je travaillais se détournaient, s'emmêlaient et faisaient des nœuds. Je ne crois pas que tout soit corrompu. Mais le système a besoin qu'on lui fasse un lavement. Et il n'y a pas besoin d'avoir un doctorat pour comprendre ça.

Weatherbee laissa échapper un petit éclat de rire, qui trahissait un peu d'amertume.

— Peut-être que mes supérieurs ont cru me faire une faveur en me laissant partir. Bon Dieu, qui peut avoir envie de passer sa vie à ramer à contre-courant ? Mais ce boulot vous reste dans le sang, comme une maladie. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser en le suspendant dans un placard, avec votre uniforme... Je ne sais pas si tout cela a un sens pour vous, mais c'est comme ça que je ressens les choses. Et c'est pour ça que vous êtes ici.

Bolan reçut le message cinq sur cinq. Ce gars parlait de dévouement, pas de mission ou d'uniforme. C'était d'un idéal qu'il était question. La justice. La loi et l'ordre. Le devoir. Et cela avait tout à fait un sens pour Bolan. D'une certaine manière, l'Exécuteur n'avait jamais quitté l'uniforme qu'il portait au Viêt-Nam.

Le visage souriant qui se trouvait derrière Al Weatherbee capta de nouveau l'attention de Bolan, qui désigna la photo d'un mouvement de menton.

— Votre fils.

L'autre n'eut pas besoin de tourner la tête pour comprendre de qui il était question.

— Il était dans les Marines. Un obus de mortier Viêt-cong l'a tué du côté de Pleiku.

— Plein de gars bien ont payé très cher le voyage là-bas.

Se levant, Weatherbee alla remettre la chaise à sa place, près de la fenêtre, et il contempla un instant la photo de son fils. Il tendit la main vers le cliché, comme s'il voulait le toucher, puis se ravisa.

— Vous avez besoin de repos, dit-il d'une voix légèrement rauque. Vous avez perdu beaucoup de sang. Je n'étais pas sûr que vous vous en sortiriez.

— Qui m'a recousu ?

— Alice, répondit Weatherbee en désignant la porte ouverte. Elle a été infirmière, autrefois...

— Vous la remercirez pour moi.

— C'est vous qui vous en chargerez. Je dois vous dire qu'elle n'est pas trop enchantée de vous avoir ici. Nous avons eu quelques échanges musclés à votre propos. Mais elle changera d'avis. Il faut juste lui donner le temps.

— Et moi, j'en ai pour combien de temps ?

— Eh bien, je dirais au moins une semaine. Peut-être plus.

C'était trop, bien sûr. Pourtant, le guerrier se garda bien d'exprimer ses réserves. Son hôte se trouvait à présent dans l'encadrement de la porte, et il s'apprêtait à actionner l'interrupteur qui ramènerait Bolan dans le monde sombre du sommeil et des rêves agités.

— Je repasserai pour vous apporter à manger. Vous devez dormir, maintenant, et reconstituer vos forces.

L'instant d'après, Weatherbee avait disparu et fermé la porte derrière lui, laissant Bolan dans l'obscurité. Quoique épuisé par la conversation qu'il venait de soutenir, il lutta un instant avant de sombrer dans le sommeil. Il éprouvait un certain sentiment de sécurité... tout en sachant qu'il ne devait pas s'y fier. Il n'était pas en sécurité avec Weatherbee – lequel, de même que sa femme, ne serait pas non plus en sécurité tant que l'Exécuteur se trouverait sous leur toit.

L'ancien policier avait pourtant reconnu les risques, il en avait estimé l'importance avant de faire son choix. Car maintenant, il était du côté de Mack Bolan. Et il ne trahirait pas le guerrier, au profit de la police ou des pourris qu'il combattait.

Et c'était suffisant pour l'instant. Cela devrait faire l'affaire.

Au moment de plonger dans le sommeil, Bolan se laissa porter vers des jungles au sein desquelles coulaient des rivières rouges de sang, des jungles peuplées d'ombres menaçantes qui le poursuivaient. Des ombres qui n'étaient autres que la sienne.

CHAPITRE XVIII

— Il leur en a fait baver !

— Ça n'est rien, affirma Pappas. Sans les patrouilles pour le déranger, il aurait fait tomber la maison.

Lawrence observa les hommes des services de secours tirer un autre corps à travers ce qui restait des baies vitrées donnant sur le patio d'Ernie Tarantella. La rangée de cadavres s'allongeait : déjà huit macchabées, et il devait y en avoir d'autres à l'intérieur de la maison, ou éparpillés dans la propriété. Ils fouilleraient les lieux un peu plus en profondeur quand Pappas aurait reçu les hommes supplémentaires qu'il avait demandés. D'ici là, ils devraient s'en tenir à la maison. Et attendre.

— Après ce qui est arrivé à Ingenito, on aurait pu croire qu'ils se seraient préparés à sa visite, observa Lawrence.

— Ils l'étaient. Enfin, ils devaient le croire, ces cons.

John Pappas jeta un coup d'œil écœuré vers l'alignement de corps.

— Mais je me demande comment on prépare une visite de Bolan...

Lawrence secoua la tête et se tourna pour regarder au-delà de la pelouse, en direction des arbres qui délimitaient la propriété de Tarantella. D'où il se trouvait, l'allée était invisible, mais Lawrence l'avait très précisément localisée ; il savait où elle rejoignait les rues voisines.

— Je dirai qu'il est arrivé par-là, sur leur flanc, expliqua-t-il en désignant les arbres. Au premier bruit de sirène, il était dehors et se tirait en empruntant le même chemin qu'à l'aller. Il a pu garer sa bagnole dans une des rues qui se trouvent par-là, à moins d'une minute à pied.

Le capitaine acquiesça avec un air las.

— Ouais, ça colle.

— J'ai chargé deux hommes de vérifier toutes les bagnoles du coin, au cas où. Jusqu'à présent, ils ont trouvé une voiture de location qui ne dit rien à personne dans le voisinage. Le problème, c'est que tous les gens ne sont pas chez eux. On ne sera sûrs de nous que lorsqu'on aura interrogé tout le monde et qu'on aura cherché la voiture dans les fichiers de l'agence de location.

— Creusez ça, dit Pappas. C'est mince, mais on n'a rien d'autre.

Il se tourna vers Lawrence, plissant les yeux dans la lumière du

petit matin.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que notre gars s'est tiré à pied ?

Le sergent haussa les épaules.

— Je ne... rien. En fait, deux des personnes qui ont appelé le commissariat pour signaler la fusillade habitaient de l'autre côté de l'allée. Les chances sont minces, bien sûr, mais si Tarantella avait des flingueurs pour surveiller le voisinage de sa propriété, ils se pourraient qu'ils aient repéré Bolan et l'aient intercepté avant qu'il ait pu rejoindre sa voiture.

— Vos témoins ont dû entendre le remake de Waterloo qui avait lieu chez Ernie.

— Non, monsieur. Ils jurent que ça pétaradait sec, comme des mitrailleuses lourdes, et que c'était presque dans leur jardin. Les autres coups de feu ne les ont même pas réveillés.

John Pappas se renfrogna et secoua la tête.

— Ça serait trop beau ! Bon sang, si notre gus s'en est sorti, où est-il ? On ne paume pas un arsenal ambulant dans un quartier pareil.

— On travaille là-dessus, répondit Lawrence. Les deux hommes de patrouille ont trouvé porte close dans certaines maisons, comme je vous l'ai dit, et il se pourrait que Bolan se planque dans l'une d'elles. Nous avons besoin de renforts, avant toute chose...

— Ils arrivent, ils arrivent.

Le capitaine, soudain, pensa à quelque chose.

— Et si vous passiez un coup de fil à Weatherbee ? suggéra-t-il à Lawrence. J'aimerais bien qu'il vienne jeter un coup d'œil à ce qui s'est passé ici, pendant que tout est encore frais.

Le sergent dut cacher son mépris et contenir la vague d'irritation qui monta aussitôt en lui.

— Vous pensez qu'il pourrait vous apprendre quelque chose de plus que les gars du labo ?

— Ça ne me surprendrait pas, affirma Pappas.

Il observa Lawrence et ajouta :

— Il sait comment Bolan réfléchit et quel regard il jette sur les choses. Si Bolan a dû abandonner sa voiture, comme vous le pensez, Al aura sûrement une idée de l'endroit où notre gars a pu se planquer.

— J'ai dit que c'était une possibilité...

— Eh bien, c'est une possibilité, d'accord ? Et c'est toujours mieux que le ramassis de rien du tout dont on a dû se contenter jusqu'à maintenant. Je veux que Al se pointe ici pendant qu'il y a peut-être encore des choses à voir...

— Qu'est-ce qu'il a ? Des dons de médium ?

— Non, fit le capitaine d'un ton tranchant. C'est juste un flic qui a près de trente ans d'expérience à son actif et qui connaît notre gars comme personne. Maintenant, ça suffit, Lawrence ! Vous allez

m'appeler Weatherbee.

— Bien, monsieur.

« Bon Dieu ! songea Lawrence. Quand est-ce que tu seras assez malin pour garder tes opinions pour toi ? »

Rageur, il se détourna de Pappas, bien décidé à ne pas se compromettre plus en affichant son dégoût. Le capitaine voulait Weatherbee ? Eh bien, il l'aurait ! Après tout, ça ne portait pas à conséquence de sortir le vieux de son lit et de le laisser faire l'intéressant. Le temps qu'il arrive sur place, les experts auraient fini leur boulot.

Mais quand même, ça énervait Frank Lawrence.

Dans le monde des affaires, dans celui du sport, on éliminait les losers. Dans les gouvernements, les éléments les moins performants étaient relevés de leurs fonctions. Mais chez les flics, ils étaient pieusement conservés sur un piédestal, considérés comme des experts et respectés en tant que tels, même si leur soi-disant expertise n'avait entraîné que problèmes et échecs. Des minables de ce genre, il y en avait partout, qui revendaient leur « savoir » aux chefs de la police, aux comités régionaux du Congrès et aux médias. Et le public gobait tout, sans paraître se rendre compte qu'on le roulait.

On avait vraiment attendu trop longtemps pour mettre Weatherbee sur la touche. Et alors que c'était enfin le cas, voilà qu'on venait de nouveau lui renifler le derrière et lui demander son opinion. C'était stupide, voire suicidaire. Jamais on n'avait demandé son opinion à Lawrence – et on ne le ferait pas tant qu'il porterait les galons de sergent.

Mais bientôt, très bientôt, le sergent Lawrence aurait arrêté l'Exécuteur, il l'aurait descendu et mis un terme à sa guerre. Lawrence devait cela aux citoyens qui lui payaient son salaire, il le devait à ces abrutis de la hiérarchie qui ne l'écoutaient pas. Mais par-dessus tout, il se le devait à lui-même.

À Frank Laurenti Jr.

Il avait changé son nom avant de s'engager dans l'armée, pour des raisons de sécurité, grâce à l'aide d'un ami de son père. Des antécédents militaires ne pouvaient pas faire de mal, quel que soit le but du jeune Francesco dans la vie, mais la paperasserie – certificat de naissance, permis de conduire... – risquait de tout gâcher avant même qu'il n'ait pris un nouveau départ. Certains représentants du gouvernement et des médias pouvaient se montrer très vindicatifs. S'ils mettaient le nez dans les affaires de Frank Laurenti, ils s'intéresseraient très vite à sa famille, examinant leur vie au microscope afin de détecter la moindre trace de souillure.

La mère de Francesco avait supporté beaucoup, mais quand son mari s'était fait descendre en pleine rue, elle était au bout du rouleau.

La lumière qui vacillait encore dans son regard s'était éteinte. Durant les huit derniers mois de sa vie, elle semblait absente, évoluant dans une espèce de monde imaginaire. Il lui arrivait de s'asseoir et de regarder dans le vide, tremblante, soupirant pour elle-même. Le chauffeur du taxi avait juré qu'elle parlait toute seule quand elle était venue se jeter sous les roues de sa voiture, cet après-midi-là, en plein trafic. Frank l'avait cru, et il avait laissé vivre le chauffeur.

L'armée avait appris au jeune Laurenti certaines des mille et une manières qu'il y a de tuer un homme. Âgé de dix-sept ans, la fausse signature de ses parents morts à peine sèche sur ses papiers d'engagement, Frank Lawrence s'était jeté dans le combat avec frénésie, se repaissant du spectacle de la mort et de la violence comme un gourmet nécrophile. Le jeune homme savait alors qu'il passait par une phase nécessaire, qui lui permettait d'éradiquer une partie de l'agressivité et de la frustration qui ne l'avaient pas laissé en paix depuis la mort de son père ; en même temps, il apprenait et se préparait pour la mission de sa vie.

Tuer Mack Bolan. Non parce que son père était innocent – il devait apprendre la vérité par la suite –, mais plutôt pour régler une dette d'honneur vis-à-vis de sa famille. Et puis, surtout, il devait arrêter l'Exécuteur parce que l'existence même de cet homme constituait un affront à la justice. Chaque jour, avec lui, la loi et l'ordre étaient insultés, humiliés.

Frank Lawrence ne voulait même pas entendre parler de ces rumeurs selon lesquelles son gibier travaillerait pour le gouvernement – véritable tueur au service de son pays. De telles choses arrivaient certainement... mais Bolan ? C'était grotesque ! Ce pourri avait tué des milliers de gens, et si aucune de ses victimes n'était blanche comme neige, quelle différence cela faisait-il ? L'homme s'était mis de lui-même au-dessus des lois, au-dessus de la société. Il était devenu un animal solitaire et dangereux. Une menace qu'on devait traquer et éliminer.

Avant qu'on ne le fasse revenir du Viêt-Nam, Frank Lawrence savait ce qu'il avait à faire. Il avait besoin d'un boulot dans lequel il pourrait se rendre utile, tout en continuant de suivre la trace de Bolan et d'attendre le moment où il pourrait enfin en terminer avec cette pourriture. Grâce à son expérience, il n'avait eu aucun mal à se faire engager dans les forces de l'ordre, puis à y mener sa carrière. La police de Pittsfield avait sur Bolan un dossier ouvert en permanence, dans lequel on ajoutait des indices lorsqu'ils se présentaient. Ce dossier était devenu la bible de Lawrence. Il l'avait mémorisé, de la première à la dernière page, ingérant chaque détail de la vie du soldat. Parfois, même, il avait pensé qu'il connaissait mieux Mack Bolan que cet enfoiré ne se connaissait lui-même.

Il le connaissait en tout cas assez pour savoir qu'on ne prenait pas le soldat au piège de la routine. L'Exécuteur était imprévisible, surgissant un jour en Floride, le lendemain à Washington, et le surlendemain à Rome. Si la police et la mafia ne l'avaient jamais eu, c'était à cause de la technique employée. Ils le suivaient à la trace aux quatre coins du monde ; ils étaient toujours derrière lui, sur le point de lui tomber dessus, et ils se cassaient chaque fois les dents sur la porte que l'autre salaud venait de leur fermer à la figure avant de disparaître. Malgré leurs échecs répétés, ils n'avaient jamais changé de méthode.

Lawrence, lui, avait compris qu'on ne chassait pas un homme comme Bolan ; c'était une perte de temps. Au lieu de cela, il fallait provoquer des situations auxquelles l'homme ne pourrait pas résister, déposer des appâts et attendre que l'Exécuteur vienne à vous. Cela pouvait prendre des années – cela avait pris des années –, mais, à la fin, le chasseur le plus patient était récompensé de son obstination.

Bien sûr, durant toutes ces années, Lawrence avait connu des moments de doute, de découragement ; parfois même, il avait cru devenir fou. Une chose, une seule, lui avait permis de tenir : la haine.

Lawrence haïssait Bolan pour de nombreuses raisons. Pour le meurtre de son père, bien sûr, même s'il était compréhensible, d'une certaine manière ; pour le meurtre de sa mère qui, bien que Bolan ne l'ait pas tuée de sa main, avait commencé de mourir le jour où elle avait appris ce qui s'était passé sur Commerce Street. Par-dessus tout, il haïssait Bolan pour l'avoir obligé, alors qu'il était encore enfant, à affronter la vérité à propos des « affaires » de son père et des relations que celui-ci entretenait avec le monde du crime. Combien de temps Lawrence aurait-il vécu dans une bienheureuse ignorance, avant que le vieil homme ne soit inculpé, ou qu'un fouille-merde de journaliste n'ait vent que quelque chose ne tournait pas rond du côté de la Triangle Finance ? Peu importait. S'il lui avait été possible de nourrir quelques illusions durant son adolescence et de révéler son père comme un jeune garçon le devrait, au lieu de se cacher le visage de honte, la face de son existence en aurait été changée.

Après des années de projets et prévisions en tout genre, des années de patience, l'opportunité tant attendue s'était présentée à Hartford. Il lui aurait été difficile de résister à la perspective d'une bataille, à portée de la main. Et de fait, il n'avait pas résisté. Il s'était montré à Hartford, s'était jeté sur l'appât du Chasseur et l'avait suivi jusqu'à Pittsfield.

La première surprise, pour Lawrence, avait été la disparition de Bolan sur la pelouse de Fisher Drive. Il avait vu de ses propres yeux que l'autre salaud avait été touché. Il avait vu les volées de balles, le sang, la façon dont il s'écroulait sous l'impact. Les patrouilleurs

auraient dû le trouver là, baignant dans son sang, mais ils n'avaient rien trouvé.

Bien que sévèrement touché, sans aucun doute, l'Exécuteur avait disparu. Pour le Chasseur, qu'il ait laissé sa voiture de location derrière lui ne faisait aucune différence. Le fait que Bolan se soit taillé à pied ajoutait encore au mystère. Il aurait dû laisser derrière lui une trace de sang que même un enfant aurait pu suivre. On aurait même déjà dû avoir retrouvé son cadavre, en travers d'une haie.

Sauf qu'ils ne l'avaient toujours pas retrouvé... et cela ne pouvait signifier qu'une chose : on l'avait aidé. Cet enfoiré avait un allié, quelque part, qui avait eu pitié de lui – ou qui l'avait attendu là depuis le début.

Les Homicides avaient pourtant fouillé de fond en comble du côté de sa famille, remontant jusqu'à sa naissance. Y avait-il un cousin planqué quelque part dans les environs, prêt à apporter son aide à Bolan quand il en aurait besoin ? Ou un ami de ses parents, peut-être, qui se souvenait encore du bon vieux temps ?

Frank Lawrence savait que l'autre ordure avait un frère, lequel demeurait introuvable. Diverses rumeurs circulaient à son propos, sans réel fondement. Si ce frère était toujours bien en vie, quelqu'un devait le savoir. S'il était à Pittsfield, il y avait sûrement moyen de mettre la main dessus. Le Chasseur n'arrivait pas à croire qu'il se trouvait aux prises avec deux Bolan, maintenant, mais il ne pouvait pas se permettre de négliger la moindre hypothèse.

Quoi qu'il ait à faire, quels que soient les sacrifices qu'il lui faille consentir, il était prêt à aller jusqu'au bout. Lawrence ne connaîtrait pas le repos tant qu'il ne se tiendrait pas au-dessus du cadavre du soldat, tant qu'il ne lui aurait pris lui-même le pouls pour s'assurer de sa mort. Il n'avait vécu que pour cela. Rien d'autre n'avait d'importance. Et puis, s'il n'était pas mort, le grand fumier, il était encore temps de lui apprendre de la main de qui il crevait et que, en tuant le père, il avait, des années auparavant, programmé sa propre mort !

CHAPITRE XIX

Bolan effectuait sa gymnastique avec précaution. Il avait d'abord épargné le plus possible son épaule blessée, pour augmenter peu à peu le rythme de ses tractions sur les bras, jusqu'à ce qu'il ait atteint les limites de son endurance. Les mâchoires crispées sous la douleur, le torse couvert de sueur, il repoussa ces limites et obligea ses muscles tétanisés à lui obéir. Quand il commença à faiblir, il changea de position, roula sur le dos, et entreprit d'effectuer des « redressements assis » pour augmenter le tonus des muscles de son côté blessé.

Dix jours s'étaient écoulés depuis qu'il s'était réveillé chez les Weatherbee ; trois jours depuis qu'Alice Weatherbee l'avait débarrassé de ses points de suture. L'opération avait été douloureuse, et la malheureuse avait même manqué se trouver mal dès le début, quand la jambe recousue de Bolan avait commencé de saigner. Mais lorsqu'il lui avait proposé de se charger lui-même du travail, elle s'était mise en colère. D'un geste impatient, elle avait repoussé ses mains pour terminer elle-même sa tâche, avec détermination. Et quand elle avait eu achevé de refaire les pansements et s'apprêtait à quitter la chambre, le guerrier solitaire avait eu la surprise de découvrir un sourire hésitant sur les lèvres d'Alice Weatherbee. Ce qui ne l'avait d'ailleurs pas empêchée d'être très stricte et d'exiger de lui qu'il se repose et laisse à ses chairs le temps de cicatriser.

Le matin suivant, pourtant, il avait commencé ses exercices. Il savait qu'elle serait contrariée en apprenant qu'il lui avait désobéi ; il savait aussi qu'il avait le temps contre lui. Il ne pourrait pas s'abriter éternellement chez les Weatherbee. Il avait une guerre à mener dans les rues ; son ennemi attendait que l'Exécuteur se montre.

Weatherbee lui avait sauvé la vie. Le guerrier ne cherchait même pas à se convaincre qu'il aurait pu survivre tout seul à l'embuscade dans laquelle il était tombé. Si Weatherbee n'était pas arrivé, Bolan se serait retrouvé confronté à deux options possibles, la mort ou la prison – ce qui revenait au même. Ses ennemis, dans les deux cas, l'auraient vaincu.

Il avait eu droit à un sursis, ni plus ni moins. Et sa mission, elle, demeurait inchangée. Le tueur qui l'avait attiré jusqu'à Pittsfield était toujours là, attendant que sa proie se montre. Dans ses tripes, Bolan sentait que l'autre salaud l'attendrait. L'instinct lui soufflait aussi que le désir de vengeance de l'ennemi n'était pas motivé par l'avidité ou la rage, mais par quelque chose de plus vital, de plus personnel.

Son suiveur menait une guerre, et il agissait probablement de son propre chef. La ruse et la précision de ses actions ne pouvaient être le fait d'un groupe car, en se faisant aider d'une douzaine d'hommes, leur chef aurait multiplié par douze les chances d'erreurs. Alors qu'un type seul et déterminé pouvait accomplir des miracles, s'il avait correctement préparé son coup et avait réuni l'équipement nécessaire.

C'était d'ailleurs le secret du succès de l'Exécuteur – et il n'y avait pas de raisons pour que cette méthode ne réussisse pas à son adversaire. Celui-ci était un solitaire, entièrement dévoué à sa mission et conduit par une rage intérieure que Bolan ne connaissait que trop pour en avoir fait lui-même l'expérience.

Au début, il avait cru que le conducteur de la Camaro était un des flingueurs de Tarantella, une sentinelle chargée de surveiller le périmètre de la propriété ; et puis, Bolan avait révisé ce jugement. Si le tueur avait été en mesure de prévoir ses mouvements à Hartford, de disposer des explosifs dans sa planque et de l'envoyer vers un autre champ de bataille, alors il devait être tout aussi capable de le suivre à la trace dans Pittsfield. Ces derniers jours, Bolan avait acquis la conviction que son tête-à-tête avec la mort n'avait pas été organisé par un obscur flingueur de Tarantella, mais par son mystérieux pisteur.

Tout collait. Manny Ingenito avait été descendu par un imposteur, malin et adroit, qui voulait le nom de Bolan en première page des journaux et sur les ondes de la police. Et c'était le même bonhomme qui s'était garé sur le chemin qu'emprunterait Bolan pour quitter le stand de tir de Tarantella, prêt à lui tomber dessus dès qu'il se montrerait.

L'homme voulait la mort de Bolan, c'était sûr. Mais plus important encore, il voulait que cette mort survienne à Pittsfield, pour des raisons symboliques ou pour exorciser des démons dont il avait seul le secret. D'une manière ou d'une autre, tout était lié à la Triangle Finance. Il manquait à Bolan quelques pièces pour compléter le puzzle.

Le guerrier n'avait pas vu une arme depuis qu'il avait émergé de ses rêves fiévreux, dix jours plus tôt. Il savait pourtant qu'il était armé quand Weatherbee l'avait trouvé ; il y avait aussi du matériel de soutien dans le coffre de sa voiture de location. Mais, à l'heure qu'il était, celle-ci était évidemment entre les mains de la police. Le temps venu, il devrait demander à Weatherbee où se trouvaient ses armes.

Le moment venu.

Épuisé par les mouvements qu'il venait d'effectuer, Bolan mesura avec dépit l'étendue du travail qu'il lui restait à accomplir avant d'être en mesure d'affronter son ennemi. Le tueur devait l'attendre, de même que la plupart des flics de Pittsfield ; sans parler des soldats de Girrardi, auxquels la mafia avait peut-être adjoint des renforts venus

de Boston ou de New York. Cela faisait beaucoup de monde. Une armée contre un homme seul. Mais Bolan devait relever le défi, il n'avait pas le choix.

Le moment venu.

Mais pas aujourd'hui, en tout cas. Pas encore.

Un bruit de pas, étouffé par la moquette qui couvrait le sol du couloir, lui parvint à travers la porte. Immobile, Bolan tendit l'oreille. Il devait s'agir de Weatherbee ou d'Alice, venus prendre de ses nouvelles. Malgré quelques signes récents de détente, et des fêlures dans le masque de réprobation qu'elle arborait, Bolan savait qu'elle accueillerait son départ avec soulagement. Pour ce qui concernait Al Weatherbee, il ne s'était pas encore fait d'idée.

Déterminé à ne pas être surpris en plein relâchement, Bolan commença une nouvelle série de redressements, grimaçant sous la douleur. Les chairs en voie de cicatrisation semblaient tenir le coup, et il comprit qu'il s'en sortirait.

L'ironie de sa condition fit presque sourire Bolan. Des étrangers l'avaient soigné, tout en sachant qu'il irait de nouveau risquer sa vie aussitôt qu'il le pourrait. Cela faisait penser aux soins qu'on prodiguait à certains condamnés à mort pour les maintenir en parfaite santé jusqu'au jour de leur exécution.

Bientôt, ce serait au tour de Bolan de passer en jugement, et il comptait bien être prêt pour l'occasion. S'il perdait, ce ne serait pas par manque de préparation. S'il perdait, il aurait fait de son mieux.

Il attendait avec impatience sa confrontation finale avec le tueur. Il avait hâte de voir arriver ce face-à-face qui marquerait la conclusion de leur guerre privée.

Le moment venu.

Quand il serait prêt.

Bientôt.

Derrière la porte de la chambre, Al Weatherbee écoutait. Il entendait le souffle bruyant du guerrier et devinait que celui-ci était en train de s'entraîner pour recouvrer la force et la résistance dont dix jours passés au lit avaient eu raison. Bolan serait bientôt prêt à reprendre sa guerre.

Les bruits cessèrent, et Weatherbee recula dans le couloir, embarrassé d'avoir ainsi épié son invité. Il était chez lui, pourtant... Mais Bolan, malgré les circonstances extraordinaires, avait dressé un mur de solitude autour de lui, et chaque fois qu'il tentait de percer ce mur, Weatherbee avait l'impression de vouloir s'insinuer dans l'âme du guerrier.

Ils avaient quand même un peu parlé, ces derniers jours. Ils avaient évoqué le Viêt-Nam, le premier blitz de Bolan, la carrière de

Weatherbee. Et tout ça, dans la chambre de Tommy. Weatherbee savait que la confusion de ses sentiments provenait en partie de là, de voir cette pièce de nouveau occupée, même pour un temps très court. Il était presque tenté de faire comme si Tommy était revenu et avait échappé à cet obus de mortier, au Viêt-Nam. Sauf que Tommy ne reviendrait jamais. Et faire de Mack Bolan un substitut était une folie.

Il s'arrêta devant le miroir qui se trouvait dans le couloir, observa son visage, ses cheveux, et comprit qu'on ne pouvait pas ressusciter le passé. Il ne pourrait pas plus faire revivre son fils ou sa carrière que Bolan ne pouvait espérer retrouver sa famille assassinée. Et quel que soit leur avenir, aucun d'eux n'avait la possibilité de revenir sur ce qui s'était passé.

Il adressa une grimace à son reflet et poursuivit son chemin jusqu'à la cuisine, guidé par l'odeur des œufs et du bacon. Comme toujours, Alice l'entendit arriver, et elle lui adressa cette expression narquoise qui avait depuis quelque temps remplacé son sourire.

— Il est réveillé ?

— Il fait de l'exercice. Bon sang, je ne sais pas comment il s'en sort !

Alice fronça les sourcils et secoua la tête.

— Il devrait être plus prudent. Il risque de rouvrir ses blessures.

Weatherbee ne put réprimer un sourire en constatant, une fois de plus, combien l'attitude d'Alice vis-à-vis de Bolan avait changé. Sa présence chez eux la contrariait toujours autant, mais Weatherbee se rendait compte qu'elle se montrait plus chaleureuse avec lui ; elle le considérait sous un jour différent, presque avec sympathie. Bien sûr, elle serait contente de le voir enfin partir, et pourtant...

— Je suppose qu'il n'y a aucune chance pour qu'ils l'oublient, observa-t-elle.

— Non.

Weatherbee n'avait pas besoin de demander qui ce « ils » désignait. L'attention que le guerrier avait focalisée sur lui aurait eu de quoi satisfaire la plus vaniteuse des stars. Après dix jours sans fait nouveau, la presse locale avançait l'hypothèse de sa disparition du coin, mais les hommes de Pappas demeuraient en alerte. Et tous les pourris de Girrardi étaient prêts, eux aussi, à passer à l'action dès l'instant où Bolan se montrerait. Non, il n'y avait pas la moindre chance pour que l'un ou l'autre camp oublie l'Exécuteur. Et, parce que l'on avait si souvent annoncé sa mort, plus personne ne voulait y croire.

Pourtant, ce n'étaient pas les flics ni les mafieux qui inquiétaient le plus Weatherbee. Bien que son invité se soit montré discret sur le sujet, il avait la certitude que quelqu'un était après Bolan, quelqu'un qui travaillait indépendamment de la loi et de la mafia. Ne sachant

trop comment aborder la question avec Bolan, Weatherbee attendait qu'un élément vienne confirmer cette intuition. Mais le temps filait...

— Que vas-tu faire ?

La question, non formulée, avait toujours été là au cours des dix derniers jours ; pourtant, elle le prit par surprise. Il regarda un instant Alice, les sourcils froncés, sachant qu'il devrait avoir une réponse, une solution au problème qui était venu par sa faute envahir leur existence. Le fardeau reposait sur ses seules épaules, il avait eu tout le temps d'y réfléchir, mais...

— Je n'en sais encore rien, répondit-il en toute honnêteté.

Elle ne lui reprocha pas son indécision. Simplement, tandis qu'elle s'affairait devant la cuisinière à gaz, elle observa d'une voix triste :

— Il va devoir nous quitter.

Il fallut un moment à Weatherbee pour comprendre le sens de ses propos. Elle saisissait l'urgence de la mission du guerrier et la nécessité qu'il avait de poursuivre sa croisade contre le mal.

— Il y aurait peut-être une façon de... enfin, quelque chose que nous pourrions faire pour l'aider.

Venant d'Alice, ces paroles étaient totalement inattendues. À aucun moment, il n'avait mesuré combien la situation de Bolan l'avait émue. Un instant, il en resta sans voix.

— Je peux me renseigner, dit-il enfin, sans trop savoir comment Alice allait réagir. Je devrais pouvoir récolter des informations utiles...

Cette fois, elle lui fit face et déclara d'une voix légèrement tremblante :

— Du moment que tu ne prends aucun risque.

— Bien sûr.

— Ça peut être très dangereux.

— Je le sais.

— Alors, sois prudent.

Elle passa les bras autour de sa taille et le tint serré contre elle durant un moment. Puis elle se retourna pour servir les œufs et le bacon.

— Tu l'appelles pour le petit déjeuner ?

— Oui.

Weatherbee fit un détour par sa chambre, et alla prendre le grand sac caché dans le haut de sa penderie. Le sac de marin était lourd, et son contenu cliqueta tandis qu'il le posait par terre. Il y avait là-dedans l'Uzi, des armes de poing, un harnais et les divers accessoires militaires que Bolan portait quand Weatherbee l'avait traîné jusque chez lui. Il savait que le guerrier finirait par réclamer son matériel. Alors, maintenant ou plus tard...

Peu après, il pénétrait dans la chambre de Tommy et déposait le

sac aux pieds de Bolan.

— J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ça.

Dix jours s'étaient écoulés, et Lawrence savait que si l'autre ordure ne refaisait pas surface bientôt, les chances de conclure sa chasse de façon satisfaisante seraient très minces. Pour ne pas dire nulles. Déjà, des articles de journaux annonçaient sur le ton de l'ironie que Bolan avait encore réussi à s'échapper, quittant la ville au nez et à la barbe des autorités. Blessé à mort comme il l'était, cet enfoiré n'avait pas pu franchir les limites de Pittsfield ; mais Lawrence était le seul à connaître ce détail, et il ne pouvait le révéler sans aussitôt attirer les soupçons sur lui.

Les questions demeuraient, pourtant : si Bolan était vivant, où se trouvait-il ? Et s'il était mort, pourquoi n'avait-on pas retrouvé son corps ?

Dans ses tripes, il sentait que Bolan était vivant, qu'il était toujours à Pittsfield, en train de se rétablir, et attendait le moment où il serait de nouveau en état d'affronter son adversaire d'homme à homme.

Mais où se planquait-il, bordel ?

Plus d'une fois, Lawrence avait pensé à la voiture qu'il avait croisée alors qu'il quittait le lieu de la fusillade, certain de laisser derrière lui un Bolan mort ou mourant. Une Buick quatre portes. C'était tout ce qu'il se rappelait. Impossible de retrouver le modèle, l'année, ni même la couleur. Trop soucieux de cacher son visage et de ne pas être identifié, il n'avait pas pu jeter un coup d'œil vers le conducteur de la Buick.

Était-il possible que ce type ait ramassé Bolan ? Est-ce que quelqu'un, à Pittsfield, l'aurait aidé à s'échapper en sachant qui il était ? Quelqu'un recueillerait-il sur le bord de la route un inconnu blessé par balles ?

À ces trois questions, une même réponse : oui.

Lawrence connaissait assez l'histoire de Bolan pour savoir que cette ordure avait été plus d'une fois couvert ou hébergé par des civils. Ici même, à Pittsfield, au tout début de sa guerre, une femme avait aidé Bolan, lui offrant sa maison et Dieu savait quoi encore pour la durée de son blitz. Ce qui était arrivé une fois pouvait très bien se reproduire. Bolan avait pu tomber sur un autre bon Samaritain.

Mais qui ?

Il finirait bien par le savoir. Et pour faire sortir son gibier du terrier dans lequel il s'était réfugié, il avait décidé de mettre le paquet. Quelques nouveaux assassinats, bien choisis, feraient croire que l'Exécuteur était toujours dans le coin. Les habitants, la presse, les flics et la mafia : ils seraient tous sur le pied de guerre. Et l'autre, le

justicier à la con, serait bien obligé de sortir de son trou.

Lawrence se jura que, ce jour-là, le Chasseur serait dans ses pas pour lui asséner le coup fatal.

CHAPITRE XX

— Ça vous va comme cuisson ?

Bolan n'eut pas besoin de jeter un œil au rôti de bœuf. Sa bonne odeur l'avait mis au supplice depuis l'instant où Alice Weatherbee l'avait glissé dans le four.

— C'est parfait.

— Moi, je le préfère saignant, mais Alice fait des histoires pas possible à cause du cholestérol et de tous ces trucs. À croire qu'elle veut me garder vivant le plus longtemps possible...

Bolan sourit. Il se trouvait seul avec Weatherbee. La femme du capitaine s'était rendue à la réunion d'un comité humanitaire auquel elle appartenait, et ce dîner était une des rares occasions que l'Exécuteur avait de parler en tête à tête avec l'homme qui avait assisté aux débuts de sa guerre.

Non que Weatherbee l'ait évité jusque-là. En réalité, il avait été très occupé par diverses courses à faire pour Alice ou son invité, ou encore par ses visites au commissariat. Les inspecteurs qui travaillaient sur le dossier Bolan l'avaient ainsi appelé à trois reprises au cours des quatre derniers jours, à la suite de meurtres, afin qu'il vienne examiner le lieu des crimes, identifier des corps ou jeter un coup d'œil sur certains indices.

Chaque fois, Weatherbee était revenu chez lui distrait et d'humeur peu communicative.

Mais le temps était venu de parler. Après dîner, quand ils en eurent terminé avec la vaisselle et qu'ils se furent attablés devant des cafés copieusement chargés de whiskey irlandais, Bolan alla droit au but.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous m'aidez.

Weatherbee se laissa aller contre le dossier de sa chaise et sirota un instant son café, à la recherche de ses mots.

— Je ne suis pas sûr d'avoir une réponse à vous donner, déclara-t-il enfin. Ce n'était pas prévu, je vous l'ai dit. Quelqu'un a fait savoir que vous étiez de retour, et quand ils m'ont appelé pour avoir un avis, je...

— Comment ça, quelqu'un a fait savoir que j'étais de retour ? Vous étiez au courant ?

Bolan avait l'impression que des sirènes d'alarme s'étaient mises à carillonner dans sa tête.

— Quelqu'un était au courant, oui.

Aussitôt, Bolan se reprocha sa réaction impulsive. Bien sûr ! Prévenir la police devait faire partie du plan de son adversaire.

— Mais vous, vous auriez pu me laisser où j'étais. Ou bien encore me livrer aux flics. Tout aurait été fini.

— Vous pensez bien que j'y ai pensé. Aux deux solutions. C'eût été tellement plus simple ! Bon Dieu, j'aurais été un héros pendant quelques jours... mais qui a encore besoin de héros ?

Weatherbee tournait autour du pot. Bolan décida de ne pas insister, d'autant qu'il avait d'autres problèmes à résoudre, autrement plus urgents.

— On dirait que quelqu'un cherche à enflammer les esprits, en ville...

— Quelqu'un, ouais. Tout le monde pense que c'est vous.

— Sauf vous. Alors, vos impressions ?

— Très pro, très précis. Le gus prépare très bien ses coups et ne rate jamais sa cible.

Le capitaine leva les yeux de sa tasse et grimaça un sourire.

— Enfin, presque.

— Il pourrait y avoir des embrouilles au sein de la Famille, suggéra Bolan.

— Quelle Famille ? Girrardi est seul maître à bord, avec la bénédiction de New York et de Boston. Il a bien eu des problèmes avec les gars de Bogota, mais tout ça n'est pas leur style. Trop subtil. Ils font plutôt dans le carnage à grande échelle, vous voyez ?

Bolan observa un silence songeur.

— On en revient à l'hypothèse d'une affaire personnelle. Et à la Triangle Industrial Finance.

— La carte de visite ?

— C'est tout ce que j'ai. Quand il a su que j'étais à Hartford, notre flingueur aurait pu mettre en scène une douzaine d'incidents différents pour m'appâter. En utilisant cette carte, il cherchait à toucher un nerf bien précis.

— Je dirais qu'il a réussi son coup.

— Peut-être.

Bolan n'avait pas envie de parler maintenant de son drame personnel, si près de chez lui.

— J'ai besoin d'infos sur les survivants de la Triangle.

— Tout ça doit se trouver dans les dossiers. Je me les ferai communiquer cet après-midi, et je vous apporterai une copie sur laquelle nous pourrions travailler.

— Vous avez pris assez de risques comme ça, répliqua Bolan. C'est ma guerre, à présent.

— Pas de problème ! fit l'ancien capitaine en écartant les mains. Je suppose qu'ils ne vous remarqueront pas au commissariat. Ma foi,

ils ne doivent jamais regarder les avis de recherche qui tapissent les murs. Vous avez changé de tête, d'accord. Vous avez pris quelques rides, d'accord. Faudrait quand même pas les prendre pour des cons !

Là, Weatherbee avait marqué un point. S'il n'existait aucune photo récente de Bolan, quelques portraits robots avaient été diffusés, ici et là, qui pour certains se rapprochaient un peu trop de la réalité. Et, depuis qu'ils avaient été réalisés, Bolan n'avait eu ni le goût ni l'opportunité de faire modifier une nouvelle fois ses traits. Les chirurgiens qui accomplissaient discrètement de tels miracles étaient tous en rapports plus ou moins étroits avec le syndicat...

— Qu'est-ce que vous avez en tête ? demanda-t-il.

Le capitaine haussa les épaules.

— Ils m'ont demandé mon avis sur certains points et, pour leur répondre, je vais devoir vérifier de vieilles infos. Je pourrai fouiner dans les dossiers et établir une liste des frères, cousins, et autres, de ceux que vous avez butés.

— C'est mince.

— Peut-être, mais ça peut déboucher sur celui que vous cherchez.

Le silence, entre eux, s'étira durant un moment. Bolan savait exactement ce qu'il devait demander, mais ça ne rendait pas la chose plus facile. À la fin, il se lança.

— Depuis combien de temps êtes-vous à la retraite ?

— Deux ans en octobre. Pourquoi ?

— La curiosité, rien de plus.

— Mon cul ! Vous vous demandez juste si vous avez quelque chose à voir dans mon départ. Vous pensez que quelqu'un a fini par me virer parce que je vous avais laissé échapper.

— Ça m'a traversé l'esprit.

— Eh bien, vous n'avez pas complètement tort... mais pas pour les bonnes raisons. Nous avons reçu un sacré camouflet quand vous vous êtes envolé sans une égratignure après avoir flingué Don Sergio. Pourtant, à aucun moment il n'a été question de purge ou de transfert, comme à la bonne époque.

— Que s'est-il passé, alors ?

— Eh bien, je n'ai pas digéré la chose. J'ai commencé à suivre le moindre de vos mouvements, dans l'attente d'une seconde chance. En fait, j'étais devenu complètement obsédé. Dans d'autres juridictions, on a commencé à me surnommer l'« expert Bolan », et j'ai accepté ça sans moufter. On m'appelait pour examiner des cadavres, pour avoir mon avis sur telle question, et j'aimais ça. Mais à un moment donné, je crois que j'ai perdu le nord... à moins que ce ne soit la foi. En tout cas, j'ai commencé à me demander si vous arrêter était vraiment une bonne chose, et si j'avais même le droit d'essayer.

— Vous faisiez votre boulot.

— Ça n'était plus suffisant. Ce ne sont pas les doutes qui m'ont foutu dedans, c'était ma grande gueule. Vers la fin, ils sont venus me demander mon avis, et j'ai commencé à leur dire ce que je pensais vraiment... ou plutôt à le faire comprendre de façon allusive. Le résultat ne s'est pas fait attendre. On a suggéré en haut lieu que je serais peut-être heureux de renouer avec la vie civile...

Derrière le ton badin, Bolan sentit une profonde amertume, et il comprit que Weatherbee avait déjà fait beaucoup pour lui – peut-être même trop. Le changement qui s'était opéré chez le capitaine ne le surprenait pas vraiment. Des années plus tôt, derrière des apparences rudes, il avait senti un fond de sympathie dans le comportement de Weatherbee. Il avait vu là un reflet de la tristesse que le massacre de la famille Bolan inspirait au policier – rien pourtant qui puisse faire de lui un futur converti à la cause du guerrier solitaire. Cette idée lui déplaisait. Les alliés de l'Exécuteur avaient une fâcheuse tendance à mourir de façon prématurée. Or, il n'avait aucune envie de voir les Weatherbee foudroyés.

— Vous avez déjà fait assez, dit-il. Je ne peux pas vous demander de...

— Vous n'avez rien demandé, répondit l'autre avec un soupçon de colère. Je vous ai fait une offre, et si vous la refusez, je ferai quand même ce que j'ai à faire. Encore un peu de whiskey ?

Bolan regarda son hôte et comprit qu'il ne servait à rien de poursuivre sur le sujet.

— Une goutte, dit-il en hochant la tête.

Et il ajouta :

— Merci.

Pappas l'attendait dans le hall quand il rejoignit le commissariat, et Weatherbee le maudit en silence, tout en se répétant pour la énième fois que rien n'était facile, désormais.

— Qu'est-ce qui t'amène aussi tôt, Al ?

— Je bâche sur un truc, en ce moment, et j'ai besoin d'examiner certains dossiers pour me rafraîchir la mémoire.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Beaucoup de pas grand-chose, en fait. Je me suis dit qu'une petite balade dans le passé me permettrait d'écarter quelques toiles d'araignées.

John Pappas le considéra d'un regard soupçonneux ; ses yeux sombres sondèrent ceux de Weatherbee comme s'il espérait y pêcher des preuves de duperie, les saisir comme une arme et les utiliser. Mais il en fut pour ses frais, et parut mécontent.

— Rien que je puisse entendre ? demanda-t-il.

— Pas encore. Mais si je trouve quoi que ce soit, tu seras le

premier averti...

— Je l'espère. Je l'espère vraiment, Al.

— Tu me connais, John !

— Houais.

Une jolie fille vêtue d'un uniforme bleu marine et portant des galons de sergent leur tournait autour depuis un instant, à la fois gênée de devoir interrompre le chef des Homicides, mais pressée d'attirer son attention. Pappas finit par se tourner vers elle, à contrecœur.

— Oui ?

— Un appel de Hartford, capitaine.

— D'accord.

Pappas glissa un coup d'œil vers Weatherbee.

— Tu me tiendras au courant ?

— Compte sur moi.

Les dossiers dont Weatherbee avait besoin avaient été retirés de la circulation, un peu comme lui, et le retour de Bolan à Pittsfield n'avait apparemment pas justifié qu'on les exhume des archives du sous-sol. Weatherbee fut guidé dans des allées bordées de hautes armoires par un employé aux cheveux trop longs, lequel multipliait les excuses et expliquait que les dossiers seraient entrés sur informatique aussitôt que possible – c'est-à-dire jamais, comme le comprit Weatherbee.

Quand les énormes dossiers eurent été trouvés, il fut conduit jusqu'à une table isolée, agrémentée d'une chaise et d'une petite lampe. L'employé se confondit encore en excuses pour cette installation sommaire, puis disparut.

En se plongeant dans toute cette littérature consacrée à Bolan, Weatherbee eut l'impression de remonter le temps. Les dossiers le ramenèrent loin en arrière, notamment les rapports qui se terminaient par son inimitable signature. Il les feuilleta pendant un long moment au hasard, laissant de vieilles émotions remonter à la surface, avant de se mettre vraiment au travail.

Cinq hommes avaient été abattus devant les locaux de la Triangle en cet après-midi du 22 août. Frank Laurenti, qui dirigeait la petite équipe, avait été le premier à mourir. Il laissait derrière lui une veuve – à présent décédée, selon le dossier –, et un fils, Francesco Jr., dont on ne savait rien. Le comptable de la boîte, Pete Rodriguez, était célibataire au moment de sa mort ; ses parents étaient décédés, mais il avait deux frères dans la région de Pittsfield et une sœur, mariée, à Los Angeles. Eddie Brokaw était chef de bureau, divorcé et ses trois filles vivaient avec leur mère, et son petit ami, à Miami au moment du drame. Le chauffeur, Tommy Erwin, avait laissé une femme et une petite amie, qui s'étaient rencontrées pour la première fois lors des funérailles. Le portier et homme à tout faire, Vinnie Janus, avait été

vu par des informateurs dans de nombreux bars gays de la région, à la recherche d'un compagnon. Vinnie n'avait laissé aucun héritier.

Songeant que cela aurait pu être bien pire, Weatherbee se résigna à examiner les différentes possibilités. Un des frères Rodriguez avait été éliminé durant le blitz de Bolan, et l'autre s'était enfui dans le Michigan, où il purgeait une peine de vingt-cinq ans de prison pour viol, aggravé de coups et blessures. La sœur, elle, n'avait pas jugé bon d'envoyer des fleurs à la mort de Pete, et on pouvait penser qu'elle n'avait pas perdu des années à pourchasser son meurtrier.

Les filles Brokaw – deux d'entre elles, du moins – s'étaient établies avec bonheur en Floride, sans manifester la moindre intention de venger l'ignoble bonhomme qui avait maltraité et insulté leur mère tous les soirs jusqu'au divorce qui les avait libérées. La plus âgée des trois sœurs, Marilyn, ne s'était jamais vraiment remise de la rupture familiale. Alcoolique dès l'adolescence, elle n'avait rien vu venir en cette nuit où un semi-remorque avait pulvérisé la voiture qu'elle venait de recevoir en cadeau pour son diplôme de fin d'année.

Cela laissait le fils de Laurenti. Weatherbee ressentit une désagréable appréhension quand les dossiers refusèrent obstinément de lui livrer les informations d'usage concernant Francesco Jr. Il avait eu le bac à dix-sept ans... et puis il avait disparu de la circulation, sans laisser d'adresse ; visiblement, il n'avait pas déménagé pour aller vivre avec des parents après la mort de sa mère. Rien. Tout se passait comme si la terre avait englouti le fils unique de Frank Laurenti.

Par son métier, Weatherbee avait une certaine expérience des statistiques concernant les disparitions. Si plus de 150 000 personnes disparaissaient ainsi chaque année à travers les États-Unis, le nombre était trompeur. Dans la majorité des cas, on avait affaire à des gens qui se tiraient de leur propre gré – pour échapper à leurs parents, à un mariage raté, aux dettes, à la loi –, et réapparaissaient pour beaucoup sains et saufs dans un laps de temps assez court. Quelques-uns étaient victimes de meurtres, élucidés ou non. Et d'autres encore, les moins nombreux, restaient introuvables pour des raisons inexplicables.

Le jeune Frank Laurenti Jr. aurait pu être un fugueur, mais Al Weatherbee avait la secrète intuition qu'il fallait plutôt le classer dans la minorité des cas mystérieux. Si le garçon avait disparu volontairement, il avait effacé ses traces comme un pro. Et sinon...

Sinon, où Frank Laurenti Jr. se trouvait-il, bon Dieu ?

Cette question tournait encore et encore dans l'esprit de Weatherbee quand il rendit les dossiers à l'employé.

Pour obtenir une réponse, il le savait, il allait devoir se livrer à de nouvelles recherches, sans doute plus délicates encore. Si le gosse était entré dans l'armée, s'il avait été arrêté quelque part aux États-Unis, s'il avait changé de nom ou s'il était allé en prison, il y avait forcément un

rapport le concernant quelque part. Le trouver prendrait du temps, beaucoup de temps – une denrée que Weatherbee possédait en quantité très faible.

Car Bolan n'attendrait plus longtemps avant de passer à l'action. Et alors, ce serait le chaos.

En sortant, il parvint à éviter John Pappas, ses regards soupçonneux et ses questions embarrassantes. Et lorsqu'il se retrouva sur le parking, il s'immobilisa en clignant des yeux, aveuglé par la lumière du soleil. Il vit Frank Lawrence émerger d'une Camaro sombre, garée contre le muret de parpaing blanchi à la chaux. Il lui adressa un petit geste de la main, qui n'engageait à rien, auquel l'autre répondit par un rapide hochement de tête avant de franchir les portes du commissariat.

Le sergent Lawrence ne l'aimait pas beaucoup, songea Weatherbee. Mais pour tout dire, il s'en foutait éperdument. Il jeta un coup d'œil distrait à la voiture du sergent, remarquant qu'on avait remplacé une aile, du côté conducteur. Quelque chose attira son attention. Une subtile différence dans la couleur. L'aile avait été entièrement changée, au lieu d'être réparée chez un carrossier, et la couleur était légèrement différente. Sans qu'il sache trop pourquoi, ce détail l'intrigua.

« Allons bon ! » songea-t-il en s'installant au volant de sa Buick. Que lui importait maintenant les petits problèmes que pouvait connaître Lawrence avec sa voiture ? Secouant la tête, il mit le moteur en marche et songea à un problème autrement plus important, à l'homme le plus recherché des États-Unis qui se trouvait chez lui...

CHAPITRE XXI

Il avait fallu du temps à Lawrence pour assembler toutes les pièces dans son esprit, mais il y était enfin arrivé, et tout collait. Ça paraissait tellement incroyable que personne n'y ait pensé. C'était si évident...

Quelque chose le chiffonnait depuis qu'il avait rejoint le commissariat, quelque chose qui réclamait son attention sans qu'il soit fichu de mettre le doigt dessus. Le fait de croiser Weatherbee, pour commencer, l'avait mis de sale humeur, lui rappelant que Pappas et les autres faisaient encore confiance à ce minable. Au train où allaient les choses, Lawrence ne serait pas surpris d'apprendre qu'ils consultaient des voyantes. Il imaginait Pappas penché sur une boule de cristal, avec des cartes de tarots étalées devant lui, essayant de découvrir l'aura de Bolan ou de communiquer avec une de ses victimes.

John aurait un sacré choc s'il entrait en relation avec les esprits de Manny Ingenito et de son chauffeur, ou de ceux qui étaient tombés sous les balles du Chasseur. Huit cadavres au cours des six derniers jours. Pappas était convaincu que Bolan rôdait encore dans les rues de Pittsfield, abattant ses cibles avec la précision froide d'une machine à tuer. C'était en tout cas ce que Frank Lawrence voulait qu'ils croient tous : l'exécution de Bolan par la mafia, alors, n'aurait rien d'une surprise. Ce serait une conclusion logique à sa guerre.

Seul Lawrence connaîtrait la vérité. Et Bolan, aussi, au moment de laisser échapper son dernier souffle.

À peine Lawrence avait-il franchi les portes du commissariat que Pappas s'était dirigé droit sur lui, des comptes rendus d'appels téléphoniques à la main. Rien que dans la matinée, ils avaient reçu près de soixante coups de fil qui émanaient pour la plupart de citoyens persuadés qu'ils avaient vu Bolan en ville – au volant, marchant sur le trottoir, faisant ses courses dans un magasin ou nageant dans la piscine d'un motel... Une vieille folle avait même affirmé que son beau-fils n'était autre que Mack Bolan.

Pappas avait chargé Lawrence de vérifier chacun de ces appels. Ce serait en pure perte, bien sûr, mais cela lui laissait la possibilité de réfléchir tranquillement, sans la présence envahissante du capitaine. Il savait qu'un détail, quelque part dans sa conscience, cherchait à s'extraire de la masse de ses informations. Un détail décisif, qui résoudrait tout et signifierait pour lui la victoire. Il lui fallait

seulement le repérer au milieu du chaos d'images et de pensées qui encombraient sa mémoire...

Le détail surgit pendant le déjeuner, avec une évidence et une force telles que Lawrence laissa échapper son sandwich au salami. Dans un flash éblouissant, il vit apparaître la solution devant lui, sans qu'il songe même à douter. Tout collait. Et dire que cette solution se trouvait là, devant son nez, depuis tout ce temps.

Al Weatherbee.

Ce vieux croûton était venu traîner de plus en plus souvent au commissariat, ces derniers jours, à tel point qu'on aurait pu croire qu'il avait repris du service. Il posait des questions, fouillait dans les dossiers... à la recherche de quoi ? Alors qu'il était censé être l'« expert Bolan », il se comportait comme un bleu cherchant à accumuler des indices pour sa première grosse affaire. Chaque fois que Pappas lui demandait son opinion sur une question, Weatherbee se mordait la lèvre, secouait la tête, avant de produire une réponse évasive, sans intérêt. Si ce vieil abruti avait l'intention de les aider, on ne pouvait pas dire qu'il y réussissait. Mais s'il voulait des informations pour lui-même ou quelqu'un d'autre – Bolan, par exemple –, les choses devenaient plus claires.

Ce fut la Buick qui agit comme un détonateur, et Lawrence comprit qu'il tenait là le « quelque chose » qui l'avait tourmenté durant toute la matinée. La berline en question ressemblait à des millions d'autres berlines, mais elle ressemblait aussi à la quatre-portes qui était passée près de lui, la nuit où il avait tiré sur Bolan. Et si on ajoutait à ça l'obsession de Weatherbee pour le cas Bolan, son soudain empressement à venir collecter toute sorte d'informations au commissariat, cela faisait un peu trop de coïncidences.

Lawrence savait ce qu'il lui restait à faire.

Il nota le numéro de téléphone de Weatherbee, qui se trouvait dans l'annuaire, et il alla l'appeler depuis une cabine, à quelques pâtés de maisons du commissariat. Il reconnut aussitôt la voix du vieil homme, et ne chercha même pas à déguiser la sienne.

— Allô ?

— J'ai un message pour votre invité.

— Pardon ?

Il y avait une tonalité soupçonneuse dans la voix, qui se fit ensuite prudente pour demander :

— Qui est à l'appareil ?

— Aucune importance. Passe-le-moi.

— Écoutez, vous devez faire erreur...

— C'est toi qui as fait une belle connerie, Al. N'aggrave pas les choses. J'attends...

— Si vous me disiez qui vous...

— Je te parle de la pourriture que tu caches chez toi, Al. Je pourrais aller tout raconter aux flics, ou bien laisser tomber une livre de C-4 dans ta putain de cheminée... mais je préfère parler à Bolan. Alors, tu me le passes, oui ou merde ?

Lawrence pouvait presque voir le vieux en train de réfléchir à ce qui lui arrivait, examinant les options qui s'offraient à lui. Quand il reprit la parole, sa voix était résignée.

— Ne quittez pas.

Il tenait ce salaud. Lawrence le sentait dans ses tripes. Mais rien ne l'avait préparé à la décharge électrique qui le parcourut quand une autre voix, profonde, comme venue d'outre-tombe, se fit entendre sur la ligne.

— Je t'attendais, dit l'ordure.

Le silence était tel que Bolan pensa un instant que son correspondant avait raccroché, satisfait de savoir qu'il se trouvait chez les Weatherbee. Si c'était le cas, ils pouvaient s'attendre à un raid – de flingueurs ou de policiers – d'un instant à l'autre. Et dans tous les cas, ce serait bien pire pour Al et Alice Weatherbee que pour l'Exécuteur.

Mais il entendit bientôt un bruit de respiration à l'autre bout de la ligne. Comme si l'autre avait peur de parler.

— Tu savais que j'appellerais ? demanda-t-il enfin.

— Ça allait de soi.

Bolan ne reconnaissait pas la voix, mais cela ne voulait rien dire. Le type qui appelait le connaissait assez pour avoir retrouvé sa trace ici, comme il l'avait fait à Hartford. Sauf que cette fois, plutôt que de faire parler les explosifs, il appelait. Et pour le guerrier, cela ne signifiait qu'une chose.

— Tu as ma carte, dit l'autre.

— Il y manquait une adresse où te joindre.

— C'était une négligence. On n'a pas eu beaucoup de temps pour causer, l'autre nuit.

— J'ai à peu près compris ce que tu avais à me dire. Mais on peut remettre ça quand tu veux.

— Sur le coup de minuit...

— Ça me va.

— J'espère que tu te sens bien.

— Je n'ai pas à me plaindre.

— Le vieux t'a sauvé.

— C'est un vieil ami, d'une certaine manière. Bon, où ?

— Eh bien, nous allons reprendre les choses à leur

commencement. Tu te souviens de Commerce Street ?

— Le nom ne m'est pas inconnu.

— Je m'en doute. C'est là que tu as fait tes débuts, pas vrai ?

— C'était un endroit comme un autre...

— Et les gars que tu as butés ? Tu te souviens d'eux ? Est-ce que tu te souviens de leurs putains de noms ?

— C'est le tien que j'aimerais connaître.

L'autre gloussa.

— T'inquiète pas pour ça, malin. Tu le connaîtras mon nom. Je vais te le graver sur le bide avant de te faire avaler ton livret de naissance.

— On verra.

— C'est tout vu. T'es déjà un homme mort, mec. T'es trop con pour faire quoi que ce soit contre moi.

— Cette nuit.

— Tu viendras seul ?

— Je ne manquerais ça pour rien au monde !

Bolan raccrocha et se tourna pour faire face à Al Weatherbee. Alice était sortie, et Bolan éprouva un pincement d'appréhension pour elle. Si jamais l'autre enfoiré s'en sortait, Dieu seul savait ce qu'il était capable de faire endurer aux Weatherbee.

— C'est notre homme ? demanda Weatherbee.

Il avait une expression sombre que Bolan ne lui avait jamais vue.

— Bon Dieu, comment a-t-il eu ce numéro ?

— Ne vous inquiétez pas. Il ne l'utilisera plus.

— Il vous a donné rendez-vous, n'est-ce pas ? Où ça ? On va le...

Bolan coupa net Weatherbee dans son élan.

— Cette fois, je travaille en solo. Il me faudrait une voiture...

— Prenez la mienne.

— Pas question, répondit Bolan en secouant la tête. Si les choses tournent mal, il viendra directement ici.

— Putain de merde !

Bolan comprenait la frustration du vieil homme, mais il n'était pas question qu'il compromette plus encore les Weatherbee. Il était d'ailleurs sans doute trop tard. Une fois encore, il songea à ce qui se passerait pour eux si jamais la rencontre de ce soir n'était pas décisive, s'il laissait échapper son tueur.

— Je vais préparer mes affaires, dit-il. Vous me conduirez en ville, pour louer une voiture.

— Vous avez suffisamment récupéré ?

— Il le faudra bien.

— Je vais laisser un mot pour Alice.

— Dites-lui que vous serez de retour dans une heure.

Bolan laissa le capitaine dans la cuisine, une moue renfrognée aux

lèvres, et il se dirigea vers la chambre. Il avait quelques préparatifs à effectuer avant d'aller affronter son ennemi sans visage. Il connaissait le champ de bataille, il avait son idée sur les motivations du tueur, mais il n'aurait les réponses à toutes ses questions que lorsqu'il pourrait regarder son adversaire droit dans les yeux.

L'appel avait ébranlé Weatherbee. Il figurait dans l'annuaire, contrairement à une foule de flics qui préservaient jalousement leur vie privée, mais ce n'était pas dans l'annuaire que l'autre salaud avait repéré Mack Bolan. Non. Le type qui avait appelé était parvenu à les retrouver par d'autres moyens, et il y avait là de quoi foutre la trouille.

Ce pourri avait un gros avantage sur Weatherbee, il possédait une information qui pouvait envoyer l'ancien chef des Homicides en taule. Ou pire encore. Et c'était l'alternative à la prison qui le contrariait le plus.

Si son secret avait été découvert par un autre flic, il aurait eu droit à une approche directe. Un commando aurait fait une descente chez lui, avec fusils d'assaut et mandats d'arrêt, ou, dans le meilleur des cas, un ancien collègue l'aurait rencontré quelque part après les heures de bureau, lui offrant de sages conseils pour se sortir sans trop de casse de cette situation. De toute façon, il n'y aurait pas eu de mystérieux appel téléphonique, et on n'aurait pas demandé à parler à Bolan.

La mafia, elle, n'aurait même pas cherché à parler. Le ban et l'arrière-ban des flingueurs de Tarantella auraient encerclé son pavillon, avec toute l'armurerie nécessaire, massacrant tout ce qu'il y avait de vivant à l'intérieur avant même que les voisins songent à appeler la cavalerie.

Donc, ce n'étaient ni les flics ni la mafia. Il restait la possibilité d'un homme qui aurait suivi Bolan depuis Hartford, peut-être même avant, et qui l'aurait filé jusque chez Weatherbee. Celui-ci se pencha sur le passé récent, s'efforçant de découvrir quelle erreur avait pu les mettre tous en danger de mort. Mais il ne trouva rien. Bolan n'était pas sorti de la maison depuis quinze jours ; il n'y avait pas eu de conversation compromettante au téléphone. Weatherbee, lui, s'était comporté tout à fait normalement avec Pappas et les autres flics des Homicides. Quant à ses voisins et amis, que Weatherbee pouvait compter sur les doigts d'une seule main, pas un n'avait appelé au cours de la dernière quinzaine.

Il songea un instant à Alice, pour décider aussitôt qu'elle ne l'aurait jamais trahi, consciemment ou non. Lorsqu'il travaillait aux Homicides, elle s'était habituée à conserver certains secrets, et elle ne l'aurait pas laissé tomber cette fois.

Alors, comment l'autre salaud avait-il découvert la vérité, bon sang ?

La réponse lui vint par morceaux, voletant dans des coins de son esprit tandis qu'il essayait de la saisir. Un souvenir, déplaisant en soi, mais bien plus significatif qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Si seulement il pouvait mettre le doigt dessus...

La Camaro.

Pourquoi était-ce important ?

L'aile refaite.

Et alors ?

— Bon Dieu !

Alors qu'il se tenait dans la cuisine, un frisson glacé courut dans le dos de Weatherbee et lui colla la chair de poule. Sur l'écran de sa mémoire, il vit Frank Lawrence, la Camaro sombre derrière lui, luisant faiblement, l'aile arrière gauche d'un coloris imperceptiblement différent du reste.

L'Exécuteur avait tiré sur son assaillant avant d'être blessé. Il avait manqué le bonhomme... mais la voiture ?

Frank Lawrence.

Frank Laurenti.

Francesco Laurenti, Jr.

— Bon Dieu !

Weatherbee se dit d'abord qu'il déraillait. Il n'aimait pas le sergent, il ne l'avait jamais aimé, et son animosité lui faisait voir des choses là où il n'y avait rien à voir. À vue de nez, Frank Lawrence ne devait pas avoir plus de trente ans. Quand Bolan avait descendu les pourris de la Triangle Industrial Finance, l'autre aurait eu...

À peu près quinze ans.

Éloigné comme il l'était de la routine quotidienne du commissariat, Weatherbee n'avait évidemment eu aucun moyen de surveiller les déplacements du sergent, mais si Lawrence avait quitté Pittsfield, pour une raison ou une autre, au moment même où Bolan se trouvait à Hartford, il y avait sûrement une trace de son absence quelque part. Et pour trouver cette trace, Weatherbee allait devoir faire jouer ses relations. Jetant un coup d'œil à sa montre, il comprit que le temps lui était compté. Dans quatre heures, l'Exécuteur était censé rencontrer son Némésis. Et pendant ce temps, Weatherbee n'était même pas sûr de pouvoir tomber sur quelqu'un de confiance dans l'équipe de nuit du commissariat.

Pourtant, il devait tenter le coup.

S'il existait quelque part un moyen de prouver sa théorie – ou de prouver qu'il s'était fourvoyé –, il devait le trouver. Et, dans cette histoire, il ne pouvait compter que sur lui-même. Il allait devoir se charger de ce boulot de merde tout seul.

CHAPITRE XXII

Les magasins et les bureaux de Commerce Street fermaient à 18 heures. Les retardataires étaient tous partis vers 20 heures. À 23 h 20, Bolan avait le quartier pour lui.

Ou presque.

Car quelqu'un l'attendait à l'intérieur ou dans les abords immédiats des anciens bureaux de la Triangle Industrial Finance. Quelqu'un qui avait un compte à régler, une rancune qui ne s'effacerait que dans le sang. Le guerrier solitaire comptait bien trouver cet adversaire sans visage ici, afin de clore au plus vite un chapitre inachevé de sa vie.

À deux reprises, il fit le tour du pâté de maisons, scrutant les bureaux plongés dans l'obscurité ou les vitrines éclairées des magasins. L'une d'elles était peuplée de mannequins et de vêtements ; une autre, celle d'une armurerie, ressemblait à une cage avec sa lourde grille de fer. En comparaison, l'emplacement occupé autrefois par la Triangle avait une allure miteuse, avec ses panneaux « À Vendre ou à Louer » aux lettres fanées collées sur la porte et les fenêtres.

L'habitable de la voiture de location que conduisait Bolan était plutôt exigu, mais c'était ce qu'il avait trouvé de mieux à l'agence où l'avait laissé Weatherbee. Il avait payé avec une de ces nombreuses cartes de crédit aux noms variés qu'il collectionnait, toutes plus vraies les unes que les autres et correspondant à des comptes dûment alimentés. Tant qu'ils étaient payés, les loueurs ne se posaient guère de questions. Le guerrier solitaire se moquait bien du modèle ; il avait besoin d'un moyen de locomotion, sans plus, pour l'amener là où il devait aller... s'il était encore en état de voyager une fois qu'il aurait réglé les affaires qui l'amenaient sur Commerce Street. Convaincre Weatherbee de le laisser agir en solo n'avait pas été facile, mais il avait fini par obtenir de son hôte la promesse qu'il l'attendrait chez lui avec Alice. Il avait confiance en Weatherbee mais seulement jusqu'à un certain point, et il ne lui avait donc pas révélé le lieu de son rendez-vous nocturne.

Tandis qu'il traversait la ville, l'Exécuteur avait fait diverses manœuvres pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il avait perdu ainsi un temps précieux, mais il avait atteint son but avec la certitude de ne pas avoir été filé.

Des voitures de patrouille passaient dans le quartier de temps à autre, et Bolan savait que le meilleur moyen d'attirer l'attention était

de chercher à cacher son véhicule. Optant pour l'audace, il rangea la voiture contre le trottoir, à moins d'un pâté de maisons des anciens bureaux de la Triangle. La voiture pouvait appartenir à n'importe qui : un employé de bureau faisant des heures supplémentaires, par exemple, ou un gardien de nuit employé par une des nombreuses boutiques du coin.

Sous son trench-coat, Bolan portait une combinaison noire de chantier qu'il avait fait acheter par Al sur le chemin de la boutique de location, avec son harnais militaire déjà en place. Le contact de la sangle sur son épaule blessée lui causait une douleur cuisante, qu'il s'efforçait d'ignorer. Il risquait de connaître bien pire, et pas plus tard que cette nuit.

L'Uzi chargé et rangé sous son bras, il verrouilla les portières de la voiture et traversa la rue déserte sans un regard derrière lui. Il tomberait peut-être sur les flics en revenant – s'il revenait –, mais il affronterait ce problème le moment venu. Dans l'immédiat, il avait une priorité : pénétrer dans les bureaux de la Triangle et débusquer celui qui lui avait filé le train à travers deux États.

Il avait évoqué les possibles suspects avec Al Weatherbee, et celui-ci avait fini par lui faire part de son intuition : son homme devait être le fils de Frank Laurenti. Bien sûr, ils pouvaient se tromper. De toute façon, l'identité de l'ennemi n'avait plus vraiment d'importance : Bolan savait qu'il devait l'éliminer... ou être éliminé lui-même.

Une fois, déjà, le nom de Frank Laurenti avait suscité la haine du guerrier, un sentiment viscéral qui lui avait imposé d'aller se venger des monstres qui avaient détruit sa famille. Le feu, celui des armes, avait exorcisé sa haine, et la mort de Frank Laurenti avait fait de l'Exécuteur un homme différent.

Il avait alors compris que l'ennemi n'était pas un homme seul ni même un groupe d'hommes, que le mal n'était pas une entité au visage identifiable, mais un poison pernicieux qui se répandait dans la société à la manière d'un cancer généralisé. À partir de ce moment, le guerrier s'était engagé dans une bataille sans fin contre le mal, partout où il se trouvait.

Bien sûr, il lui arrivait de penser aux femmes que sa guerre rendait veuves, aux enfants qui devenaient orphelins, et il compatissait. Ils n'étaient que des victimes – non de sa croisade, mais de la malignité contre laquelle il se battait ; ils étaient victimes de ces barbares qui faisaient si peu de cas de leurs familles qu'ils attiraient la mort et le malheur sur eux tous. Les péchés de leurs pères rejaillissaient sur les générations suivantes, provoquant des ravages sur des innocents. C'était horrible, bien sûr... mais cela n'atténuait en rien l'engagement de Bolan à sa cause.

Dans l'allée qui se trouvait sur le côté du bâtiment, l'Exécuteur

trouva une échelle métallique scellée au mur. De mémoire, il se rappelait la présence d'une lucarne sur le toit, qui lui fournirait un excellent moyen de rentrer dans le bâtiment. Il se débarrassa du trench-coat et entreprit de gravir les échelons, ignorant les pincements de douleur à l'épaule, au côté et à la cuisse. En aucun cas, son corps ne devait être un obstacle à sa réussite.

Son destin l'attendait à l'intérieur du bâtiment désert, et le guerrier solitaire entendait bien l'affronter sans délai.

Frank Lawrence attendait dans le noir depuis 21 heures. Il connaissait assez la manière de Bolan pour savoir que l'Exécuteur se montrerait tôt, afin de tirer profit du moindre avantage. Cette fois, pourtant, il n'arriverait pas assez tôt. Et une nouvelle fois, le Chasseur ne pouvait que se féliciter de la connaissance qu'il avait de sa proie.

Il ignorait d'où surgirait l'Exécuteur, mais il devait pouvoir être en mesure de parer à toutes les éventualités. Il se trouvait ainsi dans le bureau central qu'avait occupé son père, d'où il avait le moyen de surveiller toutes les issues. La porte de devant était fermée, et de toute façon Lawrence doutait que Bolan serait assez imprudent pour faire son entrée par la rue. À l'arrière, la porte était elle aussi fermée quand Lawrence l'avait lui-même utilisée, mais il l'avait laissée ouverte. Il était à peu près certain que le soldat essaierait de l'utiliser ; et si ce n'était pas le cas, Lawrence avait repéré les autres moyens d'accès.

Il y avait les fenêtres aux vitres dépolies, à l'arrière, mais elles étaient bloquées par l'humidité, la peinture et la rouille. Pour les ouvrir, Bolan perdrait beaucoup de temps et ferait beaucoup de bruit – ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il y avait aussi la lucarne qui se trouvait au-dessus de l'entrée, et sur laquelle Laurenti gardait un œil tandis qu'il attendait son visiteur.

Il avait tout son temps. Et il tenait même à ce que les choses se passent lentement. Dans les cauchemars qui avaient peuplé sa jeunesse, Bolan mettait une éternité à mourir, son agonie était longue et douloureuse. Et durant cet ultime supplice, il devait comprendre qu'il était exécuté pour ses propres crimes. Sinon, tout cela n'aurait servi à rien. La dernière fois qu'il avait eu le fumier devant lui, le Chasseur avait perdu son sang-froid. Il pouvait remercier Al d'avoir sauvé la peau de l'assassin de son père, juste pour lui donner une seconde chance de l'affronter à visage découvert. Cette fois, il l'avait amené sur son terrain, le terrain de la vengeance !

Dans les mains de Lawrence, la carabine Colt Commando pesait une tonne. Il se sentait nerveux maintenant qu'il était sur le point d'accomplir ce qui avait été son unique but depuis sa jeunesse. Si rien ne venait interférer et le déposséder de...

Non, pas de ça ! Au Viêt-Nam, et plus tard dans les rues, il avait

appris à se méfier des pensées défaitistes. Un soldat qui perdait confiance était un homme mort.

Une vingtaine de minutes avant minuit, il entendit l'ennemi approcher. Tremblant d'impatience, Lawrence s'efforça de repérer la provenance du son. En fait, celui-ci semblait venir de partout à la fois, et, durant un instant, il fut terrifié à l'idée que l'acoustique du bâtiment allait le trahir et le priver de l'effet de surprise.

Retenant son souffle, le Chasseur attendit. Et alors que ses poumons étaient sur le point d'exploser, alors qu'il allait se résoudre à respirer sous peine de perdre conscience, il entendit un autre bruit, différent du premier, mais tout à fait identifiable celui-ci.

Quelqu'un ouvrait la lucarne.

Rétrospectivement, Lawrence comprit que ce qu'il avait d'abord entendu était le bruit du petit cadenas rouillé qui fermait la lucarne et qu'on faisait sauter. Des charnières rouillées gémirent, brièvement, alors que Lawrence était déjà en mouvement, traversant l'entrée et se dirigeant vers son ennemi.

Les vitres des fenêtres avaient été rendues aveugles avec de la peinture, et il faisait plus noir que dans un four dans l'entrée. Il fallut un instant à ses yeux pour s'habituer à l'obscurité, et pour qu'il soit en mesure d'entrevoir les étoiles, dans le ciel. Par la lucarne ouverte, à un peu plus de quatre mètres du sol, il vit une corde descendre lentement et s'arrêter à une trentaine de centimètres du sol.

Il le tenait, cet enculé !

Après avoir dégagé la sécurité de la carabine, il monta le fusil à son épaule et le pointa vers la lucarne. Quand la silhouette de Bolan se découperait dans l'ouverture, il aurait quelques secondes pour ajuster son tir, puis il laisserait Bolan descendre sur un mètre et quand l'autre n'aurait plus le moyen de remonter, il lui éclaterait les rotules.

Sur le toit, une ombre se déplaça. Lawrence vit les étoiles clignoter, éclipsées par la silhouette de Bolan alors qu'il s'engageait dans l'ouverture. Plus que quelques secondes. Les mains du Chasseur étaient moites sur son arme.

Maintenant !

Il pressa la détente, et laissa son canon étincelant glisser d'un centimètre de gauche à droite, puis de droite à gauche. Il entendit les balles mordre le tissu, passer à travers et asperger le mur nu qui se trouvait au-delà. À moitié aveuglé par l'éclair du canon, il eut l'image fugitive du soldat qui tombait ; il y avait quelque chose de fluide, d'aérien presque, dans la descente.

Il guetta le bruit de l'impact, mais n'entendit qu'un froissement, pareil à celui d'une toile de tente agitée par le vent. Sa nuque se hérissa, son doigt se resserra sur la détente tandis qu'il fouillait les ténèbres du regard.

Que se passait-il, bon Dieu ?

Avant qu'il ait bougé, la lucarne s'emplit de flammes. Il s'était fait baiser ! Et alors que les parabellums vomies par le P.M. fendaient l'air au-dessus de sa tête, il maudit l'ingéniosité de Bolan, il se maudit, lui et son trop grand appétit, qui l'avait rendu imprudent et l'avait amené à gaspiller ses premières balles, les plus importantes, sur un leurre.

Lawrence envoya une rafale en direction de la lucarne, mais il n'avait plus que les étoiles à atteindre, à présent. Sa proie avait sauté alors qu'il cherchait à se mettre à couvert. Maintenant il était là, seul dans l'obscurité, avec l'Exécuteur. Il sut que seul l'un d'eux quitterait la place vivant. Et pour la première fois de sa vie, Frank Lawrence se demanda s'il était de taille à affronter Mack Bolan.

Bolan était préparé quand les projectiles surgirent de l'obscurité et décrochèrent le trench-coat de sa corde de Nylon. C'était une intuition qui lui avait fait garder le manteau, pour l'utiliser comme leurre à l'ouverture de la lucarne. C'était un peu primaire, mais ça avait marché. L'autre, en bas, avait tellement envie d'y croire qu'il avait vu Bolan là où il n'y avait rien ! Maintenant, avec les ténèbres de son côté, il repérait facilement les éclairs des détonations et balançait une giclée de parabellums en réponse. Il n'aurait pas l'autre flingueur aussi facilement, mais sa rafale lui ferait baisser la tête un instant – et le guerrier n'avait besoin que d'un instant.

À la seconde où il atteignit le sol, il se coucha sur le côté et rampa. Il offrait une cible parfaite, vulnérable, mais son adversaire réagit trop lentement. La seconde rafale du flingueur passa à plus de trente centimètres au-dessus de sa tête.

Le bureau était désert, privé de meubles et donc d'abri possible. Bolan se plaqua contre le sol de ciment, rafalant de nouveau pour répondre au tir de fusil automatique. Devant lui, il entendit les balles mordre le plâtre, et il comprit qu'il avait encore manqué sa cible.

Il devait absolument bouger, maintenant. Mais où aller, bon sang ? De mémoire, il visualisa l'agencement des bureaux de la Triangle, qu'il était allé visiter le lendemain de l'enterrement de sa famille. Il savait qu'il se trouvait dans le hall d'entrée, séparé des bureaux proprement dits par une rambarde de bois. Les quatre bureaux se trouvaient juste devant lui, deux portes de chaque côté d'un couloir. Au-delà, il y avait les toilettes, une remise et une issue donnant sur la petite allée qui courait derrière.

Bolan estima que son adversaire devait être près de la porte du plus proche bureau, sur la gauche. Bolan rampa sur le sol, son Uzi toujours dirigé vers la porte en question. Il commença de la distinguer alors que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Mais, au même moment, une giclée de balles jaillit de la porte entrouverte, balayant l'entrée de

la droite vers la gauche, ce qui l'obligea à se plaquer contre le sol. Il entendit le pas de son ennemi et s'apprêtait à envoyer une nuée de frelons à sa poursuite quand un objet métallique, sphérique, heurta le sol, à moins d'un mètre de lui. Le guerrier solitaire ne pouvait le voir clairement, mais il reconnut le son alors que la grenade à main roulait vers lui.

Désespérément, il roula sur la gauche et avança sur ses mains et ses genoux afin de s'éloigner le plus possible de cet engin de mort. Son adversaire balança une rafale au jugé, qui lui passa au ras de la tête, mais en cet instant les balles étaient au second rang des préoccupations de Bolan. Jamais il n'aurait le temps de sortir du périmètre mortel de la grenade. Et selon le type de grenade, il finirait grillé, pulvérisé ou criblé de petits éclats de métal.

Mort dans tous les cas de figure.

En fait, le Chasseur avait choisi une grenade très particulière, destinée à assommer, à immobiliser sans infliger de blessure mortelle – même si celui qui en était victime attendait la mort comme une délivrance. Bolan lui tournait le dos quand elle explosa. Il eut l'impression qu'un géant lui donnait un formidable coup de pied qui le décolla du sol et le propulsa contre le mur le plus proche. Ses oreilles bourdonnaient, rendues sourdes par la déflagration, et, pendant un instant, il fut incapable de respirer. Il pensa qu'il mourait. Bientôt, dans un moment, il sentirait la douleur brûlante des éclats de métal, son corps commencerait de se vider de tout son sang...

Mais quand ce moment fut passé et qu'il comprit qu'il était toujours vivant, son esprit entreprit de remettre les choses en place.

Ce flot de lumière, d'abord. Ses yeux douloureux n'étaient pas en feu. C'était son adversaire qui venait de faire la lumière dans l'entrée, les bureaux et le couloir qui se trouvaient au-delà de la rambarde de bois. Il avait réussi à remettre le courant dans les locaux en prévision de leur confrontation !

Bolan sentit une présence dans le hall, et il comprit qu'il n'était pas seul. Le canon de la carabine dirigée sur son torse avait quelque chose de familier, mais le visage qui se trouvait au-dessus du fusil ne lui disait rien. Son ennemi l'observait à environ 6 mètres, son arme bloquée contre sa hanche. Il la tenait d'une main, de façon presque nonchalante. Il n'esquissa pas le moindre mouvement quand Bolan se redressa sur les genoux et tenta de s'asseoir, le dos au mur. Le guerrier s'avisa alors qu'il avait perdu l'Uzi. Et le fait qu'il ait d'autres armes sur lui ne semblait pas préoccuper son adversaire.

— Je pense que je dois me présenter, dit enfin celui-ci. Non, je t'en prie, inutile de te lever. Nous sommes entre nous, ici. Laurenti. Frank Laurenti Jr.

Sa voix s'était durcie sur le dernier mot. L'Exécuteur ne fut même

pas surpris. Al Weatherbee avait donc vu juste. Mais Bolan n'aurait sans doute jamais la possibilité de lui dire qu'il avait résolu une nouvelle énigme.

Laurenti se rapprocha. Un éclair doré attira l'attention de Bolan, qui détourna les yeux de l'arme pour examiner la ceinture de son adversaire et l'insigne de détective qui s'y trouvait.

— Étonné ? Tu n'imaginais sans doute pas que le fils d'un usurier serait à la hauteur...

Laurenti ne cherchait pas à dissimuler la rage et la satisfaction qu'il éprouvait. De sa main libre, il alla caresser le métal brillant de son insigne.

— Ce truc ouvre bien des portes, pas vrai ?

— C'est très malin, dit Bolan.

Sa gorge était si douloureuse que chaque mot le faisait grimacer.

— Ça fait longtemps que tu me files le train ?

— Depuis toujours... Je t'ai attendu toute ma vie. Et nous y voilà enfin.

Le fusil ne se détourna pas alors qu'il se rapprochait encore de Bolan, prudemment. Le guerrier songea qu'il devait avoir autre chose à lui dire. Sinon, il aurait déjà tiré.

Depuis le début de sa croisade, l'Exécuteur s'était tenu à sa ferme résolution de ne pas tirer sur un flic, aussi pourri soit-il. Il savait qu'il ne pouvait tuer Laurenti, maintenant, de sang-froid, même si sa propre vie était en jeu... Mais si l'autre faisait encore quelques pas, s'il lui laissait une chance de tromper sa garde et d'agripper son arme...

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Laurenti hésita. Il était encore trop loin pour que Bolan puisse espérer atteindre son but.

— Je veux que tu saches pourquoi tu vas mourir, déclara Frank Laurenti. Je veux que le moment venu tu saches qui appuie sur la détente. Je te dois bien ça... et je me le dois à moi-même.

Il grimaça, comme s'il venait de goûter à un fruit amer.

— Et je le dois à mon père.

— Laisse tomber, Laurenti !

L'adversaire de Bolan ne cilla pas, n'hésita pas, il pivota vers celui qui venait de parler. Tenant la Colt Commando à deux mains, il tira avant même d'avoir repéré sa cible. Bolan se pencha pour voir qui se tenait au-delà de Laurenti, et il découvrit Al Weatherbee, derrière la rambarde de bois, un Magnum brandi devant lui.

Alors que les balles de Laurenti allaient se perdre dans le mur, Weatherbee fit feu. Les balles déchirèrent la veste du Chasseur. Du sang gicla sur Bolan.

L'impact catapulta Laurenti vers l'arrière, lui arrachant le fusil des mains. Il rampa sur le sol qui luisait déjà de son propre sang pour parvenir jusqu'à Bolan, et il posa la tête contre ses genoux. La bouche

s'ouvrit comme pour parler, mais aucun son n'en sortit. Ses yeux révulsés rencontrèrent ceux de l'Exécuteur, qui vit la lueur de haine qui les habitait encore vaciller, puis s'éteindre. Pour toujours.

Tandis que Weatherbee le rejoignait, Bolan prit le temps de fermer les paupières du mort.

ÉPILOGUE

— Je ne m'étais jamais beaucoup soucié de Lawrence... enfin, de Laurenti. En fait, on ne s'entendait pas vraiment.

Al Weatherbee engagea la Buick dans un nouveau virage, et les grands arbres qui longeaient la route leur cachèrent le soleil.

— Il semblerait que c'était plutôt un bon flic quand il pensait à son boulot.

Mack Bolan acquiesça.

— Vous allez devoir répondre à des questions gênantes, non ? observa-t-il.

— Les huiles ? Je leur ai tous fait gober que j'avais découvert l'identité de Laurenti grâce à un formidable travail d'enquête.

— Là-dessus, il n'y a rien à redire.

Al Weatherbee réprima un sourire de satisfaction.

— Il y aura bien quelques jaloux pour émettre des doutes, mais je les ai convaincus que Laurenti m'avait conduit droit jusqu'à vous... et que sa maladresse l'avait perdu et vous avait permis de filer. Pour tout le monde, vous êtes déjà à des kilomètres.

— Je ne voudrais surtout pas décevoir qui que ce soit.

Weatherbee resta silencieux durant le reste du trajet.

Il engagea la Buick entre les montants de la grande entrée, et tourna aussitôt sur la gauche. L'assurance avec laquelle il se dirigeait vers leur destination, sans indications, surprit Bolan.

— Nous y voilà !

Remarquant l'expression songeuse de Bolan, Weatherbee précisa :

— J'imagine que j'ai dû venir ici une ou deux fois.

Bolan lui posa une main sur l'épaule et la pressa avec chaleur. Puis il sortit de la Buick.

Le cimetière était désert. Le plupart des gens devaient venir le week-end, ou pendant les vacances, et Weatherbee et lui avaient donc l'endroit pour eux. Toutefois, si un curieux avait jeté un coup d'œil dans leur direction, il n'aurait vu qu'un flic à la retraite, bien connu dans le coin, accompagné d'un grand type en jogging, aux cheveux gris un peu trop longs et le visage barré d'une moustache blanche lui donnant un air bien paisible. Weatherbee avant d'accepter de le conduire sur les tombes de sa famille avait dit en souriant :

— Bolan, j'ai mon compte pour les cinquante ans à venir ! Faites-vous une tête de voisin fréquentable avant de mettre le nez dehors en plein jour ; juste pour nous faire plaisir, à Alice et à moi.

Et Bolan s'était fait une tête convenable. Il leur devait bien ça !

Il s'agenouilla devant trois pierres tombales, aussi proches les unes des autres que ceux qui se trouvaient au-dessous l'avaient été de leur vivant. Il lut en silence les inscriptions, même si celles-ci étaient inscrites à tout jamais dans son esprit : « Mari et père », « Épouse aimante », « Fille chérie ». Ils portaient tous son nom. Une part de Mack Bolan était restée ici, dans cette terre, quand trois des quatre membres de sa famille avaient été inhumés dans le cimetière de Pittsfield. Il pensa aussi à Johnny, son petit frère, qu'il n'avait pas vu dix fois au cours de toutes ces années de peur de l'entraîner dans sa spirale de mort.

Sa guerre était donc revenue à son point de départ. Et le guerrier sut, avec une certitude jamais éprouvée, que le temps était venu pour lui de laisser les vieux fantômes en paix.

La mort de Laurenti, sur Commerce Street, n'avait fait que réaffirmer ce qu'il avait compris depuis longtemps déjà : s'il voulait survivre, sa guerre ne pouvait pas être strictement personnelle. L'adversaire était en bien trop grand nombre, il avait des visages bien trop divers pour qu'un guerrier, quel qu'il soit, détruise le camp ennemi.

Il pensa à la demande pressante que lui faisait régulièrement Hal Brognola d'entrer dans le Black Warrior Group. S'il acceptait, il garderait son autonomie, la liberté de choisir ses cibles. Et de continuer le combat dans des conditions moins difficiles, parce que moins solitaire. Et Brognola avait conclu : «... sans que soient remises en cause la direction ou la conduite de ta propre guerre. »

C'était une offre à considérer et, pour l'instant, Bolan ne fermait aucune porte. Mais il connaissait bien cette légère déprime de fin de blitz et savait que, dans quelques jours, remis sur pied, il repartirait au combat. Et, pour commencer, il allait récupérer son char de guerre remis à neuf qui devait l'attendre dans un entrepôt discret de Brooklyn.

Il passa encore un instant en communion avec les siens, puis il se leva et rejoignit Al Weatherbee, qui l'attendait, debout, appuyé à la portière de la Buick.

Mais le combat de Mack Bolan continue...

— Tu bouges pas et tu mates le secteur, avait ordonné Mau à Jaime Sanchez.

Pour le cas où quelqu'un de la bande Cardena aurait cherché à leur échapper.

Puis Mauricio Dadeas avait quitté la Mercedes, entraînant les trois frères Toledo dans son sillage. Un véritable arsenal ambulant, les Toledo. Enfouraillés jusqu'aux yeux. Mais les hommes de Cardena n'étaient pas non plus des enfants de chœur. Plus de sang sur les mains que le meilleur picador de *toros* n'en pourrait faire couler durant toute sa carrière. Néanmoins, en matière d'assassinats, ils étaient très loin derrière les hommes de Mau Dadeas. Normal. Les Cardena n'étaient que de minables intermédiaires, chargés du dispatching de la dope, pour le compte de la Famille Ortiz. Alfredo Ortiz, le boss de Guadalajara, dont Mauricio était le *jefe des asesinos*.

Les Ortiz : une des Familles les plus puissantes du Mexique.

Jaime Sanchez appartenait aussi aux Ortiz, mais depuis peu de temps. Copain, mais surtout souffre-douleur des frères Ortiz au collège de *Santa-Maria de la piedad* de Guadalajara des années plus tôt, il n'avait été engagé qu'après la mort de son frère Pedro « *Barril* », flingué quelque temps plus tôt par un certain Mack Bolan. Le grand Fumier. Un type dont Jaime Sanchez n'avait jamais entendu parler auparavant. Une espèce de dingue de la détente, qui, pour d'obscures raisons familiales, avait carrément déclaré la guerre aux mafias de toute la planète ! Un Yankee qu'Alfredo Ortiz s'était juré de buter de ses propres mains s'il le voyait pointer de nouveau son sale pif au Mexique.

Jaime Sanchez s'emmerdait. Appuyé contre sa portière, il tombait de sommeil, au point qu'il avait fermé les yeux un instant. Si Mau avait vu ça... Relevant de nouveau sa manche, il s'apprêtait à consulter son Oméga, quand la portière arrière gauche de la Mercedes s'ouvrit enfin. L'impression d'avoir été pris en faute, il se redressa derrière le volant en jetant d'un ton qui se voulait ferme :

— Rien vu d'anor...

— Salut, Jaime.

Une voix grave. Profonde et glacée à la fois. Incrédule, le flingueur en resta bouche bée. L'imposante silhouette noire remplissait entièrement l'ouverture de la portière.

— Hé, s'exclama-t-il, mauvais. Qu'est-ce que...

— No *moverse*, coupa l'intrus. Pas bouger, pas crier.

Il avait déjà refermé la portière sur eux et Sanchez ressentit simultanément deux choses très inquiétantes. Un contact dur et froid dans sa nuque et une main qui fouillait sous sa veste.

— Qu'est-ce que..., essaya-t-il encore.

— No *moverse*, coupa de nouveau l'inconnu.

Jaime se sentit délesté de son flingue. Un Colt de calibre 38 Spécial au canon de trois pouces qui ne le quittait jamais.

— Qui... qui vous êtes ? bégaya-t-il, incrédule. Que... qu'est-ce que vous voulez ?

Instinctivement, il avait jeté un regard éperdu à travers le pare-brise, pestant intérieurement contre l'absence de Mau. Comme s'il avait deviné sa pensée, l'inconnu reprit d'un ton sec :

— Ils sont occupés. Pas fini le boulot.

À cinquante mètres de là, l'entrepôt des frères Cardena où Mau et ses hommes avaient disparu un moment plus tôt. Pas une lumière. Et ce type qui braquait sa nuque. Dans le faible éclairage provenant de l'extérieur, Jaime distinguait mal les traits du grand type à la voix sépulcrale. Un filet de transpiration s'était mis à couler dans son col et il avait subitement très froid. Essayant de se reprendre, il grogna :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez, bordel !

Puis, adoptant le tutoiement et parvenant à assurer sa voix, il insista, agressif :

— T'es malade, mec ! Tu sais à qui tu t'attaques ?

— Je sais.

Dans le rétro, le flingueur n'arrivait pas à distinguer les traits du grand type et ça l'inquiétait. Une impression désagréable et qui lui nouait l'estomac. Enfin, recouvrant un peu de self-control, il se souvint de l'essentiel : le MAC 10 scotché sous le tableau de bord, son chargeur engagé et la première de ses trente cartouches dans la chambre, cran de sûreté dégage. Il fallait gagner du temps. Alors, malgré lui, il reposa la seule question qui comptait soudain pour lui :

— Putain ! T'es qui, connard ?

Il y eut un silence dans son dos, court mais insupportable. Puis l'autre répondit calmement, sans relever l'insulte :

— Tes semblables m'appellent le Fumier. Ou la Grande Salope.

Et, tel un couperet, la voix d'outre-tombe asséna :

— Mon vrai nom, c'est Mack Bolan.

PROLOGUE
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX
CHAPITRE XXI
CHAPITRE XXII
ÉPILOGUE

Mais le combat de Mack Bolan continue...

[1] . Nuit rouge à Hambourg, L'Exécuteur n° 144.

[2] Guerre à la mafia, L'Exécuteur n° 1.